VOYAGES DANS L'INTERIEUR DE L'AFRIQUE

Frederic Horneman

VOYAGES
DANS L'INTÉRIEUR
DE
L'AFRIQUE.

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AFRIQUE,

Par FRÉDÉRIC HORNEMAN,

Pendant les années 1797, 1798.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN XI — 1802.

INTRODUCTION.

La société formée en 1788, pour l'examen des parties intérieures de l'Afrique, a adopté des principes sages et certains de conduite pour parvenir à l'acquisition de ce grand objet. Elle a fait des perquisitions, et examiné ; elle s'est procuré des renseignemens, et a ensuite dirigé ses recherches. Ses progrès ont répondu au système bien combiné de ses vues et de sa persévérance ; et depuis 1798, elle a été en état de diriger ses

efforts vers de nouvelles découvertes, d'après des données fondées sur des voyages réels et sur l'expérience.

Un volume des procédés de la société, publié en 1790, 1792, donne en détail tous les renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique, que l'on a pu tirer des consuls d'Angleterre; des récits de marchands nègres ou maures; ou de ceux des *sherifs*, et autres, qui avaient suivi les caravanes pour faire des pélerinages religieux, dans diverses directions, entre la Mecque et les établissemens différens et éloignés des mahométans en Afrique.

Ces renseignemens étaient à cette époque très-intéressans et utiles : ils offraient à la fois un stimulant et des documens pour des recherches ultérieures ; ils présentaient de nouveaux objets à l'industrie commerciale, et une nouvelle matière à la spéculation scientifique sur les productions de la nature, les mœurs et l'état de société dans une partie du monde jusqu'ici inconnue ; ils frayaient, outre cela, la voie, et facilitaient les moyens de juger de la vérité de chaque relation, et d'en estimer l'importance et les avantages par l'expérience et des voyages sur les lieux.

En accordant que les individus dont on tenait ces renseignemens n'eussent parlé que de ce qu'ils avaient ouï-dire, ainsi que de ce qu'ils avaient vu; en supposant qu'ils eussent été ignorans, crédules, ou mal informés; et que, distinctement et en détail, on pût fort peu compter sur l'exactitude de leurs représentations, cependant, dans les cas où leurs relations s'accordaient, ils étaient dignes d'attention : ils offraient *ensemble* une perspective générale du pays et de l'état de société, et donnaient sujet à des conjectures et à des conséquences assez raisonnables pour auto-

riser et diriger des recherches ultérieures. En méditant sur ces relations, et sur d'autres, faites par des gens peu éclairés, il paraît que, comme le vaste continent de l'Afrique, au milieu de ses nombreuses mers de sable, montre quelquefois son Oasis ou son île fertile, qui s'élève au milieu de chaque désert; de même, d'une manière conforme à la surface du pays, l'esprit nul et engourdi de ses habitans laisse paraître, dans quelques occasions, des signes d'intelligence et de philantropie, de fortes marques de génie, et des scènes partielles d'un état de société tendant vers la

civilisation. Après avoir traversé des régions rendues arides par l'apathie et l'ignorance, résultats de la superstition, du préjugé et de l'oppression, le voyageur éclairé apperçoit subitement la perspective de quelque champ fertile en caractères, et contemple avec délices l'esprit indépendant et la sagacité du *Tuarick* de Hagara, et l'ingénuité et la bienveillance du *Houssan*. Découvrir et faire connaître ces germes de civilisation, est sûrement une noble tâche. Quelle description d'hommes et de pays peut être plus intéressante ? où le rafinement des arts, où la philosophie

éclairée pourraient-ils mieux se diriger pour le bien et l'amélioration du genre humain? où l'esprit du commerce pourrait-il prendre un plus bel essor ? En contemplant cette communication projetée, la plus sublime perspective se présente à l'esprit, et lui fait anticiper des avantages réciproques : la dispensation des connaissances et des arts de la paix, qui inculqueraient des manières douces et agréables à des nations sauvages et féroces ; et en récompense, les voyageurs éclairés trouveraient de nouveaux objets d'industrie et de commerce, et de nouveaux sujets d'é-

tude, tendant à l'avancement des connaissances humaines dans toutes ses branches.

Les renseignemens en question agissant sur l'esprit des membres intelligens de la société d'Afrique, et excitant la curiosité et l'esprit d'entreprise des agens qu'elle pouvait employer, offrirent une règle convenable et nécessaire pour diriger leurs efforts vers des découvertes pratiques, et pour assurer les avantages qui pourraient en résulter.

Cette compilation de divers documens concernant l'Afrique eut donc une valeur intrinsèque, tant parce qu'elle fournit

des prémices de recherches, que parce qu'elle servit à encourager et à diriger l'entreprise.

D'ailleurs, la sagesse et la sagacité tireront toujours quelques vérités des relations les plus contradictoires, et des conséquences utiles et justes des documens les plus ambigus et les plus imparfaits.

Les efforts de l'industrie naturelle suggèrent souvent des améliorations, et même de nouvelles découvertes : le rustre fait un levier pour lever un fardeau, et la sagacité du mécanicien s'en sert pour connaître la pesanteur.

La science fait souvent tirer parti des matériaux épars et incohérens rassemblés par l'ignorance; elle compare, arrange, et réunit leurs formes et leurs substances; trouve dans leur essence, leur construction ou leur décomposition de nouveaux usages; en tire de nouvelles instructions, et ajoute à la masse des inventions et des connaissances humaines.

S'il fallait prouver une pareille assertion par l'exemple, nous renverrions le lecteur aux éclaircissemens donnés par le major Rennell sur les renseignemens dont il est question: ces détails ont fourni, à ce

grand philosophe et géographe, matière à des recherches et à des conséquences de la plus haute importance pour les sciences. Par une analyse et un examen comparatif des relations données de voyages et de lieux, en consultant les plans de d'Anville et d'autres géographes, les voyages modernes, les anciennes expéditions, les descriptions des écrivains anciens, et en particulier, celles du père de l'histoire, Hérodote, le major Rennell a corrigé la carte d'Afrique, avec une érudition et une sagacité qui *ont converti les conjectures en certitudes*; et, d'après l'expérience de ceux qui ont

examiné ce vaste continent, inspiré de la confiance à tous les voyageurs, qui pourront par la suite, visiter ses régions les plus éloignées.

Si la société n'avait pas été plus loin, et si elle avait borné ses travaux à la compilation dont nous venons de parler, et aux commentaires du major Rennell, la postérité aurait néanmoins reconnu l'utilité de son institution.

Mais heureusement, le voyage de M. Park au Niger, et celui de M. Horneman du Caire à Mourzouk, démontreront pleinement que le but de la société n'est point de s'en tenir aux sim-

ples élémens des découvertes que la tradition et des conséquences ingénieuses nous offraient auparavant.

Même, malgré les circonstances peu propices des guerres et des révolutions qui, pour ainsi dire, depuis l'époque de l'établissement de la société, ont répandu partout la désolation, et qui, en 1798, se faisaient sentir dans la capitale de l'Afrique; ses agens choisis ont surmonté tous les dangers et toutes les difficultés que ces événemens ajoutaient aux risques ordinaires de l'entreprise.

On ne doit pas omettre que le voyageur, dont l'ouvrage est

maintenant soumis au public, est d'ailleurs redevable à l'esprit généreux et éclairé qui dirige le génie des hommes vraiment grands vers l'encouragement des arts et des sciences, même au milieu des horreurs de la guerre, et qui leur fait donner des ordres aux armées qu'ils commandent de ne point molester l'agent même d'un pays ennemi, dont les vues et les poursuites sont dirigées vers des objets précieux et intéressans pour toutes les nations en général.

Sous la protection du général Bonaparte, et avec un passeport spécial de lui, Frédéric

Horneman joignit, sans danger, la caravane qui allait à la Mecque, continua et termina son voyage du Caire au royaume de Fezzan, qui, à cause du rendez-vous général des caravanes dans sa capitale, Mourzouk, peut être considéré comme le poste le plus convenable de départ pour ses voyages ultérieurs vers les régions les plus éloignées de l'Afrique.

En traçant les routes de Park et d'Horneman, la société fit usage de renseignemens antérieurs, marqua avec sagacité le sentier le plus susceptible de nouvelles découvertes, et elle n'a qu'à se féliciter du succès de

chaque aventure ; ces agens ont examiné des routes qui doivent bientôt servir à des spéculations mercantilles. Dans cette nouvelle carrière de commerce, il serait honteux, pour les conseils de la nation, que l'on pût supposer que, faute d'appui et de protection de la part du gouvernement, nos négocians se laissassent devancer dans la formation de factoreries et d'établissemens commerciaux, et permissent à d'autres nations d'usurper l'avantage du terrain que l'esprit d'entreprise britannique, sous les auspices d'une institution privée, mais éclairée, leur a défriché, tracé et préparé.

Par les découvertes de M. Park, une porte est ouverte à toutes les nations commerciales depuis l'ouest jusqu'aux extrémités orientales de l'Afrique. Les parties navigables du *Niger* et de la rivière Gambie ne sont pas si éloignées que l'on n'en puisse tirer de grandes facilités pour le commerce, à l'aide d'établissemens intermédiaires et de points de communications. Les naturels du pays font un trafic considérable de plumes d'autruches, de drogues, d'ivoire et d'or, même sans un pareil avantage. En dirigeant convenablement et en stimulant le crédit et l'esprit d'entreprise britanni-

que, il serait difficile de se former une idée de l'étendue des demandes des manufactures de la Grande-Bretagne que pourraient faire des pays si vastes et si peuplés, au sein desquels on trouve aisément de l'*or*, le grand intermédiaire du commerce; et que l'on chercherait et mettrait en circulation avec d'autant plus d'avidité et de succès, que les objets d'échange deviendraient plus connus, plus recherchés et plus nécessaires aux habitans.

Ce sujet a déjà été recommandé par la société à l'attention du gouvernement; et au retour de la paix, on ne doute pas qu'il ne soit traité avec la

considération et les égards convenables aux grands intérêts qu'il comprend.

Quand les routes épineuses des Park et des Horneman seront devenues les chemins rebattus du négociant, il s'ensuivra promptement des avantages d'une autre nature; et la communication s'étendra jusqu'à l'instruction du naturaliste et du philosophe, jusq'aux progrès de la civilisation, et à l'augmentation de la masse générale du bonheur et des connaissances humaines.

En contemplant cet accomplissement des desseins sages et bienveillans de leur institution,

les membres patriotes de cette société ne peuvent que se rappeler avec triomphe l'époque de son institution, et ils retraceront avec plaisir ses moyens et ses progrès vers une si heureuse terminaison de leurs travaux.

D'entre ceux qui communiquèrent des relations qu'ils avaient reçues concernant les peuples et les contrées d'Afrique, MM. Ledyard et Lucas furent particulièrement employés, dans l'intention de pénétrer plus avant dans le cœur du pays : leurs instructions étaient de s'assurer de la vérité de ces relations, d'en corriger les erreurs sur des ren-

seignemens pris sur les lieux, et de former, d'après leurs propres observations, un plan quelconque, pour tirer le meilleur parti possible des connaissances qu'ils auraient acquises.

M. Ledyard mourut au Caire avant que son esprit ardent et entreprenant eût pu faire le moindre progrès vers son objet. M. Lucas, effrayé par les difficultés et les dangers, n'alla pas plus loin que Mesurate, à sept journées sud-est de Tripoli : il s'y procura des documens de la part du *Sherif* Imhammed, et des marchands du Fezzan, revint ensuite à Tripoli, et peu après en Angleterre.

La société, avec cette persévérance qui distingue toujours les esprits mâles, engagés, d'après des principes certains, dans de nobles poursuites, ne fut point découragée de la mort d'un de ses agens, ni du manque de succès d'un autre.

Elle chercha et nomma un nouveau voyageur, et lui fit prendre une nouvelle route. M. Ledyard devait avoir pénétré par l'est, et M. Lucas par le nord; le major Houghton eut ordre, en 1790, de faire voile pour l'embouchure de la rivière Gambie, et de traverser le pays de l'ouest à l'est. Le major arriva sur la côte d'Afrique le 10

novembre de la même année, commença sur-le-champ son voyage, remonta la Gambie jusqu'à Médine à 300 lieues (selon le cours de l'eau) de l'embouchure de la rivière, et de là à Bambouk et au royaume voisin de Kasson, où, au mois de septembre 1791, il termina malheureusement ses voyages et sa vie près de la ville de Jarra. M. Park, qui fut pris au service de la société en 1795, suivit, avec plus de succès, la route du major Houghton, et alla jusqu'aux rives du Niger, jusqu'à Ségo, et jusqu'à Silla, la première de cette grande ligne de villes peuplées et commerçantes qui sé-

pare les déserts méridionaux des déserts septentrionaux d'Afrique, et dont l'existence, depuis des siècles, était plutôt idéale que fondée sur des documens solides, et avait fait le sujet d'un roman philosophique, (1) faute d'une relation ou d'une description authentique.

Les renseignemens de M. Park furent communiqués à la société, à son assemblée annuelle, en mai 1798.

L'an 1798 sera toujours célébré comme l'époque mémorable où les recherches de cette société annoncèrent au monde que

(1) Par l'évêque Berkley.

le cours du Niger était de l'ouest à l'est, et, après un espace de 2300 ans, confirmèrent le témoignage des Nasamones, et la relation d'Hérodote, contestée durant cette longue période, par les écrivains anciens et modernes, et finalement rejetée dans le siècle dernier par le savant d'Anville. Outre cela, les établissemens formés sur ses rives fertiles sont, selon les renseignemens de Park, décrits d'après des documens qui approchent tellement de l'authenticité, qu'on peut maintenant beaucoup y compter, au moins quant à la certitude d'y trouver des objets de spéculation commerciale et phi-

losophique, qui repayeront amplement toutes les recherches futures que l'on pourra faire. La juste devise de la société est : « *Quod non peractum, pro non inchoato est;* » ses efforts et sa persévérance y répondent, et l'on doit se féliciter que sa tâche soit maintenant facile, et son succès assuré.

L'auteur de cet essai, sans avoir la prévention de vouloir ajouter au mémoire savant et authentique de Mungo Park, ou d'y faire même des observations, se hasardera d'offrir une seule remarque importante à la société, pour rendre justice à son agent.

M. Park a non-seulement tracé la route du *pays*, mais même celle des *habitans* ; il a marqué les districts de la population qui couvrent la grande langue de terre qui traverse l'Afrique de l'ouest à l'est, et a en même temps décrit les différences des mœurs, des préjugés et des gouvernemens entre les Maures et les Nègres. Il a, de cette manière, donné à la société des instructions sur le genre de caractère et de qualités propres et nécessaires pour assurer le succès de *ses agens futurs* : il a désigné les routes vers des districts et des villes du plus grand intérêt, et a en même temps fourni

les moyens de s'assurer d'un passage et d'un accueil hospitalier.

La société a profité de ses instructions ; et un nouvel agent, M. Horneman, en a prouvé l'efficacité dans une expédition qui fait le sujet de ce volume.

L'éditeur ne se permet point de donner la moindre idée ou la moindre suggestion des progrès de ce voyageur accompli.

Le temps de l'attente et des conjectures est passé : il serait véritablement oiseux, à cette époque de découvertes réelles, de hasarder des suggestions d'amendement futur après une plus longue expérience.

Quand cette société fut d'abord instituée dans le dessein de faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, il aurait sans doute été convenable de peindre avec les plus vives couleurs tous les bruits répandus et toutes les grandes choses que l'on avait lieu d'espérer : des rumeurs générales et des conséquences étaient bien propres à exciter la curiosité, à susciter un esprit d'aventure, et à donner la première impulsion aux projets et au but de l'institution.

De pareils aiguillons ne sont plus nécessaires, et les connaissances maintenant acquises ne demandent, dans leur développement futur, que de l'exactitude

et de la précision pour conduire à de plus grands succès.

La société est confirmée dans ses desseins, et assurée de ses objets et des moyens de les obtenir.

Ses voyageurs ne procéderont plus à l'avenir avec une curiosité aveugle et avide, ou n'hésiteront plus dans les ténèbres, ou sur des craintes mal fondées; mais, disciplinés et formés, ils marcheront, avec un esprit instruit et confirmé par les documens et la précaution, vers certains buts spécifiés.

Il pourrait encore se faire qu'un nouvel aventurier échouât; mais l'on présume que l'entreprise est elle-même infaillible, à moins

que la société n'éprouve un manque de fonds ou de ressources; et dans un pays aussi grand et aussi opulent que l'Angleterre, ce serait calomnier la générosité et le patriotisme de ses habitans, que d'anticiper un seul moment la possibilité d'un pareil manque.

Il faut cependant se rappeler que l'étendue des entreprises ne peut avoir lieu qu'en proportion des moyens que l'on possède.

Nos recherches actuelles exigent des charges et des frais onéreux, et, sans parler même de les étendre d'une manière plus avantageuse, il faudra des sommes beaucoup plus considérables que les contributions

que pourront fournir les membres de la société pour les rendre d'une utilité nationale, et faire tourner au profit du public les heureuses expériences d'une association éclairée et patriotique, mais qui n'est pas nombreuse.

La société n'aura point recours aux sollicitations, et cela n'est pas non plus nécessaire ; il lui suffira de suggérer, enhardie par le succès, qu'avec un appui convenable, et les moyens d'étendre ses recherches, *la conclusion en sera avantageuse à la Grande-Bretagne, à l'Afrique et au monde entier.*

GUILLAUME YOUNG,

Secrétaire de la société d'Afrique.

PRÉFACE.

PENDANT que Mungo Park, engagé au service de la société instituée pour faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, suivait le cours de ses découvertes à l'est de la rivière Gambie, la société jugea à propos d'étendre ses recherches dans une autre direction, et d'envoyer un agent pour examiner ce grand continent, qui est à l'ouest de la ville du Caire.

Vers le commencement de l'année 1796, M. F. Horneman s'offrit au comité de la société pour ce service: il paraissait jeune, robuste, d'une constitution et d'une santé propres

à lutter contre les fatigues et les climats : dans ses manières et sa conversation, il montrait du caractère, de l'intelligence et de la prudence : il connaissait parfaitement les dangers et les difficultés de l'entreprise dans laquelle il devait s'engager, et il fit paraître un zèle pour sa réussite, qui le recommanda fortement comme une personne propre à l'exécuter.

En conséquence, le comité accepta ses services, et, remarquant en lui un fonds d'éducation sur lequel on pourrait aisément grafter d'autres instructions, l'envoya, aux dépens de la société, à Gottingen, pour y étudier les élémens et l'orthographe de la langue arabe, et en général les sciences susceptibles de rendre la relation de ses voyages futurs plus intéressante et plus utile pour ses commettans et pour le public.

F. Horneman suivit ce cours d'études avec beaucoup d'assiduité pendant plusieurs mois, sous l'inspection des professeurs Blumenbach, Heeren, Hoffman, Tyschen et Heyne; et revint en Angleterre en mai 1797, bien instruit pour son voyage projeté. Il fut alors introduit à une assemblée générale de la société, où l'engagement pris par le comité fut confirmé, et il eut ordre de partir pour l'Egypte avec toute la célérité possible.

On fit demander des passe-ports à Paris, qui furent accordés, pour lui permettre de passer par la France; et en juillet 1797, il partit de Londres pour Paris.

On lui donna des lettres de recommandation pour plusieurs personnes distinguées dans la littérature; et à son arrivée dans cette capitale, il fut reçu avec amitié et générosité,

et en raison du vif intérêt que l'on prenait partout au plan de son entreprise, et aux moyens d'en faciliter le succès. Il fut invité à une séance de l'Institut national. Les premiers membres de cette savante société lui offrirent leur protection, leur assistance et leur encouragement ; M. Lalande lui procura un exemplaire de son *Mémoire sur l'Afrique.*

M. Broussonet le recommanda à M. Laroche, nommé consul à Mogadore; et, par l'entremise de ce dernier, il fit connaissance avec un turc de distinction (natif de Tripoli) alors résidant à Paris, et cette connaissance lui fut fort utile. Ce Musulman approuva beaucoup les motifs et le plan de ses voyages, et s'intéressa avec zèle à leur succès ; ce que l'on n'avait guère lieu d'attendre d'une personne de sa persua-

sion et de son caractère. Il donna des lettres d'introduction à M. Horneman, dans lesquelles il le recommandait fortement à l'amitié et à la protection de plusieurs principaux négocians mahométans au Caire, qui étaient en liaisons de commerce avec des habitans des régions les plus éloignées de l'Afrique; et il lui donna lui-même son avis et des renseignemens pour faire le voyage.

Ainsi pourvu, M. Horneman partit, en août, de Paris pour Marseille, où il s'embarqua vers la fin du mois, et arriva à Alexandrie au milieu de septembre : il ne resta dans cette ville que quelques jours, et alla ensuite au Caire, où il avait dessein de passer quelque temps, pour étudier la langue et les mœurs des Mograbins, ou Arabes de l'ouest, avec lesquels il devait faire société dans ses voyages futurs. Sa propre lettre

décrira mieux qu'autre chose ses progrès.

TRADUCTION.

« Au Caire, le 31 août 1798.

» MONSIEUR,

» Dans ma dernière, je vous ai fait part de mes intentions de quitter le Caire vers la fin de mai. La peste ayant commencé à faire ses ravages au mois d'avril, il devint convenable, et même nécessaire non-seulement de différer mon voyage, mais même de me renfermer absolument dans ma maison. Mon zèle pour l'entreprise dans laquelle je m'étais engagé m'aurait porté à sortir de cette retraite et à quitter la ville, dans le dessein de joindre les marchands au lieu de leur rendez-vous, d'où ils devaient immédiatement partir pour

le Fezzan, si des obstacles, provenant de la difficulté de me procurer le crédit nécessaire pour m'équiper, ne m'avaient empêché d'exécuter mon projet.

» Aussitôt que la diminution de la peste me permit de sortir, je renouvelai connaissance avec plusieurs individus de la caravane, qui restaient dans la ville, en attendant le retour de ceux qui venaient de la Mecque. Une maison de commerce française, sur laquelle je n'avais aucune lettre de crédit, ni à la confiance de laquelle je n'avais aucun titre, que celui qui provient de l'amitié et de l'estime, m'ayant honnêtement offert les avances d'argent dont je pouvais avoir besoin, je fus en état de me préparer pour mon voyage, et pour partir avec la caravane aussitôt qu'elle serait complette et prête à se mettre en route. Tous

ces projets furent subitement détruits par l'arrivée des Français sur la côte d'Egypte. Ceux qui formaient la caravane au Caire se dispersèrent à la hâte; celle de la Mecque, qui venait la joindre, n'était pas encore arrivée: plusieurs Européens et moi fûmes saisis et renfermés dans le château, plutôt comme dans une place de sûreté contre l'indignation et le fanatisme de la populace que comme dans une prison, et nous y restâmes jusqu'à l'arrivée des Français au Caire.

» Peu après leur arrivée, je fis connaissance avec deux de leurs savans, Berthollet et Monge : ils me mirent en liberté, et me présentèrent au général en chef, qui me reçut avec toutes sortes d'attentions et de bonté. Son respect pour la science, et son estime pour les savans sont trop connus, pour qu'il soit néces-

saire de m'étendre sur ses hautes qualités. Il me promit sa protection, m'offrit de l'argent ou tout ce qui serait utile à mon entreprise, et me fit expédier les passe-ports nécessaires.

» Je ne perdis pas de temps à chercher mes amis, les marchands du Fezzan, et à renouer mes liaisons avec eux : ils retournèrent graduellement l'un après l'autre dans la ville, à mesure que la tranquillité publique se rétablit, et finirent par s'y réunir. Il y a maintenant quinze jours que nous sommes occupés des préparatifs de notre départ, qui est incontestablement fixé à après-demain.

» Il arrive communément que ceux qui s'engagent dans des entreprises extraordinaires regardent des moyens encore plus extraordinaires comme nécessaires au succès de leurs entreprises : mon opinion,

et mes procédés se trouveront fondés sur des principes tout à fait contraires. Le plan que je me suis tracé pour mon voyage sera simple et facile à suivre. Vous allez le voir en une seule ligne ; *c'est de voyager comme un marchand mahométan de la caravane.* Je suis sûr qu'avec un pareil caractère, je puis voyager en aussi grande sûreté que les naturels du pays.

» Plusieurs individus de la caravane ayant été à la Mecque, savent bien qu'il y a nombre de bons musulmans de divers pays qui ne parlent point arabe, et qui ont des coutumes et des usages différens ; ainsi, en acquérant simplement la connaissance de certaines cérémonies religieuses et prières, on ne trouve guères de difficulté à passer généralement pour Mahométan ; car, quant à une certaine marque moins équivoque qui

se fait sur la personne, la délicatesse des mœurs mahométanes prévient tout danger de recherches à cet égard.

» Il sera peut-être impraticable de voyager comme chrétien, au moins d'ici à cinq ans, car on ne saurait concevoir l'impression qu'a faite l'expédition des Français sur l'esprit des pélerins allant à la Mecque et qui en revenaient : dispersés dans leurs différens cantons, ils porteront des préjugés encore plus forts contre les chrétiens au loin et au large, et même jusqu'au cœur de l'Afrique.

« Si l'on m'objectait que je m'expose au sort du major Houghton, en voyageant comme marchand, je répondrais, qu'*en voyageant comme un marchand mahométan, je ne serai jamais seul, et que parmi même ceux de la caravane, je serai consi-*

déré comme le moindre de ses marchands.

Quant à mes instrumens d'astronomie, je prendrai un soin particulier de n'être jamais découvert en faisant des observations : si néanmoins ces instrumens attiraient l'attention, ma réponse est toute prête, *ce sont des objets de commerce ;* et il n'y a pas de crainte que l'on m'en prive tant que je serai le maître d'en fixer le prix. Mes camarades connaissent la valeur de l'or mieux que moi. En un mot, les marchands de notre caravane du Fezzan sont des gens opulens, intègres et entreprenans, mais des Mahométans fanatiques et pleins de préjugés.

» Je n'ai point encore formé de plan pour pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique ; mais j'ai fait connaissance avec un homme qui a été à Bornou et à Kashna, en-

droits qui, d'après tous les renseignemens que je puis me procurer, et particulièrement de la part des Jalabs, méritent mon attention aussitôt après mon arrivée au Fezzan.

» J'espère être au Fezzan au commencement de novembre, et j'aurais dessein, l'année prochaine, d'aller à l'Agades et au Kashna, d'y résider et d'examiner ces pays pendant dix mois, et de revenir ensuite par la Mecque ou Senégambie. Si quelque accident imprévu m'oblige à retourner à Tripoli, je ne regarderai pas mon voyage comme complet, mais (avec la permission de la société) je serai prêt à faire une nouvelle entreprise.

» J'écrirai encore du Fezzan, si je puis le faire sans danger : le moyen le plus sûr qui se présente à mon esprit, c'est de faire quelques balles de marchandises avec une lettre

d'avis ordinaire en arabe, et d'envelopper ou de couvrir quelques articles de commerce de mes véritables dépêches.

» Je vous prie, mandez au consul anglais à Tripoli, et aux autres consuls dans ces pays, de ne jamais demander de mes nouvelles aux marchands du Fezzan, et particulièrement quand ceux-ci porteront quelque chose de moi consigné à votre adresse. Ces gens-là sont jaloux et curieux, et les questions qui pourraient leur être faites sur mon compte par un chrétien exciteraient mille soupçons, et me seraient même fatales.

» Quand vous n'entendriez pas parler de moi d'ici à trois ans, ne faites aucunes recherches. Avec une pareille précaution, mon danger ne viendra pas de ce que je voyage comme marchand et comme Maho-

métan, mais ne pourra être que le résultat du climat et des périls ordinaires auxquels on est exposé en parcourant ces pays ; ce que j'espère surmonter, ayant une bonne constitution, étant fort et vigoureux, et possédant autant de courage et de force d'esprit.

» Il ne me reste plus qu'à recommander au comité l'homme dont j'ai fait mention dans une lettre antérieure. Je rencontrai l'individu en question, Joseph Frendenburgh, né en Allemagne, précisément à la veille de son départ du Caire pour son pays natal. Je l'engageai et l'employai comme interprète; et, content de cette place, il s'offrit de continuer à mon service, et de m'accompagner dans l'expédition. Il y avait dix à douze ans qu'il avait été forcé d'embrasser la religion mahométane; il avait fait trois fois le voyage de

la Mecque , et parlait très-bien les langues arabe et turque ; en un mot , c'était exactement l'homme qu'il me fallait : ma liaison avec lui me donnera de la réputation et de la confiance chez les autres ; et, réellement sans lui , je pourrais à peine continuer mon voyage , sans embrasser et professer la religion de Mahomet : je le connais présentement bien , et , me reposant sur lui , je n'ai aucune appréhension des malheurs auxquels sont sujets les voyageurs , d'être volés par leurs domestiques.

» Je le chargerai du soin de mes chameaux et de mes chevaux (car , nous autres marchands de la caravane , nous allons tous armés et à cheval;) je lui confierai , outre cela , le soin de mes marchandises , de sorte que j'aurai plus de loisir pour mes recherches , et pour m'adonner aux principaux objets de mon en-

treprise. Les demandes de cet homme sont bien éloignées d'être exorbitantes, et je prie la société de lui accorder une juste récompense pour ses services, et particulièrement si, en cas de ma mort, il conservait fidèlement mes journaux et mes papiers, et les transportait en Angleterre.

» J'ai été embarrassé sur les moyens de faire passer cette lettre; mais, à ma requête, le général Bonaparte, avec beaucoup de bonté, a bien voulu se charger de la faire remettre à son adresse.

» J'espère que ma prochaine sera datée du Fezzan, et que dans trois ans je serai en état de rendre compte de l'intérieur de l'Afrique.

Je suis, etc., etc., etc.

FRÉDÉRIC HORNEMAN.»

Cette lettre fut transmise au comité africain, sous le sceau du général Bonaparte, qui, outre les autres marques de faveur et de protection qu'il accorda à l'entreprise d'Horneman, prit sur lui le soin de faire passer ses dépêches, comme nous en avons fait mention plus haut.

Le journal des voyages de M. Horneman, du Caire au Fezzan, commence cinq jours après la date de cette lettre. Il avait été écrit en allemand, et transmis en cette langue au comité de la société d'Afrique. Sous l'inspection de ce comité, il en fut fait une traduction par un Allemand, qui entendait assez l'anglais pour rendre le sens de l'original avec vérité et clarté; et sa version, ayant été collationnée, parut faite avec fidélité et soin. Il fallait encore corriger quelques fautes de style et quelques tournures étran-

gères : le secrétaire, en faisant les fonctions d'éditeur, a pris soin de conserver non-seulement les descriptions originaires, les remarques et la signification de l'auteur, mais, outre cela, l'esprit et la simplicité de la narration, qui caractérisent ce voyage; et l'on présume qu'en la comparant avec l'original, la traduction que l'on offre ici paraîtra encore aussi littérale que les différens idiomes et les tournures de phrases des langues anglaise et allemande le permettent.

Au voyage maintenant imprimé, l'on a ajouté une appendice qui contient :

1°. Une note sur la description du territoire et des antiquités de Siwah, par M. Horneman, et des comparaisons avec les anciennes relations de l'Oasis et du temple d'Ammon.

2°. Un mémoire contenant divers

renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique, transmis de Mourzouk, en 1799, par F. Horneman.

3°. Eclaircissemens géographiques des voyages et des renseignemens de F. Horneman, avec des cartes par le major Jacques Rennell.

4°. Remarques sur la langue de Siwah, dans une lettre à l'honorable sir Joseph Banks par Guillaume Marsden, écuyer.

VOYAGES
DANS L'INTÉRIEUR
DE
L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Caire à Augila.

SECTION PREMIÈRE.

A Ummesogeir.

Les marchands d'Augila avaient assigné leur rendez-vous à *Kardaffi*, village dans le voisinage du Caire, où je les joignis le 5 septembre 1798; et quittant cet endroit le même jour, nous atteignîmes, environ

une heure après, le grand corps de la caravane, qui retourne tous les ans de la Mecque par le Caire et le Fezzan, vers les contrées occidentales de l'Afrique. La caravane nous attendait à un petit village, appelé *Baruasch* : nous fîmes halte à une petite distance des pélerins, et campâmes jusqu'au lendemain matin ; la timbale monotone de notre *Sheik*, (1) nous éveilla avant le lever du soleil, et nous somma de continuer notre voyage.

Je n'avais pas fait un faux calcul des difficultés du voyage ; j'avais prévu qu'il devait s'en rencontrer beaucoup, surtout par rapport à moi-même, qui n'avais jamais auparavant, voyagé avec une caravane, et qui connaissais fort peu les coutumes et les mœurs de ceux qui la composaient. Nous avions marché depuis le point du jour jusqu'à midi, et l'on ne voyait aucun indice de faire halte, ou de rafraîchir lorsque je m'aperçus que les principaux et plus riches marchands mâchaient un biscuit sec

(1) Chef.

et quelques oignons en allant; et je fus alors informé, pour la première fois, que ce n'était pas l'usage de décharger les chameaux pour faire un repas régulier, ou de s'arrêter durant le jour, sinon dans les cas de nécessité urgente. Ce premier inconvénient ne tarda pas à disparaître par l'hospitalité de quelques Arabes qui étaient à côté de moi, et qui m'offrirent de partager leurs provisions.

Peu après le coucher du soleil, notre *Sheik* donna le signal de s'arrêter, et nous plantâmes nos tentes.

Mon dragoman, ou interprète, aurait pu passer, même en Europe, pour un bon cuisinier, et préparait un excellent souper des restes des provisions que nos amis du Caire nous avaient fournies, quand un vieil Arabe d'Augila, observant ses préparatifs, et que moi-même je ne faisais rien, s'adressa à moi à peu près en ces termes : « Tu es jeune, et cependant tu n'aides pas à préparer le repas que tu dois partager : telle peut-être est la coutume dans la terre des infidèles; mais il n'en est pas de même chez

nous, et surtout en voyage ; grace à Dieu, dans ce désert, nous ne dépendons pas des autres, comme ces pauvres pélerins, mais nous mangeons et nous buvons ce que nous préparons, et de telle manière qu'il nous plaît. Tu dois apprendre tout ce que fait le plus vil Arabe, afin d'être en état d'assister les autres en cas de nécessité; autrement, tu seras moins estimé, comme étant de moindre valeur qu'une femme; et plusieurs penseront qu'ils peuvent justement te dépouiller de tout ce que tu as, comme un être indigne de posséder la moindre chose : (ajoutant d'un air sarcastique), peut-être que tu portes une grande somme d'argent, et que tu payes bien ces gens-là. »

Cette remontrance ne fut pas perdue. J'aidai sur le champ à faire tout ce qui n'était pas audessus de mes forces, et gagnai en conséquence la bonne opinion et l'estime de mes compagnons de voyage, et ne fus plus considéré comme un être faible et inutile dans leur compagnie.

Le lendemain, nous partîmes de bonne heure, et après une marche de quatre

heures, nous arrivâmes à *Wadey-el-Latron*. Le signal avait été donné de faire halte, pour prendre de l'eau fraîche, quand on aperçut une bande de Bédouins en avant, qui causèrent de vives alarmes dans notre caravane. Notre *sheik*, avait acquis et méritait la vénération et la confiance de ceux qui l'accompagnaient, tant à cause de sa prudence et de sa valeur reconnues, que par sa qualité d'Iman. Il nous ordonna sur le champ de prendre possession de l'endroit où il y avait de l'eau, et il s'avança lui-même avec environ vingt Arabes et Tuaricks, pour reconnaître le terrain où avaient paru les Bédouins : ils s'étaient alors retirés à perte de vue, et nous eûmes le temps de faire la cuisine et de remplir nos outres. Nous ne pûmes cependant regarder cet endroit comme un poste sûr et convenable, pour y passer la nuit; c'est pourquoi, à quatre heures, nous continuâmes notre marche; et vers les huit heures du soir, nous parvînmes au pied d'un mont de sable, et nous campâmes en grand désordre, à cause des dernières alarmes; ne faisant point de feux, et prenant toutes les précautions possibles

pour empêcher que notre retraite ne fût découverte.

Le lendemain matin, 8 septembre, nous entrâmes dans le désert, que l'on peut regarder comme la frontière d'Egypte; et après avoir voyagé treize heures, nous campâmes sur une étendue de terre appelée par les arabes, *Muhabag*.

Le jour suivant, notre voyage fut moins fatiguant; en quatre heures et demie nous arrivâmes à *Mogara*, endroit où l'on fait de l'eau sur le bord d'une fertile vallée.

L'eau recueillie pour l'usage des caravanes, se porte dans des sacs de peaux de boucs, qui ne sont pas ouvertes dans le milieu, mais ôtées de l'animal aussi entières qu'il est possible; ceux faits à Soudan, sont les plus forts et les meilleurs; l'eau s'y conserve pendant cinq jours, sans prendre aucun mauvais goût: les autres, d'une manufacture inférieure, donnent à l'eau un mauvais goût et une odeur de cuir, dès le second jour. Pour rendre ces peaux flexibles et durables, on les graisse

en dedans avec du beurre, et les Arabes les frottent quelquefois avec de l'huile; cependant, l'huile leur donne bientôt un goût rance, et il serait presque impossible à tout autre qu'à un Arabe, de boire l'eau qu'elles contiennent.

Le sixième jour, nous fîmes encore un voyage difficile et ennuyeux de douze heures, sans nous arrêter; vers la fin de notre marche, le cheval d'un Arabe qui était près de moi, s'étant trouvé mal, et ne pouvant suivre la caravane, je rallentis le pas pour l'accompagner, et lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin. Quand nous eûmes rejoint la caravane, à l'endroit où elle était campée pour la nuit, l'Arabe m'envoya sur le champ, par son esclave, deux morceaux de chair de chameau sèche, avec un compliment convenable, me priant d'accepter ce présent, comme une espèce de compensation pour l'honnêteté que je lui avais témoignée. Je fus à l'instant environné d'un grand nombre d'Arabes de la basse classe, qui regardaient avec des yeux avides, la viande que j'avais reçue; et

quand je la partageai entre eux, ils parurent fort surpris que je me défisse si aisément d'un mets, selon eux, si délicieux.

Des circonstances peu importantes, et même frivoles, marquent souvent les mœurs et le caractère d'une nation : l'équipage d'un Arabe, et ses moyens de subsistance pour voyager à travers ces déserts, peuvent fournir un véritable sujet de curiosité, et qui serait sûrement spécialement utile à ceux qui voudraient entreprendre une pareille expédition.

L'Arabe se met en route avec une provision de farine, de kuskasa, d'oignons, de graisse de mouton, et d'huile ou de beurre; et quelques uns des plus riches y ajoutent une portion de biscuit et de viande sèche. Aussitôt que les chameaux ont fait halte, et que le bagage est déchargé, les conducteurs et les esclaves creusent un petit trou dans le sable pour faire du feu, et vont ensuite chercher du bois, et trois pierres pour placer autour du trou, afin de contenir les cendres et de soutenir le chaudron. Le chaudron (qui est de cuivre),

étant mis sur le feu, on employe le temps que l'eau est à bouillir, à raisonner sur le mets que l'on aura, et ensuite à le préparer. Le repas ordinaire consiste en *hasside*, espèce de bouillie épaisse, servie dans un vase de cuivre, qui, pour économiser les instrumens de cuisine et le bagage, sert dans d'autres temps à donner à boire aux chameaux : quand cette bouillie (ou ce boudin), est mise sur la table, on la délaie avec une espèce de soupe, assaisonnée de *menschie* sec et pulvérisé. Quelquefois, le dîner consiste en farine dont on fait une forte pâte, qui, divisée en petites portions et bouillie, donne une espèce de *dumplins* (1) durs, appelé *Mijota.* Quand on veut faire un repas meilleur, on apprête de la viande sèche avec de la graisse de mouton, des oignons hachés bien menus, des biscuits pulvérisés, du sel et une bonne quantité de poivre. La viande, à l'heure du dîner, est ôtée du chaudron et reservée

(1) Espèce de petits boudins solides faits de pâte, que l'on mange en Angleterre, avec du bœuf salé. *Note du Traducteur.*

pour le maître; et ses suivans n'ont autre chose que la soupe dans laquelle on l'a fait cuire. Quand on tue un chameau, c'est une fête pour les conducteurs et les esclaves; les amis du propriétaire de la bête, ont la préférence pour l'achat; et quand la carcasse est divisée, chaque esclave en a une portion : aucune partie de l'animal, susceptible de pouvoir passer sous la dent humaine, n'est perdue; les os mêmes, passent par plusieurs mains et plusieurs bouches, avant qu'on les jette. La peau sert à faire des sandales, et le poil à faire du fil.

On n'a pas toujours le temps de faire la cuisine, ni le bois nécessaire pour cuire les vivres; pour parer à de pareils inconvéniens, le voyageur se pourvoit d'une nourriture appelée *simitée* : c'est de l'orge bouilli jusqu'à ce qu'il soit enflé, puis séché au soleil, et ensuite sur le feu; il est finalement réduit en poudre et mêlé avec du sel, du poivre, de la semence de *carvi*, et mis dans une outre : quand on en fait usage, on délaie cette poudre avec un peu

d'eau, autant qu'il en faut pour en former une pâte et lui donner de la consistance, et on la sert avec du beurre et de l'huile. Quand on y met une plus grande quantité d'eau, on y ajoute alors des dattes, et cela s'appelle *Rouin*. Telle est la nourriture du voyageur, lorsqu'il y a disette de bois ou d'eau, et que l'on ne peut en épargner pour faire la cuisine. J'étais quelquefois plusieurs jours de suite, sans autre nourriture que cette bouillie froide, mêlée avec quelques dattes. Des oignons et du poivre rouge d'Espagne, sont l'assaisonnement ordinaire, et pour ainsi dire, le seul de tous ces repas, en y ajoutant un peu de sel.

Le septième jour, après une marche de quatre heures, nous arrivâmes à *Biljoradec*, communément appelé *Jahudie*, mot qui signifie que l'eau est mauvaise, ou que l'on ne trouve de l'autre eau, qu'à une distance considérable.

Les trois jours suivans, y compris une partie des nuits, nous fîmes un voyage de quarante-huit heures. Le premier (étant le neuvième depuis notre départ du voisi-

nage du Caire), nous parvînmes à cette chaîne de montagnes qui borne le désert uniforme par lequel nous avions passé. Le dix, étant monté sur ces montagnes, je remarquai que la plaine, sur leur sommet, était couverte d'une masse saline, si étendue, que dans une direction, l'œil ne pouvait point s'apercevoir où elle terminait, et que dans une autre, qu'on pourrait appeler sa largeur, elle était à une distance de plusieurs milles. Les mottes de sel, entremêlés de sable, étaient drues et épaisses, et donnaient à cette vaste plaine, l'apparence d'un champ nouvellement labouré.

Sur le sommet de cette éminence, et presque au milieu de cette plaine saline (d'après sa largeur), je découvris une source; et le passage d'Herodote (1), dans lequel il fait mention d'eau fraîche, sur les montagnes salées, se présentant à mon esprit, je m'avançai avec empressement

---

(1) *In hoc supercilio sunt frusta salis, ferè grumi grandes in collibus, et singulorum collium vertices è medio sale ejaculantur aquam dulcem pariter et gelidam.* Hérodot. Edition de Wesseling. Pag. 181.

vers ses bords. Je la trouvai environnée de sel : quelques pauvres pélerins qui m'accompagnaient, goûtèrent l'eau, mais elle était si remplie de matière saline, qu'elle n'était pas potable.

Le onzième jour (15 septembre), nous parvînmes à un endroit habité ; arrivant après cinq heures de marche, à un petit village d'*Ummesogeir*.

SECTION II.

Observations sur le désert, depuis la vallée de Natron, jusqu'aux montagnes d'Ummesogeir.

Le désert forme les limites naturelles de l'Égypte, à l'ouest, s'étendant depuis la *vallée de Natron*, jusqu'aux montagnes d'*Ummesogeir;* au nord, la plaine affreuse et aride, est bornée par une chaîne de hautes montagnes, qui sont visibles durant tout le cours de la caravane; et au sud, il y a probablement un voyage de plusieurs jours, d'après la manière de calculer de ces pays; mais dans cette direction, ses limites ne sont pas définies ou connues.

Dans cette vaste étendue de sable, on trouve du bois pétrifié, de diverses formes et grandeurs : on rencontre quelquefois des troncs d'arbres, de douze pieds de circonférence, et plus; quelquefois on ne voit que des branches et des rejetons d'à peine un quart de pouce de diamètre; et quelquefois de simples morceaux d'écorce de

différentes espèces, et particulièrement de celle de chêne. Plusieurs des grands troncs conservent encore leurs branches collatérales, et dans quelques-uns, le bois naturel est si peu changé, que l'on aperçoit encore les différens tours, et surtout dans les troncs qui paraissent avoir été du chêne. L'intérieur d'autres troncs d'arbres était tout à fait pétrifié, n'offrant aucune distinction de grain ou de fibre, mais ayant seulement l'apparence d'une pierre, quoique l'écorce et la forme extérieure de la substance démontrassent l'arbre.

Plusieurs Arabes m'ont informé qu'en traversant ces déserts, on trouvait souvent des arbres pétrifiés debout, et comme s'ils croissaient encore dans la terre; mais je présume, de ceux que je n'ai pas vus, d'après ceux que j'ai examinés, que c'étaient des arbres élevés par la main des hommes, autour du pied desquels le vent avait amassé promptement du sable, et formé une espèce de monticule, comme si elle avait été produite par la racine. La couleur du bois pétrifié est en général noire, ou à peu près;

mais il y a quelques exemples où elle est d'un gris léger, et ressemble si fort au bois dans son état naturel, que nos esclaves en ramassaient souvent, et l'apportaient dans le dessein d'en faire du feu.

Ces pétrifications sont quelquefois éparses en simples morceaux ; mais on les trouve plus souvent en couches, ou *strata*, couvrant ensemble un espace considérable de terrain. S'il reste encore quelque vestige d'une branche occidentale du Nil, comme il en a été fait mention par les auteurs anciens (1), on doit probablement la dé-

---

(1) Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος, καὶ μέσην τάμνων Λιβύην. Hérodote. Euterpe. §. 33.

L'éditeur suppose plutôt qu'Hérodote en se servant du terme *Lybia*, comprenait toute l'Afrique, à l'ouest de l'Egypte et de l'Éthiopie; et que la rivière, ou le bras de la rivière auquel il fait allusion, est le grand fleuve qui coule de l'ouest, décrit par les Nasamones, et supposé par Etéarchus, être une partie du Nil : dans ce cas là, le voyageur chercherait inutilement son lit dans le pays indiqué par M. Horneman, puisqu'il est incontestablement beaucoup au sud du Soliba ou du Niger.

couvrir dans quelque endroit de ce désert
Je n'ai remarqué aucun lit, ni aucune trace
d'un pareil cours de rivière, dans la route
qu'a suivie la caravane. Je dirigerai les
recherches de tout voyageur futur, particulièrement vers cette étendue de pays qui
environne les endroits où nous campâmes
les nuits, où nous fîmes halte au pied de
la montagne de sable, à l'ouest de *Wadey-el-Latron*, et dans le district de *Muhabag*:
nous n'arrivâmes dans ces lieux qu'après
le coucher du soleil, et en partant avant
le jour, je n'eus moi-même aucune occasion
d'examiner le pays. L'expression *Bahr-bela-Ma*, communément rendue par *rivière
sans eau*, ne désigne et n'indique en aucune
manière, aucun lit ou vestige où l'on puisse
plus probablement découvrir un ancien
canal; car, si des arbres pétrifiés, propres
à faire des mâts, ou des pièces de bois qui
pourraient servir à la construction des vaisseaux, que l'on trouve dans la *Bahr-bela-Ma*,
caractérisent (à ce que l'on dit), l'étendue
de terre sur laquelle on les trouve, et lui
donnent ce nom, alors la traduction propre
n'est pas *rivière*, mais *mer sans eau*; car

ces pétrifications sont répandues dans tout le désert. Véritablement, l'aspect universel de cette vaste plaine aride, répond bien à l'appellation d'une *mer sans eau*; sa surface sablonneuse, ressemblant à celle d'un rivage sous le vent, sur lequel les eaux, chassées devant l'orage, ont laissé des pièces de bois, ou toute autre chose que leur courant avait entraînée dans sa fuite. Je ne dis pas des débris de vaisseaux, car je ne vis aucun morceau de bois où l'on aperçût la moindre trace de la main de l'ouvrier, ou qui eût été travaillé pour servir à l'usage de l'homme. Ceux que des observateurs superficiels ont pris pour des fragmens de mâts, ne sont simplement que des troncs d'arbres, depuis trente jusqu'à quarante pieds de longueur, brisés et fendus en grands éclats, qui, rapprochés les uns des autres, montrent par leur forme et le grain du bois, la masse qu'ils composaient autrefois, et à laquelle ils appartenaient.

Au nord du désert court une chaîne de hautes montagnes arides et calcaires, qui furent toujours en vue de notre caravane,

qui les passait à la distance de trois à sept milles dans la même direction. Au pied de ces montagnes, il y a une étendue de terre marécageuse, depuis un jusqu'à six milles de largeur, abondante en sources, et où nous nous transportions tous les deux ou trois jours pour avoir un supplément d'eau; mais à l'époque de notre voyage, les sources dans toute la vallée étaient presque à sec. L'eau qui restait, et coulait sur la surface, était *amère;* (1) cependant en creusant des puits près de ces ruisseaux ou marais, nous trouvions de l'eau, à la profondeur de cinq à six pieds, qui était douce et potable.

---

(1) De même, Alexandre, dans sa marche au temple d'Ammon, trouva l'eau *amère :*

κατήντησεν ἐπὶ ΠΙΚΡΑΝ *καλυμένην λίμνην.* Did. sic. tom. 1. p. 198 Ed. Wesseling.

SECTION III.

Ummesogeir, et voyage à Siwah.

Ummesogeir est situé dans une plaine sablonneuse, entre deux chaînes de montagnes qui s'éloignent ensuite l'une de l'autre; dans la vallée ainsi formée, on rencontre de vastes masses de rôchers isolées, sur la plus grande desquelles le village est bâti; il est petit, et contient fort peu d'habitans, ne fournissant que trente hommes en état de porter les armes. Ses maisons sont basses, bâties en pierres cimentées avec une espèce de terre calcaire, et couvertes de branches de dattier. Je fus informé que quelques-uns de ces bâtimens couvraient des caves ou des chambres taillées dans le roc; probablement d'anciennes catacombes. Nous avions planté nos tentes au pied du rocher, entre des dattiers par où passe le chemin qui conduit au village. Ses habitans, quoique pauvres, nous reçurent avec hospitalité; ils descendirent presque tous de leurs maisons, nous ai-

dèrent à abreuver nos chameaux, et nous rendirent tous les services possibles. Vers le soir je montai au village par un sentier de très-difficile accès. Arrivé à une espèce de marché, j'observai qu'au milieu on y faisait des échanges avec tant d'empressement, de bruit et d'altercation, qu'on aurait cru qu'il y avait un trafic important; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que les vendeurs n'étaient que quelques pauvres pélerins de notre caravane, et que leurs articles de commerce n'étaient que des *henna hoechel*, bagues de plomb ou de verre, et d'autres ornemens semblables pour les femmes; ce que, avec un peu de plomb et de poudre à tirer, ils échangeaient pour des dattes : les marchandises des trafiquans ne valaient pas toutes ensemble un écu de six francs.

Les habitans d'Ummesogeir sont, à la vérité, pauvres sous tous les rapports, dépendant absolument de leurs dattes pour vivre, qu'ils vendent en partie aux Arabes du désert, et portent en partie à Alexandrie, où il les échangent pour du grain, de l'huile et de la graisse. Leurs manières sont

grossières et simples, comme on devrait s'y attendre de la part d'une société si petite, et séparée de toute autre par de vastes étendues de déserts dans toutes les directions. Ainsi éloignés du monde, trop faibles pour attaquer, et trop pauvres pour être attaqués, ces gens-là dérivent de leur position et de leurs habitudes un caractère pacifique. Un vieillard me dit que les Bédouins tentèrent une fois de les priver de leur rocher et de leur subsistance que fournissent les dattiers des environs; et qu'ils auraient réussi, si un *marabout* (ou saint homme) qui est enterré dans le village, n'eût tellement ébloui les aggresseurs, qu'ils ne purent trouver l'endroit, quoiqu'ils rodassent continuellemeut tout autour. On espérait un pareil miracle, et on l'attendit (sûrement en vain) en faveur du Caire, quand les Français envahirent l'Egypte. L'idée d'une interposition miraculeuse de ce genre, paraît avoir prévalu chez les nations orientales.

Pendant notre séjour dans cet endroit, les effets d'un *Twater,* mort dans le voyage, furent vendus à l'encan. Un autre homme

fut tué dans la route par une chûte de chameau; il tomba la tête la première sur une pierre pointue, et mourut à l'instant. Deux autres, pauvres pélerins, périrent des fatigues et des difficultés d'un si long voyage, pour lesquelles ils étaient fort peu préparés du côté de la nourriture et des moyens de prendre du repos : c'est là toute la liste de nos morts.

Après quelques jours de repos, nous continuâmes notre route vers le *Siwăh*, voyage de vingt-quatre heures d'Ummesogeir. Nous passâmes bientôt les bords de la large plaine de Sable, et remontâmes les montagnes jointes à celles qui couvrent la vallée d'Ummesogeir à l'ouest. Un long et ennuyeux passage par-dessus ces montagnes nous amena finalement dans une vallée verte et fertile, vers laquelle, à mesure que nous descendîmes, nous aperçûmes des gens qui ramassaient du fourrage pour leurs bestiaux. Notre suite de chameaux, pesamment chargés, fit bientôt connaître que nous n'étions pas une bande d'Arabes ennemis, et ces gens, quittant leurs travaux, accou-

rurent au-devant de nous pour nous féliciter de notre arrivée. Ils nous dirent que tout le voisinage était en paix, et que nous pouvions camper en toute sûreté et sans appréhension. Ils montèrent sur leurs ânes, et nous conduisirent dans une plaine à l'ouest de Siwah, et pas bien loin de celle où nous plantâmes nos tentes.

SECTION IV.

Siwah.

Le Siwah est un petit état indépendant; il reconnaît à la vérité le grand sultan comme souverain, mais il ne lui paie pas de tribut. Autour de sa capitale, qui porte aussi le nom de Siwah, sont situés à un ou deux milles de distance, les villages de *Scharkie*, (selon le dialecte Siwahan *Agrmie*) de *Msellem*, de *Monachie*, de *Sbocka* et de *Barischa*. La ville de Siwah est bâtie sur et autour d'une masse de roc, dans laquelle, d'après la tradition, les anciens habitans n'avaient d'autres habitations que des cavernes. Le genre de leur bâtisse est, à la vérité si grossier, que leurs maisons actuelles pourraient même être prises pour des cavernes; elles sont élevées si près les unes des autres, que plusieurs rues sont dans les ténèbres même en plein midi, et ces rues sont si tortueuses et difficiles, qu'un étranger ne saurait trouver son chemin pour entrer dans la ville ou en sortir, sans le secours d'un guide, quelque

petite qu'elle soit. Plusieurs des maisons bâties sur le penchant du rocher, et particulièrement celles qui terminent la descente vers la plaine, sont d'une hauteur plus qu'ordinaire, et leurs murailles singulièrement épaisses et fortes, de manière à former une espèce de rempart à la ville qu'elles environnent.

Les gens de notre caravane comparaient Siwah à une ruche, et la comparaison est fort juste, soit par rapport à l'aspect de cette éminence ainsi couverte de bâtimens, les essaims d'habitans entassés les uns sur les autres, et le bruit confus ou le bordonnement qui sort de ses rues et de ses passages étroits, et qui va frapper l'oreille à une distance considérable. Autour du pied du rocher, on a élevé des écuries pour les chameaux, les chevaux et les ânes, qui ne pourraient monter dans la ville, ou qui n'y trouveraient pas les choses nécessaires.

Le territoire du Siwah est d'une étendue considérable ; (1) son district principal et

(1) *Voyez* note Appendice n°. 1.

le plus fertile est une vallée bien arrosée d'environ cinquante mille de circonférence; environnée de roches arides et escarpées. Son sol est une argile sablonneuse, dans quelques endroits humide ou marécageuse; mais à l'aide d'un peu d'industrie de la part des naturels, il produit du grain, de l'huile et des végétaux pour l'usage de l'homme et du bétail; ses principales productions sont néanmoins des dattes qui, à cause de leur quantité et de leur excellent goût, ont rendu cette place célèbre par sa fertilité parmi les Arabes du désert. Chaque habitant possède un ou plusieurs jardins, faisant ses richesses relatives; et il est uniquement occupé à les arroser ou à les cultiver. Un grand jardin qui rapporte toutes les denrées naturelles dans le pays, est estimé de quatre à six cents dollars impériaux, que l'on appelle là *real patuacks*. Les jardins des environs des villes ou des villages sont enclos de murs de quatre à six pieds de hauteur, et quelquefois de haies; ils sont arrosés par plusieurs petits courans d'eau douce ou salée, qui tombent des roches et des montagnes voisines, ou qui sortent des sources qui s'élèvent dans

la plaine même, et qui, pour servir à l'irrigation, étant divisées en plusieurs petits canaux, se répandent dans la vallée, et ne passent jamais les confins du territoire de ce peuple. Les dattes produites sont conservées dans des magasins publics, dont la clef reste entre les mains du sheik; les dattes sont apportées dans ces magasins dans des paniers bien serrées, et l'on tient un registre de tous ces dépôts.

Au nord-ouest du Siwah, il y a une couche ou *stratum* de sel qui a un mille d'étendue, et près delà on trouve du sel sur la surface, en mottes ou en petits tas. Dans cet endroit il s'élève un grand nombre de sources, et l'on trouve fréquemment une source d'eau parfaitement douce à quelques pas d'une autre qui est salée. Au nord de Siwah, sur la route qui conduit à *El-Mota*, j'ai trouvé plusieurs de ces sources salées tout près d'autres qui étaient douces.

Il n'est pas aisé de donner une exacte relation de la population d'un endroit où il y a si peu de police et de régularité dans le gouvernement qu'à Siwah, à moins qu'il ne

se présente une occasion de voir le peuple assemblé un jour de fête ou d'assemblée générale. Il est cependant plus aisé de connaître le nombre de ses guerriers; et de cette donnée, on peut faire une estimation probable de sa population. D'après l'ancienne constitution et les lois de l'état, le gouvernement doit être confié à douze *sheiks*, dont deux doivent administrer par rotation; mais il y a quelques années que vingt autres citoyens opulens s'étaient emparés d'une partie de l'autorité, avaient pris le titre de *sheik*, et étendant le cercle de l'aristocratie, avaient augmenté les prétentions et les luttes pour le pouvoir. Dans les affaires d'intérêt public, on tenait alors des conseils généraux. Je fus présent à plusieurs de ces assemblées générales, qui eurent lieu près des murs de la ville, où les chefs étaient assis sur leurs talons en parade d'état; et je remarquai qu'une forte voix, beaucoup d'action et des gestes violens, soutenus d'un intérêt de parti, obtenaient le plus d'applaudissemens; peut-être est-ce là le résultat de la plupart des assemblées générales. Quand les conseils ne

F

peuvent pas définitivement s'accorder sur quelque point, alors les chefs et le peuple courent aux armes, et le plus fort parti décide la question. La justice est administrée selon l'ancien usage, et les notions générales d'équité. Des amendes payables en dattes, constituent les punitions : par exemple, l'homme qui en frappe un autre, paie depuis dix jusqu'à cinquante *kaftas* ou paniers de dattes; ces paniers qui sont ici les moyens de tout estimer et apprécier, ont environ trois pieds de hauteur et quatre de circonférence.

L'habillement des hommes consiste en une chemise et une culotte de coton blanc, et une grande pièce d'indienne avec des raies bleues et blanches, (manufacturée au Caire) qui se plie et se jette sur l'épaule gauche, que l'on nomme *melaye*. Sur leur tête, ils portent un bonnet rouge de laine ou de coton. Ces bonnets, principalement fait à Tunis, sont des marques distinctives des Musulmans; et il n'est permis à aucun juif ni à aucun chrétien d'en porter sur la côte de Barbarie. Les jours de fêtes, les Siwa-

hans mettent des *caftans* et une *benisch*, habillement que portent communément les Arabes, quand ils sont dans des villes.

Les femmes de Siwah portent des chemises bleues fort larges, ordinairement de coton, qui leur descendent jusqu'aux talons, et un *melaye*, (tel que nous venons de le décrire) dont elles s'enveloppent la tête, et qui tombe sur le corps en forme de mantelet.

Elles arrangent leurs cheveux en trois tresses, l'une sur l'autre; dans la tresse la plus basse, elles y mettent divers ornemens de verre, de faux corail ou d'argent, enfilés dans de longues lanières de cuir noir, qui tombent sur le dos, et au bout desquelles elles attachent de petites sonnettes. Sur le sommet de la tête, elles mettent une pièce de soie ou de laine, qui flotte par derrière. Elles portent deux pendans d'oreilles, et quelques-unes trois, qui sont de grandes bagues d'argent réunies comme les chaînons d'une chaîne; leurs colliers sont de verre imitant le corail. Les femmes de la plus haute classe portent autour du col

un collier d'argent massif, un peu plus épais que le collier qu'on met aux criminels dans quelques parties de l'Europe; de ce collier est suspendu, avec une chaîne du même métal, une plaque d'argent où sont gravés des fleurs et d'autres ornemens, dans le goût arabe. Elles ornent, outre cela, leurs bras et leurs jambes (immédiatement au-dessous de la cheville du pied) de bracelets d'argent, de cuivre ou de verre.

Je ne puis donner aucune relation favorable du caractère des Siwahans, soit d'après la renommée, soit d'après mes propres observations. Je les trouvai importuns et voleurs. Nos tentes, et particulièrement la mienne, étaient continuellement infestées de ces gens-là; et nos marchands étaient dans la nécessité de garder leurs balles de marchandises avec une attention extraordinaire, dans la crainte, non-seulement d'être volés, mais même d'une attaque générale.

J'ai entendu beaucoup parler des richesses de ce peuple, et je suppose qu'il s'y trouve des gens fort opulens, puisqu'il

fait un commerce fort étendu avec divers pays éloignés; qu'il ne paye pas d'impôts, et qu'il n'a que très-peu d'occasions de dépenser l'argent qu'il reçoit. La politique des Siwahans, les engage à entretenir une constante amitié avec les Arabes, au nord de leur pays, qui visitent de temps en temps Siwah, en petites troupes, et font un commerce d'échange pour des dattes. Notre caravane disposa ici d'une partie de ses marchandises, prenant en échange des dattes, de la viande et de petits paniers, dans la construction desquels les femmes de Siwah, sont extrêmement habiles et adroites, et qui fait leur principale occupation. Les maladies auxquelles le pays est sujet, et qui font le plus de mal aux naturels, sont les fièvres froides et chaudes, et les affections ophtalmiques, ou les maux d'yeux.

Le langage de Siwah, quelque soient les mots et les expressions qui s'y sont glissés, par la communication avec différens peuples, n'est pas d'origine arabique, et cela m'a suggéré diverses conjectures

D'abord, j'ai cherché la racine et l'origine de ce langage vers l'orient; mais après de plus mures réflexions, et quelques conversations avec un des *Tuaricks* de *Twat*, avec qui j'étais lié d'amitié, je suis maintenant persuadé de mon erreur (1), et que le langage de Siwah, est un dialecte de celui dont on fait usage chez toute la grande nation d'Afrique; à laquelle mon ami, le Tuarick, appartenait, et que l'on peut considérer comme la langue naturelle.

Le plus grand recueil de mots siwahans que j'avais d'abord fait, a été perdu avec d'autres papiers, par un accident dont j'aurai par la suite occasion de faire mention.

Je tiens la liste suivante d'un siwahan, avec qui j'ai depuis fait connaissance à Augila.

Soleil,	*Itfuct.*	Sourcil,	*Temauin.*
Nuages,	*Logmam.*	Barbe,	*Itmert.*
Oreille,	*Temmesocht.*	Main,	*Fuss.*
Tête,	*Achfé.*	Chameau,	*Lgum.*
Œil,	*Taun.*	Mouton,	*Jelibb.*

(1) *Voyez* l'Appendice n°. 4.

Vache, *ſtunest.*
Cheval, *Achmar.*
Chevaux, *Ickmare.*
Avez-vous un cheval ?
Goreck achmar ?
Lait, *Achi.*
Viande, *Acksum.*
Pain, *Tagora.*
Montagne, *Iddrarn.*
Epée, *Limscha.*
Sabre, *Aus.*
Huile, *Tsemur.*
Eau, *aman.*
Dattes, *Tena.*
Maison, *Gebeun.*
Sable, *Itjeda.*
Bonnet, *Tschaschet.*
Catacombes, *Tummegar.*

SECTION V.

Antiquités de Siwah.

En approchant de l'endroit où nous devions camper dans la vallée de Siwah, je découvris à l'ouest, et à la distance de quelques milles du chemin, les ruines d'un bâtiment considérable que j'estimai devoir être les mêmes quecelles décrites par un dernier voyageur anglais (M. Browne), des découvertes duquel j'avais entendu parler, d'abord à Londres, et ensuite en Egypte.

Les circonstances m'imposaient l'obligation d'être extrêmement circonspect, et de différer de visiter et d'examiner ces ruines jusqu'à ce que j'eusse recouvré la confiance des naturels, qui, au premier aspect, (ainsi que j'en fus informé,) nous avaient pris, mon interprète et moi, pour des chrétiens, d'après la blancheur de notre teint, notre port, nos manières, et nos habillemens turcs.

Lorsque je profitai des troubles qui ré-

gnaient au Caire, et dans les environs, pour m'introduire dans la caravane comme Mahométan, je parlais à peine le turc et l'arabe; mais j'espérais sauver les apparences en prenant le costume d'un jeune Mamelouck, et je me reposais, en outre, sur l'expérience et l'adresse de mon interprète, pour écarter de moi les soupçons, ou me tirer d'embarras. Cet homme était un Allemand, qui avait été forcé, douze ans auparavant, à embrasser la religion mahométane à Constantinople.

D'après l'importance de ma mission, qui était de visiter toute la partie septentrionale de l'Afrique, peut-être eût-il été plus sage et plus prudent à moi, de ne pas me mettre en évidence, jusqu'à ce que je pusse mieux soutenir le caractère que j'avais pris; si je m'étais conduit ainsi dans la circonstance présente, et que je me fusse abstenu de visiter les curiosités de Siwah, j'aurais évité un danger qui, comme on le verra par la suite, pensa m'être fatal, et en même temps à l'objet de mon voyage.

Cet aveu fait de mon imprudence, pour

laquelle les objets qui s'offraient à moi, semblent réclamer quelque indulgence, je vais rendre compte de mes recherches et de leur résultat.

Je commencai par visiter les ruines de l'édifice considérable dont j'ai parlé. J'accostai quelques hommes qui travaillaient dans les jardins voisins, et les questionnai sur ce qu'ils savaient de ce bâtiment. Ils me répondirent qu'anciennement Siwah, était habité par des infidèles, et qu'à l'exception d'un petit nombre qui occupait ces bâtimens, tous logeaient dans des cavernes. L'orateur de la bande en montrant un bâtiment situé dans le centre des autres, me dit : « La tradition rapporte que c'était le lieu » d'assemblée du Divan. A l'époque de sa » construction les hommes étaient plus forts » que je ne le suis; car ces grandes pierres » qui servent comme de toît au bâtiment, » furent montées et assises par deux hom» mes seulement. Il y a, ajouta-t-il, beau» coup d'or enterré sous les murs. »

Quand j'entrai ensuite dans ces ruines, je fus suivi de tous ces hommes, ce qui

m'empêcha de les bien examiner. Je ne réussis pas mieux dans une seconde visite; et lorsque j'y retournai peu de jours après, quelques Siwahans, m'adressant la parole, me dirent: « Tu es sûrement encore chré-» tien dans le cœur, car autrement pour-» quoi viendrais-tu visiter aussi souvent » ces ouvrages des infidèles? » Afin de ne pas démentir le caractère que j'avais pris, je renonçai dès-lors, à prendre une vue plus particulière des ruines, et me bornai à des observations générales, telles que je vais les détailler ici.

Ummebeda (c'est le nom que les naturels donnent au lieu où se trouvent ces ruines,) est situé entre un village nommé *Scharnie* ou *Agrmie*, dont-il est voisin, et une montagne isolée sur laquelle se rencontre, dit-on, une source abondante d'eau vive. Les bâtimens sont dans un tel état de dégradation, qu'un observateur de bonne foi, qui juge d'après ce qu'il voit, et non d'après le desir de faire cadrer les objets qu'il a sous les yeux avec ce qu'il a entendu dire, aurait de la peine, je pense,

en voyant cet amas de ruines, et ces murs a demi écroulés, d'indiquer la forme précise, ou la destination primitive de l'édifice dont ils faisaient partie. A juger par les matériaux, il doit avoir été bâti dans les siècles les plus barbares, et lorsque les *Troglodites* (1) de ces pays, abandonnant leurs antres pour se construire des maisons, prirent pour modèle d'architecture, celle des premières habitations que la nature leur avait fournies, en entassant roches sur roches.

Je relevai avec ma boussole le gissement de l'édifice, et je trouvai que ses quatre côtés faisaient face aux quatre points cardinaux, à douze degrés près de déclinaison, ce qui a pu être occasionné par la variation de l'aiguille. Toute sa circonférence peut s'évaluer à plusieurs centaines de verges, ainsi que l'indiquent les fondations du mur d'enceinte, visible encore dans presque toutes ses parties, et dont les masses subsistantes attestent qu'il a du être *très-fort*. Il a

---

(1) *Voyez* Hérodote. Ed. de Wesseling, pag. 284.

été abattu dans beaucoup d'endroits, et on en a emporté les matériaux. L'intérieur offre partout un sol remué et creusé dans l'espoir d'y trouver des trésors.

Au centre de ce spacieux emplacement existent les restes d'un édifice que l'on pourrait regarder comme le bâtiment principal (1), dont dépendaient tous ceux environnans.

La partie septentrionale de ce bâtiment repose sur un rocher calcaire, formé naturellement, et élevé d'environ huit pieds au-dessus du niveau de tout l'emplacement.

L'édifice paraît avoir environ vingt-sept pieds de haut; vingt-quatre de large, et dix à douze pas de long. Les murs en ont six d'épaisseur, et sont construits en dedans et en dehors de grandes pierres de taille, garnies dans les intervalles de cailloutage et de chaux. Le toît est formé de gros blocs de pierres, travaillés pour être posés dans le bâtiment et le couvrir en entier. Chacune de ces masses peut avoir quatre pieds de

---

(1) *Voyez* note Appendice, n°. 1.

largeur, et trois d'épaisseur. L'une d'elles est tombée et s'est rompue. Tout le mur méridional du bâtiment est pareillement tombé, et la plupart des débris en ont été enlevés; mais les habitans n'ont pas pu emporter les gros fragmens de la pierre détachée du toit, que leurs ancêtres avaient été capables d'amener de la carrière, et de monter toute entière au sommet de l'édifice. Telles sont les vicissitudes des arts, des connaissances et des facultés des hommes; il en est ainsi de leur bonheur ou de leur malheur.

Les pierres ainsi tombées, ont leur surface au-dessous du niveau de la partie du bâtiment encore debout; et leur base presque de niveau avec le sol de l'emplacement. L'apparence que présentent ces pierres tombées du mur méridional, ferait supposer que cette extrémité de l'édifice avait son aire, ou sa base *plus basse que celle de la partie septentrionale.* Il y a trois entrées à ce bâtiment; la principale est au nord, et les deux autres à l'est et à l'ouest. Les murs du côté de l'intérieur, à partir du milieu

de leur élévation de terre, sont décorés d'hiéroglyphes sculptés en relief; mais les figures ne paraissent pas avoir été faites assez saillantes pour résister aux ravages du temps et de l'humidité; car dans quelques endroits, et principalement au plafond, elles sont entièrement dégradées et détruites.

Différentes parties du mur offrent des traces de peinture, dont la couleur semble avoir été verte. Je n'y ai aperçu nul part aucune marque qu'il ait été couvert à l'extérieur, de pierres ou de matériaux plus précieux. A quelques pas de l'entrée principale, je remarquai deux pierres rondes, d'environ trois pieds de diamètre, et chacune avec une dentelure, comme pour servir de base à quelque statue ou à d'autres ornemens. Les principaux matériaux dont ce bâtiment est bâti, sont des pierres à chaux, contenant des pétrifications de coquillages et de petits animaux marins; et on les trouve dans le voisinage.

En examinant le pays des environs de ces ruines, je trouvai que le sol contigu

aux fondations du mur extérieur méridional était marécageux, et je fus informé qu'il contenait des sources d'eau salée. Je demandai s'il ne se trouvait pas près de là, quelque source considérable d'eau douce; et l'on m'en fit voir un beau ruisseau, à environ un demi mille des ruines, qui prend sa source dans un verger de dattiers, et dans un site superbe et romantique: ce n'est cependant pas sa situation délicieuse qui le fait rechercher des naturels de Siwah; mais une opinion reçue, que ses eaux sont propres à guérir certaines maladies.

Suivant moi, cette description des antiquités situées près de Siwah, est trop superficielle et trop incomplette pour pouvoir en tirer des conclusions justes et positives; on ne peut donc que conjecturer que ce sont les ruines du fameux *Temple de Jupiter Ammon*. On a dû voir dans plusieurs endroits de ma description que j'avais en vue ce temple renommé, et qu'il était le principal objet de mes recherches. Les circonstances dans lesquelles je me trouvais, et dont j'ai déjà instruit le lecteur, m'ont em-

pêché de donner à l'examen de ce grand et juste sujet de curiosité, toute la suite et l'attention que j'aurais desiré. En supposant que la description des bâtimens par les auteurs anciens ne s'accordât pas avec la mienne, à beaucoup d'autres égards, cependant, je serais fondé à prétendre que *Siwah*, fût la résidence des anciens Ammonites. J'établis mon opinion sur la situation relative du pays, la qualité du sol, sa fertilité, et l'assurance des habitans qu'il n'y a dans les environs aucun territoire aussi fertile. A la certitude, que j'ai du moins acquise qu'il a autrefois existé dans cet endroit un grand et magnifique bâtiment, se joint encore l'induction à former du nombre de catacombes qui se trouvent dans le voisinage, et dont j'aurai occasion de parler plus particulièrement. Quant au temple mémorable d'Ammon, en supposant même que la description que j'ai faite des vestiges encore subsistans du bâtiment, ne fût pas parfaitement d'accord avec celles qu'on en a déjà données, je n'en conserverai pas moins l'opinion, d'après l'apparence générale et la situation de ces ruines, qu'elles

peuvent être les débris du *temple de Jupiter Ammon.* Une explication des figures hiéroglyphiques, qui ornent les murs de l'intérieur de l'édifice déciderait probablement la question.

J'ajouterai sur ce sujet que mes recherches sur le *Santrich d'Edrisi*, ont été sans effet; personne n'en connaissait même le nom; mais on me dit qu'à sept journées de distance de *Siwah*, six de *Faiume*, et deux ou trois de *Biljoradec* (1), il existait un pays semblable à celui de *Siwah*, moins peuplé, dont les habitans parlaient le même langage. Je serais porté à croire que ce pays est l'*Oasis* mineur des anciens. Je ne parle de cet endroit que d'après des rapports; je ne pus obtenir d'autres renseignemens ni de relation plus exacte; peut-être est-il situé parmi les montagnes qui traversent le grand désert près d'*Ummesogeir*, et qui s'étendent vers le sud.

Je viens maintenant aux *diverses cata-*

---

(1) La distance de Biljoradec n'est pas clairement exprimée dans l'original.

combes que l'on rencontre sur le territoire de Siwah, et qu'il m'a été possible de mieux examiner, vû leur position dans des endroits retirés, où j'étais moins dans le cas d'être observé.

Si j'ai bien compris mon guide, qui était un habitant de Siwah, il y a quatre principaux endroits où l'on trouve des catacombes. Le premier s'appelle *Belled-el-Kaffer;* le second, *Belled-el-Rumi;* ces deux expressions signifient exactement la même chose, « place ou ville des infidèles. » Le troisième est, *El-mota*, ou endroit pour enterrer les morts; le quatrième, *Belled-el-chamis*, ou *Gamis.* Mes recherches furent particulièrement dirigées vers *El-mota*, situé à environ un mille au nord-est de Siwah. C'est un mont de rocher, dont le penchant est couvert d'un grand nombre de catacombes, mais les plus remarquables sont sur son sommet. Elles ont chacune une entrée séparée, et la descente dans l'intérieur est douce et graduelle. Le passage de l'ouverture conduit à une porte, et depuis cette porte la chambre s'agrandit, et de

chaque côté, il y a de plus petites cavités pour contenir les momies. Les pierres qui s'élèvent du seuil sont taillées de manière à faire voir qu'il y a eu autrefois une porte qui en fermait l'entrée. Les catacombes sont de différentes grandeurs, et toutes travaillées avec beaucoup de peine et de délicatesse, particulièrement la plus élevée qui ne contient aucun vestige de momie.

Dans d'autres on trouve divers restes. Je cherchai long-temps en vain une tête toute entière : j'en trouvai des fragmens en abondance, et sur-tout de l'*occiput*, mais ils étaient tous dépouillés ; même dans les *occiputs* les plus entiers, je ne pus découvrir aucune marque qu'ils eussent autrefois été remplis de *résine*. La toile était encore attachée à quelques *côtes*, mais dans un tel état de décadence, qu'on ne pouvait distinguer autre chose, sinon, que l'étoffe dans laquelle la momie avait été enveloppée, était des plus grossières.

Dans toutes ces catacombes, la terre a été remuée et fouillée pour y chercher des

trésors, et je fus informé par mon guide que dans chacun de ces tombeaux, on y a trouvé et l'on y trouve encore quelquefois de l'or.

Il est très-probable qu'on pourrait trouver des momies entières dans les catacombes qui sont à une plus grande distance à l'*ouest* de Siwah. J'ai des documens authentiques, qu'outre les catacombes ouvertes sur les montagnes, il y en a d'autres sous terre, dont on trouve l'entrée à peu de profondeur, et qu'il existe *Biut-el-Nazari*, (des maisons de chrétiens, ce qui est ici synonime à infidèles) des deux côtés d'un long passage souterrain, qui sert de communication entre deux montagnes de catacombes. Les catacombes que l'on rencontre sur *Gibel-el-belled*, qui est la montagne sur laquelle est bâtie la ville de *Siwah*, sont petites et composées d'une petite anti-chambre, qui conduit généralement à deux cavernes où étaient déposées les momies. Les plus remarquables sont deux grandes et hautes cavernes du côté du nord; la première a vingt pieds

carrés, et l'autre seize : elles sont toutes deux ouvertes du côté du nord.

Il y a aussi deux autres cavernes de pareilles dimensions, mais pas si élevées à l'ouest de *Siwah*, qui conduisent à *Augila*, leur entrée est basse et étroite, et elles sont si près l'une de l'autre, que, par un petit trou qui s'y trouve, on voit qu'elles ne sont séparées que par une épaisseur de dix pouces.

En quittant le sujet des antiquités du territoire de Siwah, il ne me reste plus qu'à ajouter, que dans la plaine la plus près de la ville du côté occidental, il se trouve d'autres ruines massives de quelque bâtiment; mais qui n'ont aucune marque de grande antiquité, telles que celles que l'on peut attribuer aux ruines que je viens de décrire.

SECTION VI.

Départ de Siwah. — Voyage à Schiacha, et danger qu'y courut le voyageur.

ETANT restés huit jours à Siwah, le 29 septembre, à trois heures de l'après-midi, nous levâmes le camp, et fîmes une marche de trois heures, après quoi nous plantâmes de nouveau nos tentes au pied d'une montagne. Le jour suivant, nous ne partîmes que tard, ayant été retenus jusqu'à une heure, pour chercher un esclave appartenant à un officier de la cour du sultan du Fezzan, qui s'était esquivé de la caravane. Tandis qu'on cherchait cet homme, je me mis en route dans le dessein d'examiner quelques catacombes que j'apercevais sur les montagnes voisines; mais je fus arrêté à une petite distance par un lac de sept à huit milles de circonférence, formé au pied de la montagne par le confluent de sources, et de petits étangs que les pluies, dans cette saison, avaient enflés et réunis. Étant revenu au camp, je pris mon téles-

cope, pour examiner les apparences que je ne pouvais inspecter de près, lorsque le premier objet sur la montagne qui s'offrit à ma vue, fut le nègre que l'on cherchait. Je ne fis pas mention de ma découverte, ce pauvre diable ayant une bonne réputation, et ayant été tenté à la fuite par l'extrême rigueur de son maître. Je suis fâché de dire qu'il y avait très-peu d'espoir qu'il pût finalement échapper, les Siwahans ayant promis de le livrer. Nous voyageâmes ce jour-là jusqu'à une demi-heure après le coucher du soleil. Le lendemain, nous partîmes deux heures avant le jour, et nous fîmes halte à neuf. Le quatrième jour nous conduisit à la fertile vallée de *Schiacha*.

Les montagnes par où nous passâmes de *Siwah* jusqu'à cet endroit, sont des chaînons de celles que j'ai rapportées avoir toujours été en vue, au nord, pendant que nous traversâmes le désert, et souvent à une très-petite distance. Elles s'élèvent subitement, et comme des précipices, du niveau du pays, et offrent une surface de rocher,

sans la moindre couche de terre, ou même de sable. Leur aspect, et celui de *la mer de sable*, qui couvre le désert, indiquent que cette vaste étendue de terre a été submergée, et à une époque postérieure à celle du grand déluge. Dans la plaine de sable, au-dessous de ces montagnes, on voit la surface d'une immense roche calcaire, qui ne contient aucune substance de pétrification, au lieu que les montagnes des environs sont de pierres à chaux, couvertes et remplies d'animaux marins et de coquillages. Le *stratum* de toutes ces montagnes de rochers, est horizontal.

A l'ouest de *Siwah*, je trouvai deux bancs, ou monceaux de coquilles calcinées, quelques unes de la grandeur de plus de deux pouces. Mon interprète m'a dit que, marchant à quelque distance de moi, il avait vu une montagne isolée, et sans aucune liaison avec les autres, uniquement composée de coquillages. On rencontre plusieurs vastes monceaux isolés, de la même nature, dans toute l'étendue de ce district, et les lits qui les joignent, ou les interstices de

leurs *strata* de pierres (toujours horizontaux), étant remplis d'une substance rougeâtre, friable, et calcaire, ils ressemblent souvent à des pyramides, et d'une manière si exacte et si illusoire, que j'ai plus d'une fois été trompé par l'attente d'arriver bientôt à quelque monument semblable. L'architecture des anciens Egyptiens était du genre gigantesque; et des architectes d'un caractère si ambitieux, et qui avaient des plans si vastes, auraient bien pu entretenir l'idée de transformer une montagne en pyramide, taillant l'immense rocher, qui avait déjà en partie la forme requise; ou l'environnant au dehors de pierres artistement travaillées, selon leur caprice. Quelques savans ont été d'avis que les pyramides de *Giza* et de *Saceara*, n'ont pas originairement été élevées de la base, mais que ce n'étaient que des montagnes de terre ou de pierres, formées et couvertes par le travail des hommes. Cette opinion est plausible, quoique certainement, elle puisse être contestée, par des raisons que l'on peut tirer de l'histoire, et par d'autres, qui sont les meilleures sources des faits et des argumens.

Je vais maintenant parler d'un événement dans lequel je fus personnellement et principalement intéressé. J'en raconterai toutes les particularités ; parce que, dans ses conséquences, il est de la plus haute importance pour ma sûreté future, et conséquemment pour les progrès des découvertes dans lesquelles je me suis engagé ; et, comme il m'a donné de la confiance et une nouvelle énergie, toujours favorables au succès d'une entreprise, je compte aussi qu'il causera du plaisir à ceux qui m'ont employé, en leur inspirant l'espoir bien fondé que je parviendrai finalement à réaliser les grands projets qu'ils ont confiés à mes soins.

L'état de tranquillité et de sûreté dont nous jouissions ordinairement dans nos camps, fut interrompu pendant que nous étions à *Schiacha*, par l'arrivée de quelques Siwahans, qui, environ vers les huit heures du soir, apportèrent la nouvelle qu'une horde nombreuse d'Arabes, du voisinage de *Faiume*, parcourait le désert, et était prête à tomber sur notre caravane. Ces messagers

nous assuraient en même-temps que les habitans de Siwah avaient résolu de venir à notre secours, et de nous escorter jusqu'au prochain endroit où nous devions faire de l'eau ; ajoutant que leur petite armée arriverait sous peu d'heures, résolue de risquer tout avec nous, pour s'opposer aux attaques des Bédouins, dont ils faisaient monter les forces à huit cents, ou mille hommes. Notre chef, le sheik des Twaters, assembla aussitôt les principaux personnages de la caravane, et il fut résolu de ne pas abandonner notre poste, mais d'attendre l'ennemi. A peine notre petit conseil était-il séparé, que nous entendîmes braire de loin plusieurs centaines d'ânes, ce qui annonçait l'approche des *Siwahans*. Ils font usage de cet animal, dans leurs excursions militaires, à cause de l'avantage qu'il leur procure de pouvoir aisément passer par des gorges étroites et escarpées, au milieu des montagnes, et d'éviter ou d'attaquer toute espèce d'ennemi, qui, à cause de son ignorance du pays, ou de la nature de ses bestiaux, ayant besoin de routes plus sûres, est obligé de borner sa marche à des dé-

filés ou à des vallées plus larges. On envoya sur le champ quelques messagers de la part de la caravane, pour dire aux Siwahans de faire halte à un demi mille de notre poste. La nuit se passa dans l'inquiétude et l'alarme : chacun tint ses armes en état, et se prépara à une bataille pour le jour suivant. Un peu avant le lever du soleil, les Siwahans s'avancèrent à pied, et donnèrent des appréhensions d'une attaque subite. Quelques *Augilans* allèrent à cheval au devant d'eux, pour demander quelles étaient leurs intentions, et on leur répondit : « que la caravane n'avait rien à craindre. » Lorsque cela fut rapporté au *sheik*, il envoya les messagers de nouveau, pour leur dire qu'il les considèrerait et les traiterait comme des ennemis, s'ils avançaient un pas plus loin. Là-dessus, les Siwahans s'arrêtèrent, formèrent un cercle, et invitèrent quelques Augilans à une conférence. Pendant ce temps-là, je restai tranquille avec mon bagage, ayant envoyé mon interprète pour s'instruire de ce qui se passait. Le voyant revenir, et m'apercevant à sa manière et à sa précipitation, qu'il avait

quelque chose d'importance à me communiquer, je courus au devant de lui. Il m'accosta sur le champ en s'écriant : « maudit soit le moment où j'ai pris la résolution de faire ce voyage ; nous sommes tous deux infailliblement perdus ; on nous prend pour des chrétiens et des espions, et nous serons certainement mis à mort. » Après avoir prononcé ces paroles, il me quitta, et courut au bagage, où il changea son fusil simple pour mon fusil à deux coups, et s'arma de deux paires de pistolets. Je lui reprochai son manque de fermeté, et lui dis, qu'une conduite ferme et résolue, était le seul moyen de nous sauver nous et nos amis, et l'avertis que sa conduite actuelle pouvait effectivement faire croire aux soupçons que l'on entretenait. J'ajoutai que quant à lui, il n'avait rien à craindre, ayant depuis douze ans été mahométan, et étant parfaitement instruit de la religion et des coutumes ; qu'il n'y avait que moi qui fûs en danger, et que j'espérais le détourner, pourvu qu'il ne voulût pas se mêler de ma défense. « Mon ami, me répondit-il, » vous n'entendrez jamais parler de danger ;

» mais cette fois-ci, vous serez puni de
» votre témérité. »

M'apercevant que la crainte l'avait entièrement privé du sang-froid et du courage nécessaires, je le laissai à lui-même, et m'avançai sans armes, mais d'un pas ferme et mâle vers cette assemblée tumultueuse.

J'entrai dans le cercle, et saluai à la mahométane « *assulam alckum* », mais aucun des *Siwahans* ne me rendit le salut. Quelques uns d'eux s'écrièrent aussitôt : « Vous êtes des nouveaux chrétiens du Caire, et vous êtes venus pour examiner notre pays. » Si j'avais dans ce temps-là connu le fanatisme des Mahométans, et le caractère des Arabes, comme je les connais depuis, j'aurais tiré ma défense de l'accusation même, et j'aurais dit que j'étais effectivement du Caire, et que j'avais fui les infidèles; mais je ne répondis rien à cette clameur générale, je me contentai de m'asseoir, et m'adressant à l'un des chefs, dont je connaissais l'influence, et qui était souvent venu dans ma tente pendant mon séjour à *Siwah*, je parlai ainsi :

« Dis-moi, mon frère, as-tu jamais vu auparavant, trois cents hommes armés, faire un voyage de trois jours pour poursuivre deux hommes, qui ont demeuré au milieu d'eux pendant dix jours, qui ont bu et mangé avec eux comme amis, et dont les tentes leur étaient ouvertes à tous? Tu nous a trouvés toi-même en prières, et lisant l'Alkoran; et maintenant tu dis que nous sommes des infidèles du Caire, *c'est-à-dire*, du nombre de ceux que nous fuyons! Ne sais-tu pas que c'est un grand péché de dire à un des croyans qu'il est un payen ? » Je prononçai cela d'un ton ferme et résolu, et plusieurs de l'assemblée parurent convertis et disposés à m'être favorables. Le chef répliqua qu'il était convaincu que nous n'étions pas des infidèles, qu'il n'avait excité personne à cette poursuite, et qu'autant qu'il dépendait de lui seul, il était prêt à retourner à *Siwah.* Là-dessus, je me tournai vers un de la basse classe, qui communiquait quelques unes des accusations contre moi, aux gens de notre caravane. « Tais-toi, lui dis-je, plût à Dieu que je fusse en état de bien parler l'Arabe,

je te ferais alors des questions, et à cent autres de ton espèce, qui sont moins instruits que moi dans *l'islam.* » Sur cela, un vieillard dit : « Cet homme est plus jeune que l'autre, et cependant plus brave! »

J'ajoutai sur le champ : « Mon ami n'a pas peur de toi, mais tu dois avoir peur de mon ami : sais-tu ce que c'est de reprocher à un homme qui vit avec les sultans et les princes, qu'il est un infidèle ? » On me demanda pourquoi je portais des papiers chrétiens. Je découvris alors que mon interprète avait imprudemment montré un passe-port que j'avais obtenu du général Bonaparte, afin de ne pas être arrêté aux postes français, que j'avais à passer pour rejoindre la caravane. Mon interprète arriva dans ce moment, et trouvant que j'étais encore en vie, et l'assemblée moins violente et moins fâchée que lorsqu'on l'avait interrogé, parce qu'il l'avait irritée par ses réponses confuses et inconsidérées ; il se remit, et eut assez de sang-froid, tandis que j'expliquai, partie en allemand et partie en arabe, ce qui s'était passé. Sachant

cependant que le papier en question serait demandé, et ne me rapportant pas à sa prudence sur la manière de le produire, j'allai moi-même le chercher à la tente, et je revins ensuite, apportant un livre de l'Alkoran avec moi. Je présentai immédiatement le papier à un chef des *Siwahans*, qui l'ayant ouvert, demanda si quelqu'un de la compagnie l'entendait. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa question, quelque périlleuse que fût ma situation. On nous fit ensuite la même question, et je répondis que nous n'en entendions pas le contenu, mais qu'on nous avait dit qu'avec cela nous pourrions sortir du Caire, sans être molestés. « Voici le livre, interrompit mon interprète, que j'entends : » et il m'ôta sur le champ l'Alkoran de la main. On nous ordonna de le lire, pour faire voir que nous étions de la religion. Nos connoissances à cet égard s'étendaient beaucoup au-delà de celle de savoir lire. Mon compagnon savait tout l'Alkoran par cœur, et quant à moi, je pouvais alors écrire l'arabe, et même bien : ce qui avec ces gens-là, était avoir fait des progrès extraordinaires dans les sciences.

Nous eûmes à peine donné un échantillon de nos talens respectifs, que les chefs de notre caravane, qui jusqu'ici avaient gardé le silence, prirent hautement notre défense, et plusieurs des Siwahans interposèrent aussi leur autorité en notre faveur. En un mot, l'interrogatoire se termina entièrement selon notre desir, quoique ce ne fût pas sans murmures de la part de quelques uns de la multitude, qui perdirent l'espérance du pillage que l'occasion pouvait offrir.

Ainsi, le caractère de Musulman que j'avais pris, fut complettement établi, et je ne serai plus à l'avenir sujet à de pareils interrogatoires, dans lesquels on exigerait peut-être des preuves plus décisives, qu'il me serait impossible de donner. Mon voyage futur n'éprouvera plus de difficulté de ce côté là, et un avantage si grand plus que compense quelques pertes que causa l'incident ci-dessus, et que cependant je regrette encore.

Pendant que je fus d'abord en conférence avec les naturels de *Siwah*, et les gens de la caravane, mon bagage était laissé aux

soins de mon interprète. Celui-ci, dans les paroxysmes de sa terreur, et véritablement, non pas sans grandes appréhensions que nos balles de marchandises ne fussent visitées, prit mes restes de momies, mes échantillons de mynéralogie, les remarques *plus détaillées*, que j'avais faites en allant du Caire à *Schiacha*, et la plupart de mes livres, et les donna à un esclave affidé de mon commensal arabe, pour les cacher dans une fondrière; cela fut effectivement exécuté, mais je ne pus jamais après cela les retrouver.

SECTION VII.

Départ de Schiacha. — Arrivée à Augila.

Le cinquième jour (en comptant de notre départ de Siwah) nous quittâmes Schiacha, et voyageâmes environ quatre heures, puis nous campâmes. Le lendemain matin, en deux heures et demie, nous arrivâmes à un district appelé *Torfauc*, où nous haltâmes pour faire de l'eau fraîche; nous quittâmes cet endroit à quatre heures de l'après-midi du même jour, et continuâmes notre marche jusqu'à huit heures du matin, à travers un désert, interrompu par un grand nombre de montagnes de sable; à huit heures nous nous arrêtâmes pour rafraîchir, et nous nous reposâmes jusqu'à deux; nous nous remîmes alors en route, continuâmes notre marche jusqu'à huit heures du matin, et campâmes jusqu'à une. A une heure nous levâmes le camp, voyageâmes toute la nuit jusqu'à trois heures du lendemain matin, lorsque le parti avec lequel j'étais, s'aperçut

que nous nous étions séparés de la caravane; là-dessus nous résolûmes de faire halte jusqu'au retour du jour. Nous plaçâmes notre bagage à côté de chaque chameau, pour être en état, en cas d'urgence, de recharger avec promptitude, et je me couchai sur le sable, la bride d'une main et mon fusil de l'autre; j'y dormis d'un profond sommeil, jusqu'au lever du soleil.

Nous découvrîmes alors notre caravane, et en même-temps que nous n'étions pas à plus d'un demi-mille d'un endroit fertile, et où il y avait abondance d'eau. Nous fîmes aussitôt route vers ce lieu et campâmes. La marche de *Torfauc* à cet endroit, fut la plus désagréable et la plus ennuyeuse que j'eusse jamais faite durant tout le cours de mes voyages. Les hommes et les animaux étaient tellement fatigués et épuisés, qu'aussitôt que le bagage fut déchargé, ils s'endormirent tous. Nous nous reposâmes ici pendant un jour, et le suivant nous partîmes pour l'*Augila*, à petites marches (ce voyage n'exigeant pas plus de neuf heures). Nous ne nous pressâmes pas, parce que nous n'a-

vions rien à craindre, étant alors dans le pays de nos amis.

Notre entrée dans *Mojahra*, l'une des trois villes de la domination d'Augila, fut solennelle et touchante, parce que la plupart des marchands de notre caravane y avaient des habitations et leur famille. Le bey du *Bengasi*, vice-régent du pacha de *Tripoli*, à cette époque résident à *Augila*, envoya environ une vingtaine de ses Arabes pour prendre par écrit la charge des chameaux, pour laquelle on demanda un petit droit. Ces Arabes se mirent alors en ligne et formèrent l'aile droite de notre caravane, alignée pour former une espèce de procession ou cortége. Les marchands qui avaient des chevaux formèrent l'aile gauche, et les pélerins et les Arabes de la basse classe se tinrent au centre, à la tête desquels était le sheik, précédé d'un drapeau verd. Les pélerins s'avancèrent en chantant, et les Arabes firent caracoler et plonger leurs chevaux, et continuèrent ainsi jusqu'à ce que nous fussions près de *Mojahra*, où un grand nombre de vieillards et d'enfans nous attendaient, pour nous fé-

liciter et avoir les premiers embrassemens de leurs fils et de leurs parens, qu'ils avaient regardés comme perdus, en apprenant l'invasion d'Egypte par les Français.

Nous plantâmes nos tentes dans un terrain contigu à la ville, et fûmes reçus d'une manière fort hospitalière. La nuit suivante je continuai mon voyage à *Augila*, de compagnie avec deux marchands, dont l'un me procura un logement à mon arrivée, la caravane ayant dessein de s'arrêter plus longtemps qu'à l'ordinaire à cet endroit.

Il y a trois villes sur le territoire d'*Augila*; Augila qui en est la capitale, *Mojahra* et *Meledila*. Les deux dernières sont près l'une de l'autre, et toutes deux à environ quatre heures d'Augila; *Mojahra* au sud, et *Meledila* au nord de la route par laquelle nous passâmes. *Mojahra* et *Meledila* sont quelquefois comprises dans le terme général de *Fallo*, qui désigne le district.

Augila, ville bien connue du temps d'Hérodote (1), couvre un espace d'environ

---

(1) Hérodote place Augila à dix journées de

un mille de circonférence. Elle est mal bâtie, ses rues sont sales et étroites. Les maisons sont faites d'une pierre à chaux qui se trouve dans les montagnes voisines, et n'ont qu'un seul étage, ou plutôt que le rez-de-chaussée. Les appartemens sont obscurs, n'étant éclairés que par la porte, et sont ordinairement rangés autour d'une petite cour, sur laquelle donne la porte de chaque chambre, afin d'avoir plus de clarté. Les édifices publics sont encore comparativement plus chétifs et plus misérables. *Mojahra* n'a pas tant d'étendue, mais elle paraît en proportion plus peuplée qu'*Augila*. Les habitans de *Meledila* s'occupent principalement d'agriculture; ceux de *Mojahra* de commerce, et passent leur vie à voyager entre le Caire et le Fezzan. Les habitans d'*Augila* préfèrent une vie plus sédentaire, quoique quelques-uns d'eux fussent de notre caravane.

---

distance de la ville des Ammonites. Melpom. 182. N. B. M. Horneman, fut *neuf* jours à aller d'Augila à Siwah, en partie par des marches forcées.

Les gens de ces villes qui font le commerce de caravane, tiennent ordinairement trois maisons : une à *Kardaffi*, près du Caire; une à *Mojahra* et une à *Zuila*, ou quelquefois à *Mourzouk.* Plusieurs ont une femme et un établissement de famille à chacune de ces maisons, et d'autres prennent une femme pour le moment, si la caravane fait un plus long séjour qu'à l'ordinaire. Les hommes, dès leur enfance, se dévouent à ce genre de voyage. Des enfans de treize à quatorze ans accompagnèrent notre caravane pendant le voyage long et fatiguant d'*Augila* au *Fezzan*, à pied, ou au moins ne montèrent que rarement à cheval. En observant le caractère général de ce peuple, je remarquai que ceux qui étaient engagés dans ce commerce, différaient de ceux qui résidaient chez eux. Les premiers étaient intéressés, bas, rusés et menteurs, vices qu'ils avaient contractés par l'habitude de faire, dès leur enfance, ce petit genre de trafic.

Les gens de la campagne s'occupent de jardinage et d'agriculture; mais cette dernière n'est pas fort étendue. Les femmes

sont fort adroites à faire des étoffes grossières de laine de cinq verges de long et d'une verge et demie de large, que l'on appelle *abbe*, et que l'on envoie en grandes quantités au *Fezzan*. C'est ce qui forme le principal habillement de ce peuple; les hommes et les femmes s'enveloppent le corps de cette étoffe, et n'ont pas même de chemise dessous.

Dans les environs d'*Augila* le pays est uni et le sol sablonneux; cependant comme il est bien arrosé, il est assez fertile. Le blé n'y est pas cultivé en assez grande quantité pour suffire à la subsistance du peuple. Les Arabes du *Bengasi*, qui sont à la distance d'environ treize journées, y apportent annuellement du blé et de l'orge, et leur caravane de grain est ordinairement accompagnée de troupeaux de moutons pour vendre.

Les habitans de ces contrées savent généralement parler l'*arabe*, mais leur langage vulgaire est un dialecte semblable à celui de Siwah, dont nous avons fait mention.

CHAPITRE II.

SECTION I.

D'Augila, aux confins du Temissa.

Peu après notre arrivée à *Augila*, un homme fut envoyé par le chef de la caravane, pour examiner les endroits où l'on prend de l'eau, jusqu'aux frontières du royaume de Fezzan. Cette précaution devint nécessaire, à cause de l'augmentation d'hommes et de chameaux qui formaient alors cette grande caravane, et de la possibilité que, faute de pluie ou par d'autres causes, les sources sur la route ordinaire ne fournissent pas une quantité d'eau suffisante pour un si grand corps. Le messager ayant ordre d'user de toute la célérité possible, revint le douzième jour avec l'heureuse nouvelle qu'il y avait de l'eau en abondance, et qu'il n'avait rien rencontré qui pût empêcher notre voyage.

En conséquence, le 27 octobre fut le jour fixé pour notre départ d'*Augila*, et mon parti et moi quittâmes la ville la veille au soir, et campâmes en plaine, pour être

parmi les premiers dans la marche de la caravane. Le lendemain nous partîmes avant le lever du soleil, et nous avançâmes dans la direction ouest par sud. Notre caravane était augmentée d'environ cent vingt marchands de *Bengasi*, de *Merote* et de *Mojahra*. Plusieurs habitans d'*Augila* et de *Fallo* nous accompagnèrent une partie du chemin, et comme une marque d'honneur et de distinction, firent caracoler leurs chevaux autour de nous, et tirèrent des coups de fusil. Ce parti avait à peine pris congé, qu'un Arabe arrivant au grand galop, nous dit que nous étions poursuivis par un gros corps de cavalerie, et qu'il était même prêt à fondre sur notre arrière-garde. Sur cette information, les chameaux furent immédiatement conduits par les esclaves et les conducteurs sur une éminence, et ceux qui avaient des armes, se réunirent pour couvrir la retraite et prévenir l'irruption de l'ennemi et le pillage. Au moment où nous nous préparions au combat, nous fûmes heureusement détrompés. Les cavaliers étaient des troupes du bey de *Bengasi*, (alors résident à Augila, comme j'en ai déjà

fait mention) qui, ayant entendu les coups de fusil tirés par les amis qui venaient de nous quitter, avaient cru que nous pouvions être attaqués, et étaient accourus à notre secours.

Nous reprîmes alors notre marche, et la continuâmes jusqu'au coucher du soleil, chacun se vantant de sa prouesse, des batailles dans lesquelles il s'était distingué, et de ce qu'il aurait fait, si les troupes du bey avaient été des ennemis.

Le soir nous campâmes en plein désert, dans un endroit sans eau, et si complettement aride, qu'il ne s'y trouva pas même un simple brin d'herbe pour nos chameaux, et nous fûmes obligés de les nourrir des provisions que nous avions avec nous.

Le *second* jour, nous nous avançâmes pendant douze heures dans le désert; la plaine consistant en une pierre à chaux tendre, quelquefois nue, mais plus souvent couverte de sable mouvant.

Le matin du *troisième jour*, la scène changea un peu; des collines détachées se

montrèrent ça et là, et firent disparaître l'uniformité antérieure du désert. Ces monts semblaient avoir tiré leur origine d'une base de roche calcaire, autour de laquelle les sables s'étaient amoncelés, poussés par les vents, et il y en avait d'une hauteur assez considérable. De ce district de monticules et de collines commence une chaîne de montagnes appelées *Morai-je*, qui s'étend fort loin au sud-sud-ouest, et qui, en apparence, diverge aussi vers le nord. Nous campâmes ce jour-ci deux heures avant le coucher du soleil, afin d'attendre le retour de quelques *Twaters* qui s'étaient séparés de nous vers midi pour chercher du pâturage pour leurs chameaux. Notre camp était sur le sommet d'une montagne, au pied de laquelle était éparse une grande quantité de coquillages pétrifiés et de substances marines, incrustés dans un lit de tendre pierre à chaux.

Le *quatrième jour*, nous levâmes le camp de très-grand matin, dans l'intention de gagner un endroit particulier où il y avait de l'eau, pour y planter nos tentes. La pre-

mière partie du jour nous marchâmes dans une plaine continue sur les hauteurs de la montagne. Le penchant du côté de l'est avait été doux et facile à monter; mais lorsque nous arrivâmes du côté de l'ouest, nous trouvâmes la descente rapide et difficile. Les Arabes lui ont donné le nom de *Neddeek*. Cette descente est non-seulement rapide, mais si étroite, que toute la caravane fut obligée de voyager en un seul rang, chaque chameau l'un après l'autre. La hauteur perpendiculaire de cette espèce de précipice était d'environ quatre-vingt pieds. Du sommet, la perspective était superbe. Une vallée étroite, s'étendant à perte de vue, était, à quelque distance, illuminée par le soleil levant, dont les rayons glissaient obliquement sur la montagne que nous avions à passer; en contemplant l'uniformité et la splendeur de la scène éloignée, nous voyions plus près de nous un terrain de rochers escarpés, et de ravins effrayans qui étaient encore dans une ombre sombre; et le contraste de scènes agréables et effrayantes faisait d'autant plus d'impression sur notre esprit, que de cette hauteur épouvantable,

nous pouvions méditer sur les dangers et les difficultés que nous avions encore à rencontrer avant d'arriver à la plaine. Je ne suivis pas le sentier étroit de la caravane, mais je cherchai un chemin pour moi, par lequel je descendis la montagne avec quelque difficulté et quelque danger. En arrivant au bas, je remarquai un morceau de bois pétrifié, d'environ deux pieds de long et huit pouces de large; ce fut le seul fragment de cette nature que je rencontrai dans ces lieux. Plus loin dans la plaine, il y avait de grosses pierres ou plutôt des rochers. Ils sont probablement là depuis quelque grand déluge, (1) qui, d'après ce que j'avais déjà vu et ce que je vis alors, doit avoir inondé ce pays à quelque époque éloignée, postérieure au déluge dont il est fait mention dans l'écriture. A quelque distance de là, je jetai de nouveau un regard sur le *Neddeek;* son aspect sauvage de roches brisées et fendues me confirma dans l'opinion de l'irruption des eaux, et que l'inondation devait être venue de l'ouest.

---

(1) *Voyez* Strabon, pag. 49 et 50. Ed. de Casaub.

Notre marche fut alors dirigée le long de la vallée, bordée de montagnes presque de la même hauteur et de la même forme que celles que nous avions passées; à la fin elle s'ouvrit en une plus large plaine appelée *Sultin*, où, à une heure, et après dix heures de voyage, nous campâmes, et nous trouvâmes assez d'eau pour remplir nos outres pour les jours suivans.

Les *cinquième* et *sixième* jours, nous continuâmes notre route à travers le désert; car cette plaine peut bien être appelée ainsi, à cause de sa stérilité, quoiqu'elle abonde en sources. Je supposerais cependant que les eaux en sont amères, parce que les Arabes ne font pas de puits dans ce district.

Le *septième* jour, notre route était entre deux chaînes de montagnes, et le soir nous arrivâmes à un endroit où il y avait non-seulement de la verdure, mais des *arbres*, et durant une étendue considérable de pays. Nous campâmes sous ces arbres, et nous continuâmes de voyager à travers un véritable verger, la plus grande partie du jour suivant, lorsque notre route nous conduisit

à un désert entremêlé de montagnes et de roches calcaires et escarpées. De l'une de ces éminences, j'observai d'abord la contrée montagneuse du *Harutsch*, si connue et si appréhendée des voyageurs. Les histoires merveilleuses des maux qu'on y avait soufferts, que l'on m'avait racontées dans la route, et l'aspect noir et affreux que la surface du pays offrait à ma vue, excitèrent ma curiosité, et je pris le devant sur la caravane, pour examiner une des plus basses montagnes qui projetait vers nous comme un promontoire. Le sol de ses environs était pierreux, les pierres étaient calcaires et à chaux. La montagne avait la forme d'un cône imparfait. Je pense que son *stratum* était originairement horizontal, comme celui des montagnes que nous avions déjà passées; mais par quelque convulsion de la nature, il est maintenant rompu, retourné et tout pêle-mêle. La substance de la montagne, quant à la couleur et d'après l'examen d'un fragment, ressemble à un basalte ferrugineux, et je crois que c'en est un. Des chaînes de montagnes noires et

affreuses se succèdent les unes aux autres, et forment la seule perspective.

Pendant que la caravane s'approchait, je descendis et m'assis près d'une grande pierre qui me servit de table; j'y fis un repas frugal, tel que les Arabes ont coutume de porter avec eux dans ces occasions. Quand je me levai, la caravane avait passé la saillie de la montagne et était disparue. Cependant comme le terrain était ferme, et que l'on pouvait conséquemment bien découvrir la route, je ne fus dans aucune inquiétude, quoiqu'après une demi-heure de marche, un peu surpris de ne pas encore découvrir mes anciens compagnons, je tirai ma lunette d'approche, et aperçus à une petite distance quatre *Morroçans ;* je piquai vers eux et les accostai. Ils me dirent que la caravane était déjà campée à une petite distance de la route, pour faire paître les chameaux, et qu'ils cherchaient eux-mêmes de l'eau pour étancher leur soif. J'avais envie d'aller avec eux, mais je craignis de causer de l'inquiétude à mes compagnons, en m'absentant plus long-temps de la caravane, que je découvrais maintenant fort aisément par les

feux allumés, et que je rejoignis sans peine.

Le *neuvième* jour, nous voyageâmes entre des montagnes noires et affreuses; notre route serpentant par d'étroits et tristes ravins, offrant de temps en temps quelques larges ouvertures où l'on trouvait de l'herbe et même un arbre, et quelquefois laissant paraître une vallée, dont l'herbage avait une verdure agréable et était même abondant, grace aux pluies considérables qui tombent dans ces régions montagneuses, et qui fertilisent le sol après l'avoir balayé.

L'endroit où nous devions faire de l'eau était composé d'étangs, uniquement formés d'eau de pluie provenant des torrens qui se précipitent des montagnes, et situé au bord d'une vallée d'environ six mille de circonférence, qui offrait non-seulement une belle verdure, mais même des arbrisseaux et des arbres. Nous vîmes ici quelques *gazelles*, mais si farouches, que nous ne pûmes en tirer aucune.

Nous passâmes les *dixième*, *onzième* et *douzième* jours à voyager sans discontinuer dans cette affreuse solitude, et cependant

nous n'avancions pas au gré de nos desirs. Quelquefois nous étions obligés de nous écarter de la ligne directe, à cause des sinuosités du seul sentier par lequel nous pouvions passer; d'autres fois nous étions forcés de mouvoir lentement et avec difficulté sur des couches de pierres détachées pendant un demi-mille de suite : dans le cours d'une de ces journées, je me hasardai à marcher du côté du *sud* avec mon domestique arabe et quelques *Twaters*. Nous pouvions aisément, à pied, aller plus vîte que la caravane arrêtée par toutes ces difficultés. Je trouvai partout que les montagnes avaient le même aspect que celles le long de la route, avec cette seule différence qu'elles présentaient souvent un aspect plus terrible et plus effrayant, parce que l'on avait sans doute tracé la route le long des montagnes les moins escarpées.

L'après-midi du *treizième* jour nous sortîmes enfin de cette sombre région pour entrer dans une plaine étendue. Nous continuâmes notre marche pendant quelques heures, et parvînmes ensuite à des chaînes de montagnes calcaires peu élevées; vers le

coucher du soleil, nous campâmes à l'entrée du défilé qui y conduit.

Le matin du *quinze* je me plaçai avec les plus avancés de la caravane, qui étaient principalement de pauvres pélerins, qui se hâtaient de précéder le reste de la compagnie, pour étancher les premiers leur soif à la source où nous devions aller ce jour-là. En arrivant à cet endroit appelé *Ennaté*, je m'aperçus qu'il y avait déjà un puits de préparé et plusieurs *Twaters* assis autour. Je me plaçai auprès, et me préparai à déjeûner. Un vieillard avait pris une route plus courte à travers les sables pour être plutôt au puits; après des salutations réciproques, je lui offris une poignée de dattes et de la viande. Il les accepta avec remercîment, les baisant et les frottant sur son front. Posant ensuite ces comestibles à terre, il s'approcha du puits, but pendant un temps considérable, et récita sa prière *Elham-Dulillah* avec beaucoup de dévotion. Il me dit que depuis trois jours il était privé d'une quantité suffisante d'eau. Cet homme (comme il me l'apprit) avait plus de soixante ans, et c'était son troisième voyage

de *Fez* à *la Mecque*, sans qu'il possédât les moindres moyens de faire les préparatifs nécessaires à un pareil voyage. Il ne portait ni commestibles ni eau, et ne vivait que de ce que la commisération et la haute estime où était tenu son pélerinage, pouvaient lui procurer de la charité et des égards des voyageurs de la caravane mieux pourvus que lui.

Nous nous reposâmes le reste du jour dans cet endroit, à quatre heures de distance de notre dernier camp, et notre chef dépêcha un messager à Mourzouk, pour donner avis de l'arrivée de la caravane sur les frontières du royaume, et pour porter une lettre de respect au sultan, de la part de chaque marchand individuellement.

Le *seizième* jour (à dater de notre départ d'*Augila*) nous retrouvâmes la société des hommes; une marche de neuf heures nous amenant à *Temissa*, ville située sur le territoire du Fezzan.

SECTION II.

Observations sur le Harutsch.

Le désert montagneux du *Harutsch* est le pays le plus remarquable qui se soit présenté à mon observation pendant le cours de ce voyage. On m'a dit que son étendue du nord au sud était de sept journées, et de l'est à l'ouest de cinq. Mais dans un voyage subséquent du Fezzan à Tripoli, je rencontrai encore une partie du *Harutsch*, et je fus là informé qu'il s'étendait plus à l'*ouest*. On me dit aussi à Mourzouk qu'il y avait des montagnes noires sur la route qui conduit par le sud à Bournou, sur le sommet desquelles il faisait très-froid, et d'où les habitans de Mourzouk tiraient leur fer, et je conjecture que cette étendue montagneuse est encore une partie du *Harutsch*, quoique je n'aie aucun renseignement positif ou aucune preuve de la jonction et de la connexion immédiate de ces contrées.

La scène sauvage, rompue et informe qu'offre cette étendue de désert, suggère de fortes conjectures que sa surface prit à quelque époque sa forme actuelle par l'effet de quelque explosion volcanique. Les inégalités de son terrain ne sont nulle part d'une grande hauteur. La surface générale du pays présente des chaînes continues de collines, courant dans diverses directions, s'élevant de huit à douze pieds seulement au-dessus du niveau du terrain intermédiaire, et entre ces coteaux (sur des terrains parfaitement plats et qui n'ont aucun penchant) s'élèvent des montagnes isolées, dont les côtés depuis le bas, sont extrêmement escarpés. Une montagne de cette description, située au milieu de ce désert, et au nord de la route de notre caravane, est appelée par les Arabes *Stres;* elle paraît fendue depuis le haut jusqu'au milieu. Je n'eus pas le loisir de l'examiner avec précision, mais peu après notre caravane ayant fait halte, j'eus une occasion d'en inspecter une autre du même genre.

Cette montagne, depuis le pied jusqu'au sommet, était couverte de pierres détachées,

tellesque celles qui constituent les collines. La petite plaine d'où s'élevait cette montagne, était environnée de rangées de collines, telles que je les ai déjà décrites, s'entrelaçant les unes dans les autres et jointes comme un mur. Les vallées des intervalles étaient couvertes d'un sable mouvant blanc, sur lequel étaient irrégulièrement épars de gros blocs de pierre, de la même nature et de la meme substance que celles universellement répandues dans tout ce désert. Je me procurai, avec quelque difficulté, un échantillon du *stratum* ou de la couche de terre immédiatement sous le sable. Elle me parut alors avoir l'apparence de cendres sorties d'un volcan; mais j'ai depuis perdu le papier qui contenait cet échantillon, et je ne puis confirmer l'exactitude de ma première observation. Dans le voisinage de cette montagne, je trouvai des pierres de moindre grandeur et de couleur rougeâtre, ressemblant à celle de briques cuites. Quelques-unes d'elles étaient moitié rouges, moitié noirâtres; la partie rouge n'avait pas le même poids ni la densité de la noire : la première est plus poreuse et plus

spongieuse, et ressemble en général à la scorie, *scoriæ*.

La substance pierreuse, dont la masse de ces montagnes est composée, varie en couleur et en densité : dans quelques endroits étant pesante et compacte, dans d'autres ayant de petits trous et de petites cavités. Ces espèces de pierres sont entremêlées, et je ne pus découvrir ni dans les unes ni dans les autres, aucune matière ou substance étrangère.

La stratification ou le lit de ces pierres est parfaitement horizontal, mais souvent dérangé; une partie du premier lit s'enfonçant et se mêlant avec celles du second, et celles du second avec celles du troisième. Quelquefois les *strata* prennent une direction oblique, quelquefois ils sont confondus pêle-mêle, et quelquefois il ne paraît pas du tout de *strata*; et une suite de basse collines est formée d'une masse solide de rocher, avec des crevasses dans la direction du nord. La plaine offre aussi de temps en temps des roches uniformes de la même nature et substance, dans les parties où il

n'y a ni sable ni terre. Toute cette région de collines, de monticules, de rochers et de montagnes, est en partie entrecoupée de vallées qui fournissent quelquefois de l'eau; et quoique son sol soit un sable blanc, elle produit néanmoins des arbres épars et des pâturages pour le bétail: dans ces endroits fertiles on voit souvent les traces et les pas de gibier. Souvent quand je croyais pouvoir le faire sans danger de me perdre, je m'enfonçais dans une des vallées étroites qui paraissait parallèle à la route de notre caravane, et qui conduisait quelquefois à des gorges encore plus étroites et plus escarpées. Je me repentais ensuite de mon indiscrétion de me séparer ainsi de ma compagnie, et de m'exposer aux attaques des Bédouins, n'ayant pour toute défense que mon sabre et une paire de pistolets. Lorsque j'avais rejoint la caravane, il me paraissait que je n'avais pas couru grand danger, car quel voleur arabe aurait été chercher un voyageur dans un pareil chemin, ou aurait supposé qu'il y en eût d'assez hardi pour s'écarter de ses compagnons, afin de le parcourir, sinon quel-

que pélerin Moroccan pour y chercher de l'eau!

Dans le cours de mes excursions, sur le côté d'une de ces vallées étroites, je remarquai un passage étroit, vers la terminaison duquel les montagnes de rochers, des deux côtés se réunissaient, et formaient une caverne d'environ neuf pieds de profondeur, et cinq pieds de largeur. En considérant son aspect et sa situation dans cette contrée désolée, obscure et triste, j'éprouvai des sensations telles que si j'avais vu l'entrée du monde souterrain, et le vrai passage aux enfers.

Mon interprète m'a dit qu'un jour, lorsque j'avais pris une autre route, et que la caravane était environ au milieu des montagnes, il avait vu une caverne dont les escaliers étaient noirs jusqu'à une profondeur considérable, et qu'au dessous il y avait un *stratum* de pierres blanches. En allant ensuite du Fezzan à Tripoli, continuant par le Harutsch (à ce que je m'imaginai), je vis moi-même des rangées de collines de balsate, et alternativement des séries de collines de pierres calcaires. Mon

interprète m'apporta un échantillon de la pierre blanche tirée de la caverne qu'il avait vue, mais je crois qu'il ne fut pas heureux dans son choix ; ce n'était qu'un morceau de terre argileuse endurcie, qui s'attache souvent à la pierre à chaux.

Par rapport aux différentes collines, à leurs curieuses chaînes et à leur direction, le *Harutsch* offre quelque chose de semblable aux excroissances des montagnes frontières dont je parle dans un voyage subséquent. Il leur ressemble encore dans la circonstance de pierres éparses sur leur surface qui, dans le Harutsch sont remarquables pour n'être que d'une seule espèce, particulière au district. Il y a outre cela une autre analogie dans les plaines formées de roches dépouillées ou nues ; et dans le sable mouvant blanc couvrant d'autres plaines, qui s'amoncèle autour des montagnes et de leurs bases, quoique ce ne soit pas à une grande hauteur.

Attenant au *Harutsch-el-assuat*, ou Harutsch noir, est le Harutsch blanc, ou *Harutsch-el-abiat.* Le pays qui porte ce

nom, est une vaste plaine entremêlée de monts, ou de collines isolées, et qui s'étend jusqu'aux montagnes qui s'élèvent vers le Fezzan. Les pierres qui couvrent la surface de cette plaine, paraissent avoir été vernies, ainsi que toutes les autres substances, et même les rochers qui s'élèvent de temps en temps du niveau de la surface. Parmi ces pierres, on trouve des fragmens de gros animaux marins pétrifiés; mais en général, des coquillages fermés et consolidés. Ces coquillages frappés ou jetés avec force les uns contre les autres, donnent un son aigu, et leur fracture a un aspect de verre.

Les collines basses, nues, calcaires, qui bordent la plaine, sont, suivant les Arabes, dans le *Harustch-el-abiat;* mais elles sont d'une nature bien différente. De toutes celles que j'ai vues, cette chaîne de collines contient le plus de pétrifications. Ces montagnes s'élèvent perpendiculairement de la base, et la matière dont elles sont formées, est uniquement de la pierre à chaux friable, dans laquelle les pétrifications sont si faiblement incorporées qu'on peut

les en détacher sans peine. Elles consistent en conques pétrifiées, coquilles de limaçons de mer, poissons, et autres substances marines. Je trouvai des têtes de poissons qu'un homme pourrait à peine porter. Dans les vallées adjacentes, il y a des coquillages en grand nombre, et de la même espèce que ceux trouvés dans la grande plaine, et qui; comme j'en ai déjà fait mention, ont l'apparence d'être vernis.

SECTION III.

Arrivée à Temissa, et continuation du voyage.

Nous étions encore à une heure de marche de Temissa, quand les habitans de cette ville vinrent féliciter la caravane de son heureuse arrivée. Ils nous firent une multitude de questions, concernant notre santé, en y entremêlant des souhaits pour la paix, selon la manière et la coutume des Arabes. La répétition continuelle des mêmes expressions, me parut extraordinaire; mais on me fit bientôt connaître que c'était une marque de politesse, suivant l'usage du pays; plus l'homme était noble et bien élevé, plus il répétait ses questions. Un jeune homme bien mis attira particulièrement mon attention, par la persévérance et la rédondance de ses salutations. Accostant un Arabe d'Augila, il lui donna la main, et le retint un temps considérable par ses civilités; quand l'Arabe étant obligé

d'avancer plus vîte, afin d'atteindre ses compagnons, le jeune homme du Fezzan crut qu'il manquerait de politesse, s'il le quittait si vîte : il continua de courir à côté de son cheval, près d'un demi mille, et toute la conversation qui se passait entre eux, était : Comment te portes-tu? — Bien. Comment te portes-tu toi-même? — Dieu soit loué, de ce que tu sois arrivé en paix! — Dieu t'accorde la paix ! — Comment te portes-tu, etc., etc., etc.

A notre approche de Temissa, les pélerins s'arrangèrent avec leur tymbale et leur drapeau vert. Les marchands formèrent une troupe à la tête de la caravane, et firent caracoler et plonger leurs chevaux en s'avançant, et de cette manière, nous gagnâmes le lieu de notre camp, près de la ville, tandis que les femmes s'assemblèrent au-dehors des murs, nous accueillirent, selon la coutume arabe, par des acclamations répétées et joyeuses, auxquelles nous répondions par la décharge de nos fusils; et ces complimens continuèrent jusqu'à ce que nous eussions planté nos tentes dans un verger de dattiers.

Tout ne fut que joie et félicitations ce jour-là par toute la caravane, et principalement parmi les marchands. Il y avait peut-être bien des années que la caravane n'avait quitté le Caire sous un jour si peu favorable, et si rempli de nuages, que dans l'occasion actuelle, lorsqu'une armée d'infidèles avait si soudainement assailli et pris la capitale d'Afrique, détruit le pouvoir des Mamelouks, et menacé l'abolition immédiate du commerce d'esclaves, dont subsiste principalement la caravane. Ce n'avait été que peu de jours après notre départ du Caire, que l'apparence d'une horde de Bédouins avait donné l'alarme à notre caravane : il était véritablement extraordinaire que nous fussions parvenus jusqu'à Siwah, sans être attaqués, puisque les Arabes avaient, depuis peu, été assez audacieux pour passer les postes français, et voler près de la capitale. Tandis que nous étions à Siwah, nous avions appris les mouvemens de différentes hordes de Bengasiens, et d'autres tribus arabes; et pas bien loin de notre route, entre Augila et les frontières du Fezzan, nous découvrîmes de nombreuses traces de

leur déprédation, ayant trouvé des centaines de chameaux et de bêtes de charge, morts, qu'ils avaient pillés et abandonnés, probablement faute d'eau pour les soutenir. Ils avaient volé dans le voisinage de Temissa, et même attaqué cette ville, et nous avaient attendus pendant long-temps dans ses environs, jusqu'à ce qu'ils eussent sans doute conclu que, d'après la conquête du Caire, notre caravane n'arriverait pas cette année. N'étant donc plus dans aucun danger immédiat, et notre route future étant à travers les districts habités du royaume de Fezzan, nos craintes s'évanouirent tout à coup.

Temissa est maintenant une ville de peu d'importance, ne contenant que quarante hommes en état de porter les armes. Elle est bâtie sur une colline, et environnée d'une haute muraille, capable de la protéger contre une incursion hostile, si elle était en bon état; mais dans plusieurs endroits, la muraille est en décadence et abattue. L'on m'avait dit qu'il y avait des inscriptions sur plusieurs des bâtimens, mais je n'en trouvai aucune, et je crois qu'il n'en exista jamais, les ruines n'étant que des maisons

en état de vétusté, bâties de pierres à chaux, cimentées avec un mortier rougeâtre. Ces ruines démontrent cependant que les anciens habitans de Temissa étaient plus experts dans l'art de bâtir, que les habitans actuels, qui se sont fagoté des habitations parmi les ruines, qui offrent à peine autant d'aisance que nos hangars construits pour les bestiaux, en Europe.

Ces gens-là ont beaucoup de moutons et de chèvres, leur seule bête de charge est l'âne. La ville est environnée de vergers de dattiers, qui leur fournissent leur principale subsistance; il y croit du blé, mais en très-petite quantité.

Après avoir parcouru la ville, à mon retour au camp, j'y trouvai nombre des naturels du pays, qui échangeaient des moutons, de la volaille et des dattes, pour du tabac, du beurre, des bijoux de femmes, et les étoffes grossières de laine, dont sont généralement habillés tous les Arabes. La soirée se termina en félicitations réciproques et en fêtes; et les jeunes esclaves et garçons du camp, firent un feu de joie.

Comme nous n'avions désormais dessein

que de faire de courtes journées, nous ne décampâmes le lendemain matin qu'une demi-heure après le lever du soleil, et nous nous avançâmes lentement entre des dattiers, sur un terrain en général uni, entremêlé çà et là, de basses collines formées par le vent, qui avait amoncelé une quantité considérable de sable, autour de quelques arbres, de sorte que l'on n'en voyait que les branches les plus élevées. A deux heures de l'après midi, nous fûmes en vue de *Zuila*, et nous nous dirigeâmes vers le lieu destiné pour notre camp, au sud-ouest de la ville.

SECTION IV.

De Zuila.

ZUILA étant une ville d'importance, sur le territoire du Fezzan, et le lieu de résidence, non-seulement de plusieurs des principaux et riches habitans, mais même de parens de la famille du sultan; nous fîmes halte à une petite distance de la ville, et nous nous préparâmes à faire les honneurs de notre arrivée.

Les marchands, leurs pages et leurs esclaves, mirent leurs plus beaux habits, et le *sheik* fit porter le pavillon vert devant lui, en l'honneur des *sherifs* qui demeurent dans cet endroit. Nous nous étions à peine formés pour la marche, que nous aperçûmes vingt cavaliers, montés sur des chevaux blancs, avec un pavillon vert au centre. C'était le *sherif* Hindy, le premier homme de la ville, qui avec ses huit fils et ses autres parens, venait au devant de nous : à quelque distance, suivait à pied, un grand nombre d'hommes et d'enfans.

Ils joignirent notre caravane, et nous passâmes ensemble près de la ville, au milieu des acclamations et des décharges de mousqueterie, jusqu'à ce que nous eussions gagné le lieu où nous devions camper, et planter nos tentes.

Plusieurs autres habitans vinrent alors nous voir, les uns par curiosité, et les autres pour échanger leurs denrées. Tous se conduisirent avec le plus grand décorum et la plus grande régularité; mais la famille du *sherif* fut surtout remarquable par sa complaisance et sa politesse. Elle portait l'habit tripolitain, mais par dessus une belle chemise de soudan ou *tob*. Le trafic de la caravane à cette occasion, fut considérable, et surtout avec les femmes, qui achetèrent plusieurs articles d'ornement, pour des légumes, du lait et de la volaille.

Zuila a reçu le nom de *Belled-el-Sherif*, ou ville des sherifs. C'était autrefois une place d'importance, et sa circonférence paraît avoir été triple de ce qu'elle est aujourd'hui. Quelques personnes de la famille du sherif, me dirent qu'il y a quelques

siècles, Zuila avait été la résidence des sultans, et le grand rendez-vous des caravanes ; et même encore aujourd'hui, le voyage au Fezzan, est appelé le voyage à *Sœla*, par la caravane de Bournou.

Cette petite ville est sur un terrain d'environ un mille de circonférence. Les maisons, comme à *Augila*, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et ne sont éclairées que par la porte. Près du centre de la ville, on voit les ruines d'un bâtiment de plusieurs étages, et dont les murs sont fort épais; et la tradition dit que c'était autrefois le palais. Hors de la ville, près de la muraille méridionale, est une vieille mosquée, peu ravagée par le temps, qui peut servir d'échantillon de l'ancienne magnificence de Zuila. Elle renferme dans le milieu une salle spacieuse, environnée d'une colonnade élevée, derrière laquelle est un large passage avec des portes vers divers appartemens appartenans à l'établissement de la mosquée. Un peu plus loin de la ville, il y a des édifices anciens et fort élevés, qui sont les tombeaux des sherifs, qui périrent au champ d'honneur, dans le temps que le pays fut attaqué par des infidèles.

Les environs de Zuila sont unis, bien arrosés et fertiles. Les vergers de dattiers y sont fort étendus; et ses habitans paraissent s'appliquer davantage à l'agriculture que ceux des villes voisines.

Le soir, nous eûmes une plus grande preuve de l'ancienne hospitalité des Arabes. Un esclave du sherif apporta dans chaque tente un plat de viande, du bouillon, et dix petits pains. Le *sheik* du sultan, conserve cette très-ancienne coutume, et n'y manque jamais à l'arrivée de chaque caravane. Peu après, il envoya à chacun de nous trois petits pains pour le déjeûner du lendemain.

SECTION V.

Continuation du voyage, et arrivée à Mourzouk.

Nous quittâmes l'hospitalière *Zuila* le lendemain matin, et ayant passé à travers un verger de dattiers, nous arrivâmes à *Hémara*, petit village peu peuplé, et en apparence misérable, quoique le pays des environs soit très-fertile. Je fus ici régalé pour la première fois, du grand met de Fezzan, c'est-à-dire, de sauterelles ou de cigales, et d'une boisson appelée *Lugibi*. Cette dernière est composée du jus de dattiers, et quand elle est fraîche, elle est douce et assez agréable au goût, mais elle donne des vents et la diarrhée. D'abord, je n'aimais pas trop les sauterelles sèches, mais quand j'y fus accoutumé, je les mangeais avec plaisir; pour les manger, on leur ôte les jambes et les ailes, et on les vide, et ce qui reste a un goût semblable à celui d'un hareng saur, mais beaucoup plus agréable.

Le jour suivant, nous étions en marche avant le lever du soleil; notre route était à travers une plaine, avec des dattiers au midi, entre lesquels je distinguai plusieurs petits villages. Je fus jusqu'à midi séparé de ma compagnie ordinaire, le *sheik* du sultan de Zuila, ayant bien voulu me choisir comme son compagnon particulier. Ses habits ordinaires étaient fort usés, et même en haillons; il avait un manteau, comme une marque de sa haute dignité. Il préféra aller avec moi (dit-il), parce qu'il se serait regardé comme déshonoré de voyager avec des marchands. Qand il me fut permis de le quitter, et de rejoindre mes anciens camarades, je les trouvai dans la joie et en grande gaieté d'être si près du lieu où ils avaient des maisons et des familles. Leur gaieté reçut cependant un échec, car les officiers du sultan vinrent au devant de nous pour prendre note des balles et des marchandises, ce qui ne se faisait ordinairement qu'aux portes de Mourzouk; et avant d'y arriver, les marchands disposaient au moins d'un tiers de leurs marchandises, afin d'éviter les droits. Quelques uns néan-

moins avaient trouvé moyen de mêler leur bagage avec celui des pélerins qui ne payent pas de droits. De mauvaise humeur de ce qui venait de se passer, nos marchands de la caravane consentirent à une proposition du *sheik*, de faire une marche forcée pour aller à *Trugen*, où nous arrivâmes au coucher du soleil.

Nous nous y reposâmes tout le jour suivant, occupé des préparatifs nécessaires pour paraître honorablement devant le sultan, qui vient à cheval au-devant de la caravane, par respect pour les pélerins qui retournent de la Mecque. Le sultan envoya quelques chameaux chargés de viande et de pain, qui furent ici distribués. Le lendemain matin nous nous remîmes en route, et après huit heures de marche, nous campâmes près de la chapelle et du tombeau de *Sidibischir*, saint homme d'une grande réputation dans les temps anciens, et de qui le village contigu prend aussi le nom de *Sidibischir*. Le jour suivant devait être celui de notre entrevue avec le sultan. Ce jour-là, 17 *novembre*, nous terminâmes notre long et périlleux voyage, arrivant,

après une marche de trois heures, dans les environs de Mourzouk.

Le sultan s'était placé sur une éminence, avec une suite nombreuse et un grand nombre de ses sujets.

Notre caravane s'arrêta, et toutes les personnes d'importance de la caravane mirent pied à terre pour le saluer. J'approchai avec les autres, et je trouvai le sultan dans un fauteuil à l'ancienne mode, couvert d'une toile avec des raies rouges et vertes, et placé à l'extrémité d'une esplanade, autour de laquelle étaient rangés des soldats d'assez mauvaise mine. Le sultan lui-même portait la veste tripolitaine, et par-dessus une chemise ou frac avec une broderie d'argent à la mode soudane. Près de lui, de chaque côté, étaient des Mamelouks blancs et des esclaves nègres, le sabre nu : derrière ceux-ci étaient six étendards et des esclaves noirs à moitié nus, avec des lances et des hallebardes, peut-être faites du temps de Saladin, tant leur mode était ancienne. Nous entrâmes dans le cercle par un passage qu'on avait laissé en face du sultan, et environ

vers le milieu de l'esplanade. D'après l'étiquette de sa cour, nous ôtâmes nos pantoufles, et nous approchâmes nus pieds pour lui baiser la main. Chacun de nous, après avoir payé ce compliment, passa à droite ou à gauche, et s'assit derrière le sultan, les marchands étant ainsi rangés en deux groupes égaux de chaque côté du trône. En dernier lieu entra le *sheik* des pélerins le sabre nu, précédé de la tymbale et du drapeau vert de la Mecque. Les pélerins le suivirent en chantant les louanges de Dieu, qui les avait conduits si loin sains et saufs, et continuèrent leur cantique jusqu'à ce qu'il plût au sultan de renvoyer leur chef, avec une promesse gracieuse d'envoyer un présent de dattes et de viande pour chaque tente. Cette cérémonie d'audience étant terminée, le sultan remonta à cheval, et retourna à la ville de Mourzouk, précédé par des tymbales et des bannières, et au milieu de soldats armés de lances et de hallebardes, tandis que ses courtisans joints par les Arabes de notre caravane, faisaient caracoler et plonger leurs chevaux sur les deux flancs du cortége.

CHAPITRE III.

Quelques détails du Fezzan.

La plus grande longueur de la *partie cultivée* du royaume de Fezzan est d'environ trois cent mille anglais (cent lieues françaises) du nord au sud, et sa plus grande largeur de deux cent mille de l'est à l'ouest; mais le pays montagneux du *Harutsch* à l'est, et d'autres déserts au sud et à l'ouest, font partie de son territoire.

Leurs voisins du côté du nord sont des Arabes, qui dépendent de Tripoli, mais leur obéissance n'est pure-ment que nominale, et ils saisissent toutes les occasions de la faiblesse ou des commotions de l'état pour secouer le joug. Le royaume de Fezzan, à l'est, est borné par le *Harutsch*, et une ligne de déserts; au sud et sud-est par le pays des Tibboes; au sud-ouest par celui des Tuaricks Nomades, et à l'ouest sont les Arabes.

Il contient cent et une villes et villages, dont Mourzouk est la capitale. Les villes

principales, après celle qui est la résidence de l'empereur, sont *Sockna*, *Sibba*, *Hun* et *Wadon*, au nord; *Gatron*, au sud; *Yerma*, à l'ouest, et *Zuila*, à l'est.

Le climat du Fezzan n'est dans aucune saison tempéré ni agréable. Pendant l'été la chaleur est excessive, et quand le vent vient du sud, à peine supportable, même par les naturels du pays. L'hiver serait modéré, s'il n'y avait pas la plus grande partie de cette saison un vent du nord perçant, qui gêlait et forçait à se chauffer non-seulement les gens de l'endroit, mais même moi, qui suis né dans un pays du nord.

Il ne pleut que rarement dans le Fezzan, et quand cela arrive, en très-petite quantité. Depuis novembre 1798, jusqu'en juin 1799, il n'y eut pas un seul coup de tonnerre; le 31 janvier il y eut quelques faibles éclairs sans tonnerre. Les ouragans y sont néanmoins fréquens, tant du nord que du sud, enlevant le sable et la poussière en tourbillons, de manière à donner à l'atmosphère même une couleur jaune. Il n'y a pas de rivière ni même de ruis-

seau qui mérite attention dans tout le pays. Le sol est un sable profond qui couvre un roc ou une terre calcaire, et quelquefois un *stratum* de substance argileuse.

Les dattes peuvent être appelées les productions naturelles et d'étape du Fezzan. Dans les parties occidentales du royaume, on y cultive un peu de séné, et d'une qualité supérieure à celui importé du pays des Tibboes. Les herbes potagères et de jardin y sont abondantes. Le blé et l'orge sont propres au climat et au sol; mais l'inexpérience et les difficultés du labour, ou plutôt l'indolence du peuple et l'oppression du gouvernement empêchent, qu'on en récolte une quantité suffisante pour l'entretien des habitans, et ils dépendent pour leur subsistance des importations des pays arabes qui forment les limites du Fezzan au nord.

On ne prête pas beaucoup d'attention à l'éducation des bestiaux. On ne trouve des bêtes à cornes que dans les districts les plus fertiles, et même là il n'y en a que fort peu. On les emploie à tirer de l'eau des puits,

et on ne les tue qu'en cas de nécessité urgente. Le seul animal domestique est la chèvre. On élève des moutons dans les parties méridionales du royaume; mais ce sont les Arabes des frontières qui en fournissent le plus grand nombre. On fait avec la laine de l'*abbes* ou une étoffe grossière, qui sert à l'habillement général de tout le pays. Ils font rôtir la peau du mouton avec la viande, quand elle est fraîche, et la mangent: Les chevaux y sont rares; les ânes sont les animaux les plus en usage, soit comme montures, bêtes de somme ou de trait. Les chameaux y sont excessivement chers, et ne se voyent que chez les principaux habitans ou les riches marchands. Tous ces animaux sont nourris de dattes ou de noyaux de dattes.

Le commerce du Fezzan est considérable, mais consiste principalement en marchandises étrangères. Depuis octobre jusqu'en février, Mourzouk est le grand marché et le lieu de rendez-vous de différentes caravanes du Caire, du Bengasi, de Tripoli, du Gadames, du Twat et du Soudan, et d'autres plus petites compagnies de trafiquans, telles

que les Tibboes de Rschade , les Tuaricks et les Arabes. Les marchands d'*Augila* font le commerce du Caire ; les habitans de *Sockna* la plus grande partie de celui de Tripoli. Il n'y a que très-peu de Fezzanais ou de Tripolitains qui s'en mêlent. Le commerce avec le Soudan est dirigé par les naturels d'*Agades*, par la voie de *Kolluvi Tuarick*, et les *Tibboes* de *Bilma* font celui de Bournou. Les caravanes qui viennent à Mourzouk du sud ou de l'ouest, apportent, comme articles de commerce, des esclaves des deux sexes, des plumes d'autruches, des zibettes, des peaux de tigres et de l'or, partie en poudre, partie en grains, pour être fabriqué en bagues et autres ornemens pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. On y importe une grande quantité de cuivre de Bournou. Le Caire envoie des soieries, des *melayes*, (des toiles de coton à rayes bleues et blanches) des étoffes de laine, du verre, du faux corail, des grains pour des bracelets, et aussi un assortiment de marchandises des Indes orientales. Les marchands du *Bengasi*, qui joignent ordinairement la caravane du Caire à *Augila*,

importent du tabac à mâcher ou en poudre, et divers quincailles fabriquées en Turquie.

La caravane de Tripoli apporte principalement du papier, du faux corail, des armes à feu, des sabres, des couteaux, les étoffes appelées *abbes*, et des bonnets de laine rouge. Les marchands de *Gadames* apportent, pour ainsi dire, les mêmes articles. Les plus petites caravanes de *Tuaricks* et et d'*Arabes* importent du beurre, de l'huile, de la graisse et du blé; et ceux qui viennent des districts plus méridionaux, du séné, des plumes d'autruches, et des chameaux pour la boucherie.

Le Fezzan est gouverné par un sultan, descendant de la famille des sherifs. D'après la tradition, les ancêtres du prince régnant venant de l'Afrique occidentale, envahirent et conquirent le Fezzan, il y a environ cinq cents ans. Le sultan a un pouvoir illimité sur ses dominations; mais il est tributaire du pacha de Tripoli. Ce tribut montait autrefois à six mille dollars, il est maintenant réduit à quatre mille; et un officier du pacha vient tous les ans à Mourzouk, pour rece-

voir cette somme ou sa valeur en or, en séné ou en esclaves. Tant que cet officier est en commission, il est appelé *Bey-el-nobe*. A son départ de Tripoli, ce qui arrive tous les ans en novembre, il prend tous les marchands en voyage sous sa protection; et en revenant de Tripoli à Mourzouk, je profiterai moi-même de l'occasion.

Le sultan actuel prend le titre de « sultan Muhammed-ben sultan Mansur, » et ce titre est gravé sur un grand sceau qu'il met à tous les actes d'autorité et de correspondance dans ses états; mais quand il écrit au pacha de Tripoli, il fait usage d'un plus petit cachet, sur lequel, au lieu du nom de *sultan*, celui de *sheik* seulement est gravé.

Le trône de Fezzan est héréditaire : la couronne ne passe cependant pas du père au fils dans tous les cas : c'est le prince le plus âgé de la famille royale qui succède; et il peut se faire que ce soit un neveu au lieu du fils du roi, si celui-ci est plus jeune. Cet usage fait souvent couler le sang; le fils du sultan décédé, peut-être assez âgé pour gouverner, quoiqu'il soit plus jeune que

l'héritier collatéral ; et ayant du crédit et des partisans formés par ses hautes liaisons et son état passé, il est quelquefois porté à s'opposer à la loi de succession, sous prétexte qu'en principe elle ne lui est pas, dans ce cas-là, applicable non plus qu'à son concurrent. Comme ils sont tous deux arrivés à l'âge de la virilité et de la discrétion, la question de droit se décide alors à la pointe de l'épée.

Le palais ou la maison du sultan est située dans l'enceinte du château ou de la forteresse de Mourzouk. Il y vit retiré et sans autres compagnons que les eunuques qui le servent. Son haram y est contigu ; il n'y entre jamais, mais la femme qu'il desire de voir, est menée dans son appartement. Le haram est composé d'une sultane qui, d'après les usages de l'empire, doit être de la famille des *sherifs* de *Wadan* ou de *Zuila*, et d'environ quarante esclaves. Ces dernières sont souvent vendues et remplacées par d'autres, quand elles sont stériles, ou qu'elles ne se rendent point chères au sultan par des charmes et des talens supérieurs.

Il y a dans l'intérieur du château un endroit exprès pour ceux qui sont chargés des

affaires publiques, d'où un vestibule long et étroit conduit à une porte qui donne dans le principal appartement du sultan. L'ouverture de cette porte est annoncée par le son de tymbales, comme un signal d'audience. La porte d'audience est ouverte trois fois par jour. Ceux qui viennent pour présenter leurs respects ou pour affaires, sont conduits par ce long passage étroit entre des esclaves qui répètent sans discontinuer, « que dieu prolonge la vie du sultan! » Quand on arrive à la porte; le sultan paraît vis-à-vis, assis dans un vieux fauteuil, élevé de quelques pas, et qui forme son trône. La personne introduite s'approche, baise la main du sultan, la porte à son front, puis la quitte et se met à genoux devant lui. Il lui est permis d'exposer son affaire et de s'adresser au sultan en termes ordinaires et simples; mais il faut qu'elle ait une attention particulière d'entremêler souvent dans son discours les expressions : « Dieu prolonge ta vie, Dieu protège ton pays, etc., » et à chaque présentation, il est d'usage de faire un petit présent. Ce n'est que les vendredi ou dans les fêtes solennelles que le sultan sort des

murs du château, et alors il est accompagné de toute sa cour. Il va les vendredi à la grande mosquée, à cheval. Les autres jours de fêtes publiques il se promène à cheval dans une plaine hors de la ville, où ses courtisans courent autour de lui, font caracoler leurs chevaux, et montrent leur habileté en fait d'équitation et dans l'art de tirer.

Les officiers composant la cour du sultan sont : le *Kaledyma*, ou premier ministre; le *Keijumma*, ou second ministre, et le général de ses troupes; un grand nombre d'esclaves noirs, et quelques esclaves blancs que les Mahométans appèlent Mamelouks. Le *Kaledyma* et le *Keijumma* doivent être nés libres; quelles que soient les attributions de leur rang, ils n'ont à présent que très-peu d'influence. Tout le crédit et le pouvoir sont entre les mains des Mamelouks, qui sont la plupart des Européens, des Grecs, des Génois, ou leurs descendans intermédiaires. Les esclaves noirs sont achetés dans leur enfance, et élevés pour la cour, selon leurs dispositions et leurs talens; quelques-uns d'eux ont aussi beaucoup d'ascendant sur le sultan.

Le costume du sultan, les jours de cérémonie et d'étiquette, est un grand frac blanc ou chemise d'étoffe à la soudane, avec une broderie d'or ou d'argent, ou de satin entrelacé d'argent. Sous ce frac il porte l'habit ordinaire des Tripolitains ; mais l'apparence la plus remarquable, est celle de son turban qui, de la partie de devant à celle de derrière, a une verge d'étendue, et qui n'a pas moins de deux tiers de verge de largeur.

Les revenus du sultan proviennent de certains impôts sur tous les jardins et les terres cultivées, et d'amendes et de réquisitions arbitraires. Les esclaves employés pour percevoir ces impôts sont oppresseurs et injustes, à moins qu'on ne les corrompe. Le sultan a d'autres revenus provenant des droits sur le commerce étranger, payés par les diverses caravanes. Celle du Caire paye de six à huit dollars par charge de chameau. Les caravanes de Bournou et de Soudan payent deux *matkals* par esclave mis en vente. Il y a outre cela un revenu territorial, tiré des domaines de la couronne, des salines, des lacs natran, et des forêts et jardins royaux.

Le sultan actuel a augmenté considérablement l'état de ses finances, par des expéditions déprédatoires qu'il envoye occasionellement contre les *Tibboes* de la tribu de *Burgu.*

Les dépenses publiques consistent principalement dans l'entretien du sultan, de sa cour et de son palais. Le *cadi* et le département de la justice, les ministres de la religion et les grands officiers de l'état vivent du produit des forêts de dattiers et des jardins, accordés comme usufruit à ceux qui possèdent ces charges respectives. Les princes de la famille royale sont entretenus du revenu d'un territoire qui leur est approprié, de certaines portions de blé tirées toutes les semaines des magasins du sultan, et d'exactions qu'ils se permettent de temps en temps sur le peuple, de leur autorité privée, et par le moyen de leurs esclaves. Une pareille oppression est le résultat naturel du pouvoir de recueillir les taxes, d'employer des moyens coërcitifs, et de ce que chaque seigneur du domaine est toujours revêtu du droit d'adjudication.

La justice est administrée par un officier appelé cadi : ses décisions sont dirigées par la loi de Mahomet, les anciennes coutumes et l'usage établi; excepté dans les cas criminels dans lesquels le jugement est arbitraire ou renvoyé au sultan. En l'absence du cadi, son secrétaire ou commis remplit cet office.

La dignité de cadi ou premier juge est héréditaire dans une certaine famille, depuis que la race actuelle des sultans est établie sur le trône. Le sultan, en cas de démission ou de vacance, choisit dans cette famille, pour remplir la place de cadi, un individu remarquable par ses connaissances, ou plutôt celui *qui sait le mieux lire et écrire.*

Outre le cadi, tous les princes de la famille du sultan prétendent à un droit de juridiction, et même d'imposer des punitions corporelles.

Le cadi est en même-temps le chef du clergé, et a beaucoup d'influence et d'autorité sur le peuple; le premier en dignité après lui est l'*imankbir* ou le grand iman.

Il n'est pas aisé de déterminer la population du Fezzan. Je crois que le nombre d'habitans de tout le pays pourrait monter à environ soixante-dix ou soixante-quinze mille ames. Ils professent tous, sans exception, la religion mahométane. La couleur des habitans varie; ceux des parties septentrionales ont la plupart la teinte et les traits des Arabes. Dans les districts méridionaux, ils se sont mêlés avec les naturels des grandes nations qui vivent sur leurs frontières, et ils ont quelque ressemblance aux Tibboes et aux Tuaricks. La race indigéne des Fezzans peut-être décrite comme un peuple de la taille ordinaire, et leurs membres ne sont ni musculaires ni forts, leur couleur est d'un brun foncé, leurs cheveux sont noirs et courts, les traits de leurs visages tels qu'on appèlerait réguliers en Europe, et leurs nez moins plats que celui du nègre.

L'air, la marche, tous les mouvemens et les gestes des habitans du Fezzan indiquent un manque d'énergie ou d'esprit ou de corps. Leur gouvernement tyrannique, la pauvreté générale du pays et leur nourriture, qui ne consiste qu'en dattes ou en une espèce de

bouillie farineuse, sans viande, et rarement même avec un peu d'huile rance et de graisse, contribuent tout à la fois à la faiblesse du corps et à l'abattement de l'esprit. Dans ces endroits mêmes où l'on supposerait que la race devrait être améliorée par leur mélange avec les Arabes, il n'y a point d'énergie de caractère ni d'industrie. Les arts et les manufactures ne fourniront conséquemment matière qu'à un chapitre bien chétif, où l'on verra peu d'articles et point de génie. Dans tout Mourzouk, je ne pus trouver aucun habile artisan dans aucun genre d'ouvrage; à la vérité il n'y a point d'autres gens de métiers que des cordonniers et des forgerons. Les derniers fabriquent indistinctement tous les métaux; et le même homme qui forge un fer pour le cheval du sultan, fabrique des bagues pour les sultanes. Les femmes, à la vérité, font des étoffes grossières de laine, appelées *abbes*; mais le lecteur pourra se former une idée de la valeur et de la bonté de leurs fabriques, quand il saura que la navette du tisserand y est inconnue, et que la trame est

insérée dans la chaîne fil à fil, et le tout fait seulement à la main.

L'habillement des naturels du Fezzan, consiste en une chemise, ou frac, de toile grossière ou de coton, apportée du Caire, et de l'*Abbe*, si souvent mentionné. Les gens de la moyenne classe portent des fracs faits dans le Soudan, d'étoffe teinte en bleu. Les gens riches, et les Mamelouks du sultan, ont un habit à la tripolitaine, par dessus lequel ils portent une chemise à la soudane et de différentes formes et couleurs, et aussi *l'abbe*. Les distinctions d'ornemens se bornent à la coîffure, et à des bracelets aux bras et aux jambes. La femme d'un chef ou d'un homme opulent du Fezzan, partage ces cheveux en sept longues tresses; l'une de ces tresses est entremêlée de longues bandes de cuir doré, se terminant en arc; les autres six sont liées avec un cordon de cuir doré, et au bout de chacune est un colifichet.

Outre ces ornemens, la femme du Fezzan, attache sur le sommet de sa tête des cordons de soie, où sont enfilés nombre de bagues

d'argent, et qui lui pendent des deux côtés jusqu'aux épaules. Les dames de qualité ont les oreilles percées en deux endroits, et dans chaque trou, il y a un épais pendant d'argent. Dans leur costume ordinaire, elles portent neuf à dix bracelets de corne ou de verre sur chaque bras, dont elles ôtent quatre ou cinq dans les grandes occasions, pour faire place à un bracelet d'argent de quatre pouces de large. Elles ont, outre cela, de fortes chaînes de cuivre ou d'argent autour de leurs jambes, immédiatement audessus de la cheville. Leur collier est composé d'un ruban de soie, auquel sont attachés dix à douze morceaux d'agathe, et au milieu une plaque ronde d'argent. Les femmes de la basse classe portent simplement un collier de grains de verre, et frisent leurs cheveux audessus du front en grandes boucles, dans lesquelles est fourrée une pâte faite de lavande, de semence de carvi, de cloux de girofle, de poivre, de mastic et de feuilles de laurier, délayés avec de l'huile.

Les femmes du Fezzan aiment généralement beaucoup la danse et toute espèce

d'amusemens, et les manières lascives et les libertés qu'elles se permettent, quoique Mahométanes, étonnent le voyageur mahométan. Elles dansent en public dans les places de la ville, non-seulement pendant le jour, mais même après le coucher du soleil. Deux ou trois hommes se joignent avec leurs tambourins; les femmes forment sur le champ un cercle autour d'eux. Les hommes battent un air, et les demoiselles du cercle les accompagnent en chantant et en battant des mains. Une jeune fille s'avance alors en dansant vers les tambours, et ceux-ci, quand elle est proche, prennent part à la danse, et s'avancent vers elle, sur quoi elle fait quelques pas en arrière, et tombe sur son dos, ses membres et tout son corps paraissant tout à fait roides et parfaitement droits; les femmes qui sont derrière, la reçoivent dans sa chute à quelques palmes de terre, et la renvoyent en l'air, d'où elle retombe sur ses pieds. Les hommes reprennent alors leur poste au centre, et une seconde danseuse répète la même chose, ce que fait ensuite successi-

vement chaque nymphe aux pieds légers, de la compagnie.

Les hommes du Fezzan, sont très-adonnés à la boisson; leur boisson est le jus frais du dattier, appelé *Lugibi*, ou une autre liqueur que l'on nomme *busa*, extraite des dattes, et qui est très-capiteuse. Quand des amis se rassemblent pour passer la soirée, leur amusement ordinaire est uniquement de boire; mais quelquefois on envoye chercher une chanteuse, ou *kadanka*. *Kadanka* est un mot soudan, qui répond au mot *almé*, dont on se sert au Caire.

Les chansons de ces filles du Fezzan, sont en langue soudane. Leur instrument de musique se nomme *rhababe*: c'est une espèce d'hémisphère creux, fait d'un fruit du genre de la gourde, et couvert de cuir; on y a fixé un long manche, sur lequel est étendue longitudinalement une corde de crin de la grosseur d'une plume, et l'on joue dessus avec un archer. Je fus un jour d'une partie avec *Sidi mintesser*, frère du sultan, à une petite maison, peu éloignée du palais, où il fit venir une *kadanka*, avec laquelle il ne tarda

pas à se retirer. Quand elle rejoignit la compagnie, on lui demanda avec un sourire malin, où elle avait été. Elle prit son instrument, joua, et chanta en langue arabe : « Sidi mintesser est aussi doux que les eaux du Nil, mais il est encore plus doux dans ses embrassemens ; comment aurais-je pu résister ? » Une conséquence naturelle de la liberté que l'on accorde au beau sexe à Mourzouk, c'est qu'on y rencontre plus de femmes d'une certaine description que dans toute autre ville de la même étendue et de la même population. L'imprévoyance et ses suites naturelles, la misère et la détresse, sont aussi communes ici, chez ces faibles pécheresses, que dans tout autre pays du monde.

Il règne dans le Fezzan plusieurs maladies vénériennes; celle importée du Soudan, est la plus mauvaise. La *lues venerea* ordinaire, apportée de Tripoli et du Caire, est appelée *franzi*, ou le mal *franc*. Pour la guérison de toutes ces espèces de maux, ils font usage de sels, et du fruit *handal*, (coly cinth.) comme étant de forts purgatifs. Les ulcères, s'il y en a, sont en même temps lavés avec de

l'eau de natron, ou de la soude dissoute. Ces remèdes ne manquent guères de produire l'effet desiré, à moins que la maladie ne soit trop invétérée.

Les autres maladies qui prévalent ici, sont les hémorrhoïdes, qui sont sans doute considérablement augmentées par l'usage immodéré du piment; et une fièvre intermittente qui est particulièrement dangereuse pour les étrangers. Pour ces maladies, on ne connaît aucun autre remède, et l'on ne fait usage que d'amulettes, qui consistent en certaines phrases transcrites de l'Alcoran sur un morceau de papier, que le malade porte autour du col, et quand la maladie est sérieuse, on le lui fait avaler. La phlébotomie est inconnue, mais on tire quelquefois du sang par le moyen de ventouses. Quant à la chirurgie, j'ai ouï dire qu'il y avait à Mourzouk, des gens qui avaient assez d'habileté pour guérir une simple fracture.

Les maisons de Fezzan sont misérablement bâties. Elles sont en pierres, ou en briques faites d'une terre calcaire, mêlée avec de l'argile, et séchées au soleil. Pour

les construire, les ouvriers ne font usage d'aucun autre outil que de leurs mains. Quand les murs sont à la hauteur requise, les amis du propriétaire s'assemblent, et l'aident à les enduire et à les couvrir d'un ciment composé d'une terre calcaire blanche. Ceci ne se fait non plus qu'avec la main. Les maisons sont extrêmement basses, et sont aussi sans fenêtres; le jour qui les éclaire, ne vient que par la porte.

Quant à la manière de vivre, je n'ai jamais connu de peuple plus frugal que celui du Fezzan. La viande est à la vérité une nourriture dont ils ne peuvent jamais s'abstenir, quand on la met devant eux; mais la viande n'est pas la nourriture générale du peuple. Quand on veut indiquer *un homme riche*, à Mourzouk, on dit ordinairement « *qu'il mange tous les jours du pain et de la viande.* »

POSTSCRIPTUM.

Les détails ci-dessus mentionnés, peuvent donner une idée générale de Mourzouk, et du peuple et du royaume de Fezzan. Me

proposant de retourner dans peu dans ce pays-là, j'aurai peut-être occasion d'obtenir des renseignemens plus satisfaisans, de m'étendre davantage sur quelques points, et de rectifier les erreurs que j'ai pu commettre dans d'autres. Je dresserai alors pour la société, une relation plus complette et plus correcte, ayant en vue des moyens de transmettre mes écrits, par un de mes compatriotes, qui part avec la caravane, pour Mourzouk, et qui se propose de retourner à Tripoli, en mai ou juin 1800; il laissera mes papiers aux soins du consul britannique.

Signé Frédéric Horneman.

APPENDICE N°. I.

Observations sur la description qu'à faite M. Horneman du pays et des antiquités de Siwah, et des comparaisons avec les anciennes relations de l'Oasis, et du temple d'Ammon par SIR *Guillaume-Young, secrétaire de la société d'Afrique.*

LES papiers dont M. Horneman fait mention dans son *postscriptum*, ne nous sont jamais parvenus; et comme il s'est écoulé près de deux ans depuis la date où l'on devait les attendre, nous offrons maintenant au public cette relation sommaire de ses voyages, qui est probablement la seule existante. Les occasions de correspondre de l'intérieur de l'Afrique, se présentent rarement. Il n'y a d'autre moyen que celui des caravanes, qui passent à des époques fixes, mais éloignées, et pour en user, un voyageur européen et chrétien, doit se conduire avec tant de circonspection, pour ne point heurter

la superstition et les préjugés du peuple, que M. Horneman a pu être forcé par les circonstances de sa position, à remettre sa correspondance à des temps plus favorables, et qu'il se peut même qu'il n'ait jamais trouvé l'occasion de correspondre.

La nécessité de soutenir le caractère de Musulman, sans avoir aucune liaison avec ceux que l'on appèle *les infidèles de la chrétienté*, est fortement marquée dans ses lettres du Caire, du 31 août 1798, où il supplie qu'on ne fasse aucune question sur son compte, parce qu'elles pourraient éveiller la jalousie et les soupçons des naturels à qui on ferait ces questions; or, toute communication ultérieure de sa part, serait peut-être sujette à produire de pareilles appréhensions.

D'après ces considérations, il est du devoir de ses commettans patriotes, de ne pas soustraire plus long-temps au public les renseignemens curieux que leur voyageur a déjà donnés, même dans leur état d'imperfection, comptant sur la juste indulgence du lecteur.

Nous présumons cependant qu'il y a très peu d'endroits de ce journal qui aient besoin d'excuse ou d'indulgence ; mais il s'y trouve plusieurs détails qui paraissent demander une explication, qui, s'il était possible de consulter le voyageur lui-même, serait sans doute donnée de la manière la plus claire et la plus satisfaisante.

Faute de cet avantage, l'éditeur offre des notes ou un commentaire sur deux sujets d'un intérêt particulier, dont il est fait mention dans ce journal, qui paraissent incorrects ou contradictoires aux relations données par d'autres écrivains.

Page 83. L'étendue de l'Oasis de Siwah, telle qu'elle est représentée par M. Horneman, diffère beaucoup de celle donnée par tous les écrivains anciens et modernes.

Page 97. Le mesurage du bâtiment sacré égyptien, paraît différent dans toutes ses proportions, de celui offert par un voyageur moderne, regardé comme très-exact, M. Browne.

Il est d'abord du devoir du commentateur,

de vérifier l'erreur, et d'en faire voir la cause.

Ensuite, il doit placer le sujet sous un point de vue qui, non-seulement, réconcilie cette variation apparente des deux relations, mais qui fournisse outre cela, matière à de nouvelles et de justes conséquences, sur le but et l'ancienne construction du bâtiment en question, d'après l'éclaircissement qui corrige et compare ces différences.

Page 83. M. Horneman dit : *que le territoire principal et fertile de Siwah, a cinquante milles de circonférence :* en cela, il diffère de toutes les relations des écrivains cités par M. Rennell, et de celle dernièrement donnée par M. Browne, qui, conformément aux descriptions des autres auteurs, estime l'étendue de l'Oasis, ou du territoire fertile, à six milles de longueur, et à quatre milles et demi de largeur, ce qui fait tout au plus dix-huit mille de circonférence. Il paraît d'ailleurs qu'à cet égard, Horneman, n'est pas seulement en contradiction avec les écrits des autres, mais même avec les siens, et que son propre

journal fournit la conviction intime la plus forte en réfutation du fait qu'il avance.

Horneman appèle toutes les villes dans le voisinage de Siwah, *Scharkie*, *Msellem*, *Monachie*, *Shocka* et *Barischa*, et il place ces villes ou villages à *un* ou *deux milles* de Siwah, la capitale; il n'en serait pas ainsi, si le territoire fertile du Siwah, s'étendait à seize milles dans toutes les directions, comme semble l'indiquer un cercle de cinquante milles. Sur une petite étendue de terrain très-fertile, environnée de tous côtés de déserts arides et sablonneux, le sol riche et fécond, suppose une population égale et proportionnée à son étendue. Diodore de Sicile dit, que les anciens Ammoniens vivaient dans χωμηδὸν, c'est à dire, *Vicatim*. (Edit. de Wesseling, tome 2, page 198.) Il paraît également que les habitans d'aujourd'hui (soit pour leur propre convenance, soit pour avoir plus de moyens de défense contre les Arabes du désert), vivent principalement dans des villes. Or, ces villes auraient été plus éloignées les unes des autres, et plus universellement répandues sur un si grand territoire, et de la nature de

celui dont il est question, s'il était partout occupé et divisé en propriétés. La société se serait nécessairement accrue jusqu'à ce qu'elle eût entièrement couvert un pays d'une fertilité si *exclusive*, et qui fournit tant de moyens de subsistance. En général, l'augmentation de la population se calcule d'après les moyens de subsistance; conséquemment, toute la portion de territoire susceptible de produire, et habitable, dans un pays situé comme l'Oasis de Siwah, doit être considérée comme habitée et cultivée. D'ailleurs, il y a dans ce cas-ci une autre raison qui vient à l'appui de cette régle générale d'estimer la population; c'est la probabilité qu'un grand nombre d'étrangers seraient venus s'y fixer des districts arides et partiellement habités, qui l'environnent.

La description d'Horneman s'accorde avec cette conjecture, et la confirme. Il représente le pays comme composé d'autant de jardins murés ou clos de tous côtés, et cultivés avec tant d'attention et de travail, arrosés avec tant de soin, que l'eau dirigée des sources dans divers canaux et fossés, ne coulait pas au-delà du territoire; mais qu'on

la forçait à se répandre et à rester dans les terres cultivées des Siwahans; et il représente les habitans comme un essaim, et le lieu de leur résidence, comme une ruche bien garnie.

Passons maintenant à l'énumération plus particulière qu'il fait de ces Siwahans, et voyons s'il est possible qu'un pareil nombre soit suffisant pour cultiver un terrain de cinquante milles de circonférence, avec ce soin et cette attention dont il nous parle, (en calculant le nombre d'individus qui peuvent être employés dans les champs.)

Horneman offre mille cinq cent guerriers, *ou hommes portant les armes*, comme la donnée pour estimer la population du pays: il veut sans doute dire : *hommes en état de porter les armes*, autrement il n'y a pas de donnée, et il ne veut rien dire. Calculez une population dans la plus grande latitude, d'après une pareille donnée, et appliquez ce calcul à un district bien cultivé de cent vingt-sept mille trois cent soixante acres carrées, et il n'y aura pas plus d'un cultivateur par cinquante acres de terrain cultivé; car,

notre voyageur a employé les femmes à autre chose. Elles sont, à ce qu'il dit, occupées aux manufactures, et particulièrement à la construction de paniers d'osier, qu'elle font avec beaucoup d'habileté et d'industrie. Ces exposés sont contradictoires. Ces terres ne sont pas si étendues, où elles ne sont pas si bien cultivées.

Ainsi, d'après la propre relation de M. Horneman lui-même, nous pouvons conclure que le territoire fertile appelé l'Oasis de Siwah, n'est pas d'une aussi grande étendue que celle qu'il lui a donnée.

En faisant attention à des expressions particulières dans son journal, relatives à ce sujet, on pourra peut-être trouver la cause de l'erreur. Le voyageur dit: « Le territoire du Siwah est d'une étendue considérable; son district principal et le plus fertile est une vallée bien arrosée d'environ cinquante milles de circonférence, *environnée de roches arides et escarpées.* »[1]

Or, en consultant les autres descriptions du district fertile ou de l'Oasis de Siwah, il est à remarquer qu'une pareille étendue

de territoire fertile et riche n'est nulle part décrit, comme *immédiatement* environnée de roches et de montagnes escarpées. Diodore, livre 17, en parlant de l'Oasis d'Ammon, dit qu'il était entouré de tous côtés de sables brûlans et arides ; de même M. Browne, en citant ce territoire fertile ou l'Oasis, d'environ quatre mille et demi de largeur et six de longueur, dit qu'il est environné et bordé d'une *terre déserte*, faisant entendre *une plaine*. Véritablement c'est cette plaine déserte qui plus loin est environnée de montagnes de rochers. M. Horneman ne paraît pas avoir fait d'excursion de la ville de Siwah, à plus *d'un mille et demi* jusqu'aux ruines, et à *un mille* jusqu'aux catacombes *d'El-Mota*. De toutes ces considérations on peut conclure que notre voyageur, regardant de Siwah ou de ses environs les montagnes et les roches qui les environnent au loin, a compris dans son estimation de territoire fertile, toute la plaine intermédiaire, n'ayant pas fait les recherches nécessaires pour s'assurer de quelle étendue était le sol riche et fécond situé dans cette plaine, ou n'y ayant peut-être pas fait attention en le décrivant.

Il pourrait néanmoins se faire qu'il eût fait des recherches, mais qu'il eût rencontré quelque Siwahan patriote qui jugea à propos d'exagérer les richesses et l'étendue de sa petite république, et qui confirma son hyperbole, en lui montrant les limites altières qu'il voyait devant lui. Peut-être aussi n'entendant pas suffisamment le dialecte de Siwah (comme il en convient lui-même), il a pu confondre les idées de *pays habité* avec celles d'un *territoire auquel on a droit.*

Que ces suppositions ou ces explications soient fondées ou non, la description de l'étendue de l'Oasis de Siwah de notre voyageur est non-seulement contradictoire à toute autre relation, mais même aux renseignemens que l'on peut tirer de son propre journal, et doit être rejetée comme erronée.

Page 97, du voyage à laquelle cette note a rapport, il se présente un autre sujet de recherches et d'explications. M. Horneman, en décrivant les ruines d'un ancien édifice dans le voisinage de Siwah, nous donne des dimensions et des proportions tout à fait différentes de celles qu'avait of-

fertes auparavant M. Browne, dans sa description du même bâtiment.

	long. en pieds.	larg.	haut.
Selon M. Browne.	32	15	18.
Selon M. Horneman, de	30 à 36	24	27

M. Horneman nous informe qu'il fut successivement interrompu en entrant dans ces ruines, et empêché par la jalousie des naturels de suivre aucun plan d'examen ou de mesurage exact. Les dimensions qu'il donne doivent donc être regardées comme le résultat d'une computation à vue d'œil; et d'après ces circonstances et d'autres, il est en outre à présumer que cette estimation à vue d'œil n'a été faite que de l'*extérieur*, au lieu que M. Browne nous dit expressément qu'il fit son mesurage dans l'*intérieur* du bâtiment.

Dans ce cas, il faut faire une déduction égale à l'épaisseur des murs dans la longueur et la largeur du bâtiment, telles qu'elles nous ont été données par M. Horneman.

L'épaisseur des murs du *bout* doit être supposée avoir été beaucoup moindre que celle des murs des *côtés*, qui étant cons-

truits pour soutenir les grosses et pesantes masses de pierres qui formaient le toît, devaient être bâtis avec une force et une solidité proportionnées qui n'étaient pas nécesssaires, et que l'on n'a probablement pas données à l'entrée et au bout du bâtiment. Il est vrai que lorsque M. Horneman établit l'épaisseur des murailles à *six pieds*, il ne fait pas cette distinction; mais on peut justement présumer, que parlant particulièrement (comme il le fait) du toît massif, il avait dessein de décrire exclusivement la force de cette partie du bâtiment par laquelle il était soutenu.

D'après la probabilité de ces conjectures, la longueur et la largeur du bâtiment données par M. Browne, de l'*intérieur*, et par M. Horneman, de l'*extérieur*, peuvent être assez d'accord pour exculper notre voyageur de manque d'attention dans son examen, ou d'inexactitude dans ses représentations, en le traitant avec cette indulgence à laquelle sa position et ses circonstances, et, par-dessus tout, son propre aveu de manque de précision, lui donnent droit.

La hauteur comparative du bâtiment est

une partie du sujet qui offre matière à un nouvel et intéressant examen.

Page 97, M. Horneman nous informe *que la partie septentrionale de l'édifice est bâtie sur une pierre calcaire naturelle, qui s'élève d'environ huit pieds au-dessus du niveau de la terre, dans une enceinte*, qu'il décrit particulièrement et exclusivement, et qui fera le sujet d'une autre dissertation. Il dit alors, « que deux grosses pierres du toît sont tombées de la partie méridionale du bâtiment, et étaient par terre presque de niveau avec le terrain de l'enceinte extérieure; » d'où il conjecture que la base du plancher de la partie méridionale était originairement plus basse que celle de l'extrémité septentrionale.

La différence en mesurage ou en estimation de hauteur des deux voyageurs, confirme ce fait.

Nous dirons d'abord que lorsqu'un objet n'est pas d'une grande hauteur, on peut faire l'estimation de sa hauteur, simplement en le voyant, avec plus d'exactitude que de toute autre manière. Une comparaison avec

des objets connus, la hauteur de toute figure humaine près de nous, bien plus la personne de l'observateur même lui fournira une espèce d'échelle, d'après laquelle il pourra calculer de quatre à cinq fois sa hauteur avec assez de précision.

Il serait impossible qu'une différence aussi grande que celle de dix-huit à vingt-sept pieds dans l'estimation de la hauteur du bâtiment de Siwah, se trouvât entre deux des plus bouillans et des plus inexacts observateurs, en marquant la hauteur du même objet. Il faut donc supposer que l'objet est différent, et que dans un cas, c'est celle du mur *intérieur*, et dans l'autre, celle du temple de l'*extérieur*.

M. Browne, en prenant son mesurage dans l'intérieur, donne la hauteur perpendiculaire du mur de la partie du plancher la plus parfaite et la plus nette, et c'était l'extrémité septentrionale. Les dégats de la partie méridionale de l'édifice ne paraissent pas avoir attiré son attention sous aucune autre considération que comme des ruines, et en les considérant uniquement comme telles, il

n'aura sans doute pas préféré une surface rompue et inégale pour placer sa verge de mesurage jusqu'au sommet, ou pour regarder d'en bas et faire un calcul de hauteur. Conséquemment M. Browne a mesuré la hauteur d'une base convenable à l'extrémité septentrionale, et a trouvé qu'elle était de dix-huit pieds. Il a déjà été dit dans le journal de M. Horneman, que la partie septentrionale était bâtie sur une roche isolée, qui s'élevait de huit pieds au-dessus du niveau du terrain de l'enceinte générale. Le sommet du mur, du nord au sud, doit avoir été de niveau et en ligne droite; le bâtiment de la partie méridionale doit avoir été de huit pieds plus haut que celui de l'extrémité septentrionale, et tout l'édifice, vu *du dehors*, devait paraître de vingt-six pieds de hauteur, et même les avoir effectivement pour cadrer avec la description que M. Browne donne de l'intérieur.

Les deux voyageurs sont d'accord sur les autres points, quant à l'architecture de l'édifice et à la sculpture sur les murs, concourant à prouver qu'il était de la plus grande antiquité et d'origine égyptienne.

La division de l'édifice donnée exclusivement par M. Horneman, peut fournir des indices ultérieurs sur son usage et son utilité, et servira peut-être à confirmer la conjecture, « que ce sont-là les véritables ruines du temple aux oracles autrefois si célèbre, consacré par Danaüs, l'*égyptien*, à la divinité d'Ammon. »

L'auteur de cette note ne veut point du tout entrer en discussion sur la position où fut élevé le fameux temple d'Ammon. Il regarde cette question comme terminée et décidée pour toujours par le savant commentaire du major Rennell, sur la géographie d'Hérodote. Les faits, les argumens, les conséquences exposés dans cet admirable ouvrage, démontrent incontestablement que l'Oasis de Siwah était l'Oasis d'Ammon. Ainsi donc les bornes de nos recherches ne sont plus si étendues, et nous devons simplement nous attacher à prouver la localité et même les ruines de ce temple. J'espère qu'on voudra bien ne pas perdre de vue cette circonstance corroborante, quand nous examinerons certains détails de la description qui nous a été donnée des ruines

découvertes à Siwah, en les comparant à quelques particularités rapportées par les écrivains anciens concernant le temple d'Ammon.

D'après la description générale des matériaux, de l'architecture et des sculptures, il est inutile de prolonger cet essai, en discutant la question *quand* et *par qui* fut élevé cet édifice? Ceux qui ont encore quelques doutes que ce fût un fort ancien bâtiment égyptien, n'ont qu'à consulter les écrits de Norden, de Pocock, de Lucas, et surtout le traité du major Rennell, ci-dessus mentionné. Le commentateur se hasarde de le prendre pour un fait, et ajoute seulement, τὸ μὲν τέμενος φασὶν ἱδρύσασθαι Δαναὸν τὸν Αἰγύπτιον. (Diodore de Sicile, tome 2, édit de Wesseling, page 198.)

L'édifice et son antiquité étant regardés comme authentiques, le commentaire suivant ne roulera que sur des circonstances exclusivement mentionnées par M. Horneman, et qui peuvent conduire à des conséquences ultérieures, quant à son usage originaire et à son but.

D'abord, quand on veut prouver les ruines supposées d'un temple aux oracles, les vestiges de l'*adytum* doivent être un objet de recherches particulières, et peut-être en trouvera-t-on de semblables dans cette partie de la description de M. Horneman, où il parle *des différens niveaux de la base ou du plancher de l'ancien édifice à Siwah.*

Hen. steph. in thesaur. art. adytum, *ἄδυτον, locus secretior templi, ad quem non nisi sacerdotibus dabatur accessus, nam ex eo oracula reddebantur.*

L'*adytum* était non-seulement un réduit rendu secret par la crainte religieuse qui en défendait l'approche au vulgaire, mais était, outre cela, une espèce de *crypt* ou cachette : entre les prodiges qui furent les avant-coureurs des victoires de César en Asie, *Pergami in* occultis *ac remotis templi, quæ Græci ἄδυτα appellant, tympana sonuère.* (*Bell. civil. lib.* 3, *cap.* 105.)

Dans l'itinéraire de Pausanias, l'ἄδυτα des temples aux oracles paraît avoir été enfoncé et sous la base ou le plancher du

bâtiment. Cela était si universel, que dans *Bœotticis*, le mot *adytum* est usité comme synonime pour la *caverne* de Trophonius. Dans *Corinthracis*, *chap.* 1, l'entrée et le passage à l'adytum de Palémon à Chronium sont représentés comme souterrains; ἔστι δὲ καὶ ἄλλο ἄδυτον καλούμενον, πάθοδος δὲ ἐς αὐτὸ ἀντὸ γεως. (Edit. de Kuhn, pag. 113.) Et dans *Achaicis*, l'entrée de l'*adytum* du temple de Minerve à Pellené, est de dessous la base de la statue de la déesse, et le réduit est hyperboliquement représenté, comme pénétrant jusqu'au centre de la terre.

Les motifs de ces crypts ou réduits cachés dans les temples aux oracles se devinent aisément; et afin de conduire leurs oracles avec le mystère convenable et d'inspirer le respect, les prêtres adoptaient la politique nécessaire d'empêcher toute espèce de visite et d'examen de ces saints lieux; ils annonçaient que la main de la divinité punirait subitement de mort le prévaricateur. Des différens exemples qui se présentent, nous en citerons un d'*Egypte :* Pausanias, dans *Phoicis*, dit qu'un préfet romain ayant, par une curiosité impie, envoyé un individu

pour examiner l'*adytum* d'Isis à Coptos, cet intrus profane fut frappé de mort sur la place.

L'oracle était rendu *ex adyto.*
— *Isque adytis hœc tristia dicta reportat.*

VIRG. œn, l. 2, v. 115.

Il était aussi rendu *imo adyto*, ou comme d'autres l'expriment de la profondeur de l'adytum.

Nec dum etiam responsa deum monitus que vestuti
Exciderunt, voxque ex adytis accepta *profundis*
Prima. — Lycurge dabis Dyrcœ funera bello.

STAT. Theb. l. 5. v. 645.

Diodore de Sicile, livre, 17, dit que lorsqu'Alexandre demanda un oracle d'Ammon, le grand prêtre se retira dans le sanctuaire ou le saint lieu, et fit réponse *ex adyto ;* la version latine de Wesselingius l'exprime ainsi : à la vérité il n'y a pas de mot grec dans l'original qui corresponde directement avec *ex adyto*, mais on peut bien en conclure la même chose de ce qui suit : le prêtre

se retirant εις σηκον, c'est-à-dire au temple ou au réduit sacré du temple.

En appliquant les explications de l'*adytum* à l'édifice en question, on doit observer que, pour former un pareil réduit, le rocher qui s'élevait au centre de l'enceinte décrite à Siwah, était très-favorable à l'architecte. Le sol des environs est représenté comme humide et marécageux, et conséquemment peu propre aux excavations. En élevant le Προνάος ou le front du temple sur le haut du rocher, on pouvait placer l'intérieur sur un crypt ou une caverne artificielle de huit pieds de profondeur, convenable au dessein et aux mystères d'un temple aux oracles.

L'entrée de l'ancien édifice décrit par M. Horneman était au nord; et de l'extrémité septentrionale ou de la division du bâtiment, il y avait une descente de huit pieds, en allant à l'éxtrémité méridionale ou intérieure.

Soit qu'anciennement le pavé fût de niveau et continu, couvrant *l'adytum* comme une cave; soit que ce fût une voûte ou un

réduit ouvert, d'où le prêtre (comme le dit Diodore) prononçait les prédictions de l'oracle, sans être vu du vulgaire; dans l'un ou l'autre cas, sa construction s'accorde avec les idées qu'on peut se former d'après l'autorité ancienne du temple aux oracles d'Ammon, et vient plus fortement à l'appui de la conjecture, que les ruines décrites par Horneman peuvent être celles de ce temple renommé.

Secondement, dans ses remarques sur l'architecture grossière et massive de l'édifice de Siwah, M. Horneman dit : *qu'il ne put en aucun endroit découvrir aucune marque ou trace sur les murailles, qu'elles aient été incrustées ou doublées en marbre, ou qu'on y eût ajouté aucun ornement.* A la vérité, l'édifice paraît ne pas avoir été grand, et était peu propre à de pareils ornemens.

Les niches, ou les piédestaux, n'étaient point nécessaires; les plus anciens temples égyptiens n'avaient pas de statues. Lucien dit : — « το δὲ παλαιὸν καὶ παρὰ Αἰγυπτίοισι αξόανοι υηοὶ ἔσαν. » (Édit de Bourdelot, p. 1057.) La seule décoration de l'ancien temple égyp-

tien d'Héliopolis, décrit par Strabon, était une sculpture grossière sur les murs, de *l'ancien goût toscan*, en apparence semblable à celle remarquée par M. Horneman sur les murs à Siwah. Voici les paroles de Strabon : ἀναγλυφὰς δ' ἔχουσιν οἱ τοῖχοι οὗτοι μεγάλων εἰδώλων ὁμοίων τοῖς τυῤῥενικοῖς, καὶ τοῖς ἀρχαίοις σφόδρα τῶν παρὰ τοῖς Ἕλλησι δημιουργημάτων. (Édit. de Casaub, p. 806.) Cela, et les indices d'une simplicité grossière, remarquables dans les ruines de l'ancien bâtiment de Siwah, peuvent ainsi confirmer la conjecture que c'était celui qui était consacré à Ammon. Diodore, Arrien et Quinte-Curce, parlent tous à la vérité d'or et d'ornemens, et même d'une statue en procession, montrée lors de la visite d'Alexandre; mais Strabon accuse directement Callisthènes (et conséquemment les écrivains qui le suivirent) d'exagération et d'additions, introduites pour faire honneur à leur héros. (Édit de Casaub, p. 813.)

Le poëte Lucain, dans sa description du temple (et quoique ce soit une *fiction*, elle viendra à *l'appui de l'argument*) représente les habitans de la Lybie comme étant *beati*,

c'est-à-dire riches; et il avait tout l'or d'Afrique devant lui, si la relation générale et la connaissance actuelle de ce temple au temps où il écrivit, avaient pu lui permettre une description pompeuse de sa splendeur et de sa magnificence. Il paraît au contraire s'en être abstenu par déférence à la vérité, et à ce qui était universellement connu sur la *simplicité* de ce saint lieu. Son autorité est d'autant plus prépondérante qu'il était poëte, puisqu'il *s'abstient de l'éclat de la description particulièrement conforme à son génie*, et qui aurait fait aussi un beau contraste poétique avec la religion et la morale simple et pure de son Caton. Il n'avait d'autre chose en vue que la vérité, quand il dit :

« Non illic Liby cœ posuerunt ditia gentes
Templa, nec Eoïs splendent donaria gemmis
Quamvis Æthiopum populis arabum que *Beatis*
Gentibus, atque indiis, unus sit Jupiter Ammon :
Pauper ad huc deus est; nullis violata per œvum
Divitiis delabratenens, morum que priorum
Numen Romano templum defendit ab auro. »

LUCAIN, liv. 9.

On peut d'ailleurs présumer que le temple d'Ammon était petit. Quand Alexandre y entre seul, ses historiens disent que cette permission exclusive était une marque de grand respect; mais Strabon nous informe outre cela, que tous ceux qui accompagnaient Alexandre entendirent *de dehors* l'oracle prononcer : ἔξωθεν τε της θεμιστειας ΑΚΡΟΑΣΑΣΘΑΙ πάντας πλὴν Αλεξάνδρου, τοῦτον δ'ενδοθὲν εἶναι. (Édit de Casaub, p. 814.) L'oracle, rendu de l'extrémité du réduit intérieur (où le prêtre s'était retiré pour la raison ci-devant citée de Diodore), ne pouvait être entendu et distingué du dehors, que dans la supposition que l'entrée ne fût pas à une grande distance de l'adytum, et que le temple conséquemment ne fût pas grand.

En troisième lieu, il est exclusivement rapporté par M. Horneman, que *l'édifice de Siwah est situé au centre d'une enceinte, environné à quelque distance des anciennes fondations d'une muraille épaisse et massive.* Pour ne pas prolonger cette note par des citations inutiles, il sera suffisant de renvoyer généralement à l'itinéraire de Pausanias, dans lequel il est à

peine fait mention d'aucun temple de la Grèce, sans faire en même temps mention de son enceinte et de sa circonvallation; même le verger sacré était souvent environné d'un mur, séparément du temple, comme l'était celui de Vénus dans *Éliacis*, chap. 25.

D'abord, ces murs peuvent être considérés comme marquant les limites du territoire sacré; mais ils étaient outre cela, bâtis dans le dessein de protéger, non-seulement la sainteté, mais encore les richesses du temple.

Les statues étaient souvent d'or et d'ivoire; et les offrandes de boucliers et de gobelets d'or, et d'autres présens donnés par ceux qui consultaient les oracles, formaient un trésor considérable en raison du caractère et de la renommée du lieu sacré. Cicéron, dans son accusation de Verrès, remarque que les trésors d'un état étaient souvent déposés dans des sanctuaires, non-seulement pour les mettre en sûreté par l'horreur du sacrilège, mais aussi à cause de la force de la place; ainsi les subsides

généraux recueillis par les Athéniens, à la fin des guerres de Perse, étaient gardés dans le Parthenon ; et les richesses enlevées du temple de Phocis par Philomèle, qui causèrent la guerre sainte, étaient immenses. Pour ces raisons, les plus grands temples étaient souvent placés dans des forteresses réelles. Le temple de Minerve, à Syracuse, était dans l'Ortigie; le Parthenon d'Athènes, dans l'Acropolis ; le temple romain de Jupiter, dans le Capitole ; et lorsque l'éditeur était en Sicile, il a particulièrement remarqué les murs qui formaient l'enceinte des temples de Sélimenté, et la situation presque imprenable de ceux d'Agringentum et de Ségesté.

Les fondations de l'ancienne circonvallation de Siwah, peuvent donc en quelque sorte être considérées comme des indices de l'origine, et du but de l'édifice contenu dans son enceinte.

Le temple d'Ammon était sûrement entouré d'une forte muraille « triplici muro circumdatum, » comme le dit Diodore, liv. 17, et Quinte-Curce, liv. 4, chap. 7.

Ce dernier fait usage du mot *munitio*, et l'Ακρόπολις, ou *arx* de Diodore, décrit pour ainsi dire le mont Siwah même; et le temple d'Ammon étant représenté comme ayant été élevé dans la troisième enceinte, ou la plus éloignée, sa distance de la citadelle peut bien correspondre *avec celle* des ruines en question de la ville de Siwah.

Horneman nous informe d'ailleurs, que l'ancien édifice était au *centre* du terrain, et en partie sur un rocher; et il observe en même temps que la terre avait été généralement rompue et remuée pour chercher des trésors; d'où l'on peut conclure qu'autrefois il y avait *d'autres bâtimens* dans l'enceinte. Là-dessus, il est presque inutile de citer des autorités anciennes. Il paraîtra, d'après une vue des ruines bien connues de la Grèce, de la Sicile et de la Grande-Grèce, etc., que les anciens faisaient souvent usage d'un seul mur de circonvallation, et qu'ils élevaient différens temples dans l'enceinte générale; ainsi, dans l'Achaicis de Pausanias, chap. 110, les temples de Minerve et de Diane-Laphie, sont dans la même enceinte, sans faire l'énumération de tant d'autres

exemples dans ce journal curieux, ou sans parler des trois temples actuellement existans à Pœstum, etc., bâtis dans une seule et la même enceinte.

Ce qui est plus immédiatement applicable au sujet maintenant sous notre considération, c'est que les *temples Ammoniens de Junon et de Mercure* étaient en grande réputation chez les Grecs, comme il en est fait mention dans l'Éliacis, (p. 416, édit. de Kuhn.) et que ces temples étaient probablement dans la même enceinte que celui d'Ammon. Le temple d'Ammon étant le principal, peut être supposé avoir été élevé au *centre* et sur le *rocher*, et ces fondations solides l'ont sans doute conservé en partie, tandis que les fondations des autres, plus aisément rompues et creusées, ont fait écrouler ces édifices, d'où il s'ensuit (comme on nous le dit) que les matériaux mêmes ont été emportés, et qu'il n'en reste plus aucun vestige, sinon que la terre a été remuée et creusée, selon que l'œuvre de la fouille et du pillage a été suivie.

En quatrième lieu, on a montré à M. Horneman, à la distance d'un demi-mille des

ruines, « *une fontaine d'eau douce qui prend sa source dans un verger de dattiers, et dans un site magnifique et romantique.* »

Cette description répond exactement à celle de *la fontaine du Soleil*, dont il est fait mention dans les anciens écrivains; la distance du temple principal paraît aussi conforme. « Haud procul arce *extrinsecus* alterum Hammonis fanum jacet, quod multæ arbores proceræ inumbrant, et fons proximus est, ὀνομαζομένη Ἡλίε κρήνη. (Diod. sic. t. 2, p. 199.) Et aussi Quinte-Curce, « est etiam aliud Hammonis nemus; in medio habet fontem; *aquam solis* vocant. » (Liv. 4, chap. 7.)

Jusques-là, ces descriptions sont d'accord. Si l'on peut prouver un autre point, il sera concluant, et le site magnifique, visité par notre voyageur, sera infailliblement celui de la fontaine du Soleil, située *extrinsecùs*, ou hors de l'enceinte, dans laquelle était élevé le principal temple d'Ammon.

L'eau de la fontaine du Soleil était, à différentes périodes de toutes les vingt-quatre heures, successivement *chaude* et *froide*.

« Aquam enim habet, cum horis diei miris subinde vicibus re variantem. Nam sub lucis ortum tepidam emittit. Die hinc progrediente pro horarum succedentium ratione, frigescit. Sub œstum vero meridianum frigedo ejus summa est. Quæ rursùs parili modo remittit usque ad vesperam. Tunc appetente nocte rursùs incalescit, ad mediam usque noctem, ubi exœstuat. Exindè calor sensim deficit : donec unà cum exortâ luce pristinam teporis vicem recuperârit. » (Diod. de sic. t. 2, édit. de Wesseling, p. 199.)

M. Horneman paraît n'avoir fait aucune recherche sur ce sujet curieux; mais nous dit que s'étant informé s'il y avait près de là aucune source d'eau douce, on lui avait montré celle qu'il a décrite, sans doute comme la plus *proche*, et probablement celle qui a été vue par M. Browne, qui dit (p. 24, dans son volume de voyages) « que les naturels observent qu'une des sources qui s'élève près des ruines décrites, est *quelquefois froide*, *et quelquefois chaude.* » M. Browne ne paraît pas avoir considéré l'Oasis de Siwah comme celui d'Ammon.

Il n'avait point de découverte favorite à annoncer, et à confirmer par des remarques et des circonstances particulières; il n'avait d'autre motif, dans sa relation de la température variable de cette source, que celui de dire la vérité. C'est pourquoi la variation périodique du chaud au froid, et du froid au chaud, dans sa relation, peut être considérée comme un fait, et concourir à prouver, avec le verger, la source elle-même, la distance des ruines et la beauté du site, qui *tous* s'accordent avec les descriptions de la *fontaine du Soleil*, faites par les auteurs anciens, les ruines rendant encore la conjecture plus probable, que ces ruines sont celles du temple d'Ammon.

Cinquièmement, M. Horneman dit: « que les matériaux avec lesquels l'édifice est construit, sont une pierre à chaux contenant des *pétrifactions de coquillages et de petits animaux marins*; et qu'on *trouve cette espèce de pierre dans le voisinage.* » Strabon nous dit aussi, p. 491, qu'on trouvait des fossilles et des coquillages sur l'Oasis d'Ammon; κατὰ τὴν μεσόγαιαν ὁρᾶται πολλαχοῦ κόχλων καὶ ὀστρέων καὶ χηραμίδων πλῆθος,

καὶ λιμνοθάλατται καθάπερ φησὶ περὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἄμμωνος.

Strabon, p. 50, en parlant encore des substances marines répandues sur l'Oasis d'Ammon, cite qu'Ératosthènes suppose que la mer a autrefois couvert cette partie intérieure de l'Afrique, et qu'il appuie sa conjecture sur l'observation que l'oracle anciennement et en premier lieu, n'aurait pu être si renommé, ni si souvent visité, s'il avait été de difficile accès, et très-éloigné dans *les terres*. La version de Causabon l'explique : « Fortassis etiam Ammonis templum, aliquando in mari jacuisse, quod nunc maris effluxu sit in mediâ terrâ; ac conjicere se, oraculum illud optimâ ratione tam illustre ac celebre factum, esse quod in mari esset situm, neque ejus gloriam probabile esse tantam potuisse existere, quanta nunc est, si tam longè fuisset a mari dissitum, » (p. 50.) Le poëte suit l'idée du géographe, et fait sortir un beau sentiment de la bouche de Caton.

> Numen. . . . .
> . . . . Steriles nec legit arenas,
> ut caneret paucis, mersit que hoc pulvere verum.
>
> PHARSAL, liv. 9, v. 576.

Or, en prenant simplement le fait, on peut supposer que les pierres dont le temple d'Ammon avait été construit, contenaient des *fragmens d'animaux et de coquillages marins*, tels que ceux dont M. Horneman fait mention ; car le reste de la conjecture de Strabon, ou plutôt d'Ératosthènes, est à peine recevable.

L'Ammon de Libye avait depuis long-temps été vénéré en Grèce et dans tout le monde alors civilisé. On consacra un temple subordonné à Ammon en Laconie, et ce Dieu avait encore plus anciennement été adoré des Aphytœi. (Paus. Kuhn, p. 293.) On éleva un autre temple à Ammon en Bœotie, dans lequel Pindare fit la dédicace d'une statue du Dieu, et ce grand poëte composa une hymne pour la divinité de Libye, et en envoya la copie à ses prêtres en Afrique. (Bœotica, p. 741.) Quelque ancienne, et quelque grande qu'ait été la vénération qu'inspirait l'oracle d'Ammon, et quelque considérable qu'ait été le concours de peuple des nations les plus éclairées de la Grèce, de l'Asie et de l'Égypte, qui se transportait à son temple, la circonstance d'avoir autre-

fois été situé sur la côte de la mer, n'aurait sans doute pas échappé à la tradition ou à l'histoire, s'il en avait jamais été ainsi.

Nous soumettons avec déférence au lecteur les remarques ci-dessus, comme ajoutant la probabilité à la conjecture, que les ruines, vues par M. Horneman dans le voisinage de Siwah, pourraient effectivement être *l'ancien temple aux oracles d'Ammon.*

Ayant, dans ce commentaire, cité un passage des *Pharsales*, non pas comme autorité, mais pour en tirer des conséquences, et ayant, outre cela, fait allusion à un sentiment attribué au héros philosophe du poëme, relativement à la position isolée et dans les terres du temple d'Ammon, le commentateur est porté à terminer cet essai par une version toute entière du discours admirable de Caton, parce que la liaison qu'il a avec le sujet en discussion, lui donne un intérêt particulier, paraissant finir (et laisser pour ainsi en ruines) les superstitions de l'oracle, avec l'édifice de son temple.

Lucain nous dit que Caton, en s'approchant du temple de Jupiter Ammon en

Libye, fut prié par Labienus, de demander à l'oracle quel serait le sort de César? — Si Rome devait être libre ou réduite dans l'esclavage ? — Et en quoi consistait la vertu, etc. etc.

Caton, plein du Dieu qui l'inspire, rendit de son cœur des oracles dignes du réduit sacré!

« Que voudrais-tu que je demandasse, » Labienus? Si j'aimerais mieux périr que » de voir l'esclavage? Si la vie n'est rien, » quand elle n'est mesurée que par les an- » nées? Si le mal peut affecter l'honnête » homme, ou si l'homme brave ne craint » pas les menaces de la fortune ? S'il suffit » d'être digne d'éloge, ou si le mérite dé- » pend du succès? Je sais tout cela, et Am- » mon ne peut rien m'apprendre à cet égard! » Nous dépendons tous de Dieu, et, sans le » secours des oracles, sa volonté nous est » connue : elle est gravée dans nos cœurs » en naissant. Il nous a dit alors tout ce » qu'il fallait savoir! Le Dieu de la nature » n'a pas choisi ces sables arides pour ins- » truire quelques individus; il n'a point » borné la vérité aux déserts d'Afrique.

» A-t-il d'autre temple que la terre, la
» mer, l'air, le ciel et la vertu? Où le cher-
» cherions-nous ailleurs? Dieu est tout ce
» que nous voyons, en quelque lieu que
» nous portions nos pas. Que ceux qui
» doutent et veulent anticiper leur sort,
» aillent consulter l'oracle. L'oracle pour
» moi n'a rien de certain, il ne saurait di-
» riger mes pensées; mais je suis sûr qu'il
» faut mourir; c'est le sort du poltron et du
» brave, c'en est assez pour moi. » Ainsi
parla Caton, rempli de sa croyance, et il
s'éloigna du temple sans consulter Ammon,
laissant ce dieu à ses adorateurs, *le peuple*.

Ille deo plenus, tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis epectore voces:
« Quid quæri, Labiene jubes? — An liber in armis
Occubuisse velim potiùs, quam regna videre?
An sit vita nihil, sed longam differat œtas?
An noceat vis ulla bono? Fortuna que perdat
Oppositâ virtute minas. — Laudandaque velle
Sit satis, et nunquam successu creseat honestum?
Scimus; et hoc nobis non altiùs inseret Ammon.
Hæremus cuncti superis, templo que tacente,
Nil facimus non sponte dei: nec vocibus ullis
Numen egit: dixit que semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet; steriles nec legit arenas

Ut caneret paucis, mersit que hoc pulvere verum,
Est ne dei sedes, nisi terra, et pontus et aër,
Et cœlum, et virtus? Superos quid quærimus ultrâ?
Jupiter est quodcunque vides, quocumque moveris!
Sortilegis egeant dubii, semper que futuris
Casibus ancipites : me non oracula certum,
Sed mors certa facit : pavido, fortique cadendum est.
Hoc satis est dixisse jovem. » Sic ille profatur
Servatâ que fide, templi discedit ab aris,
Non exploratum populis ammona relinquens.

Lucan. lib. 9, v. 564.

POSTSCRIPTUM.

Il sera sans doute agréable à ses commettans et au public de recevoir des renseignemens ultérieurs de M. Horneman, sur la terminaison des voyages qui font plus immédiatement le sujet de son voyage.

Par une lettre de lui, datée de Tripoli, le 19 août 1799, il paraît qu'en arrivant à Mourzouk, à la fin d'octobre 1798, il fut informé qu'une caravane se préparait à partir pour le Soudan en trois divisions, dont la première devait se mettre en route trois jours après son arrivée. L'époque fixée pour le départ de la dernière division lui donnait le temps de faire les préparatifs nécessaires, et M. Horneman avait dessein d'aller avec elle à l'Agades et au Kashna; mais les renseignemens qu'il reçut après le firent changer de résolution. On l'informa qu'il était probable que la caravane fût arrêtée ou attaquée en passant sur un territoire des Tuaricks, alors en guerre avec le Fezzan, et il remarqua que la caravane était entiè-

rement composée de marchands noirs, de la correspondance et de la société desquels il ne pourrait obtenir que très-peu d'instructions et de protection, pour lui faciliter un accueil favorable de la part des Maures de l'intérieur de l'Afrique. Ces circonstances et d'autres l'engagèrent à rejeter cette occasion, et avec d'autant moins de regret, que dans quelque temps on attendait de Bournou une grande caravane, avec laquelle, à son retour, il pourrait voyager avec le plus grand avantage. Pendant leur séjour à Mourzouk, son interprête Frendenbourgh et lui furent infestés de la fièvre du pays: Horneman guérit, mais son interprête mourut. Lorsque sa santé fut rétablie, Horneman trouva qu'il fallait encore attendre quelques mois avant l'arrivée de la caravane de Bournou. Pendant cet intervalle, voyant que Mourzouk n'offrait plus d'objet de curiosité ou d'intérêt, il se détermina à aller à Tripoli, dans le dessein de transmettre au comité de la société d'Afrique, les renseignemens qu'il avait jusqu'ici recueillis à son service. Il arriva à Tripoli, après un voyage de deux mois, vers le milieu d'août

1799, repartit ensuite pour Mourzouk, où il arriva le 20 janvier 1800.

On a reçu depuis deux lettres de Mourzouk, et de la date de la dernière, M. Horneman était *à la veille de partir avec la caravane pour Bournou*, avec l'intention, de ce royaume éloigné, de suivre ses découvertes plus à l'ouest, et jusqu'au cœur de l'Afrique.

Les lettres de Mourzouk sont comme il suit :

A Mourzouk, le 20 février 1800.

« MONSIEUR,

» Je quittai Tripoli le 1er décembre 1799, et j'arrivai dans cette capitale du Fezzan le 20 janvier 1800, après un bon et heureux voyage, quoiqu'il fût long et lent. Je suis en très-bonne santé, et il est probable qu'elle continuera.

» La route d'ici au Soudan n'est pas encore assez sûre, pour que j'entreprenne de passer par l'Agades.

» Il y a maintenant dans cette capitale un sherif de Bournou, homme fort intelligent

et très-considéré par le sultan de ce pays-là. J'ai gagné son amitié, et c'est en sa compagnie que je partirai de cette ville, vers le 15 de mars, pour Bournou, d'où au mois d'août ou de septembre, j'espère arriver à Kashna, éloigné de Bournou d'environ quinze journées.

» J'écrirai aussi souvent que j'en aurai l'occasion, afin qu'au moins quelques lettres vous parviennent pour votre information et la tranquillité de ma famille.

» Je suis avec beaucoup d'estime,

Monsieur,

Votre obéissant serviteur,

Frédéric HORNEMAN. »

A l'honorable SIR *Joseph Banks, président de la Société royale, etc.*

A Mourzouk, le 6 avril 1800.

« MONSIEUR,

» Notre caravane est sur le point de partir pour le Bournou; je la joindrai ce soir.

P

» Etant en parfaite santé, très-bien acclimaté, suffisamment instruit des coutumes de mes compagnons de voyage, parlant l'arabe et un peu le langage de Bournou, étant d'ailleurs bien armé, ne manquant pas de courage, et sous la protection de deux grands sherifs, j'ai le plus grand espoir de succès dans mon entreprise.

» La caravane de Soudan a quitté cette capitale, il y a environ un mois; je fis très-bien de ne pas la joindre, parce qu'on a vu, il y a quelque temps, un grand nombre de Tibboes, qui rodaient dans l'intention d'attaquer cette caravane.

» Etant le premier Européen qui entreprend un si long voyage dans cette partie du monde, *je ne mettrai point mes découvertes au hasard, en m'exposant aux accidens d'une résidence longue et inutile dans aucun endroit*, et je me propose de ne rester à Bournou que jusqu'au mois de septembre; alors j'irai à Kashna avec la grande caravane, qui part toujours dans cette saison de l'année, de Bournou pour Soudan.

» Je ne suis pas encore déterminé sur ce que je ferai en quittant Soudan ou Kashna;

mais vous pouvez compter sur mes intentions et mes souhaits les plus sincères, de donner ample satisfaction à la Société.

» Regardez cette lettre comme la dernière pour cette année, ou peut-être comme la dernière avant mon arrivée à quelque port sur la côte d'Afrique. Le 24 mars j'ai envoyé une longue lettre de Tripoli, et comme c'est par une bonne occasion, je ne doute pas qu'elle ne vous parvienne (1).

» En addition à ce que j'ai marqué dans ma lettre du 24 mars, j'ai à observer que, dans la petite vérole, l'application dont on fait usage ici pour conserver les yeux des enfans, consiste en ce qu'on appelle *samsuc*, (tamarin) et en *zurenhula zigollan*, (oignons) ce qui, à ce que l'on me dit, a du succès.

» J'ai fait des recherches plus particulières sur les maux vénériens, et je puis confirmer ce que j'ai déjà écrit, que les sels et la coloquintida (en arabe *handal*) sont des remèdes spécifiques pour cette maladie dans

(1) Elle n'est jamais parvenue.

ce pays-ci, et que l'on s'en sert de la manière que j'ai décrite.

» D'après tous les renseignemens que j'ai pu me procurer, les naturels du Fezzan ne sont sujets au mal vénérien qu'une seule fois dans leur vie. Il est singulier que, quoiqu'il y ait une grande différence quant à la nature de cette maladie, entre les véroles apportées ici par la caravane de Soudan, et par celles de Tripoli et du Caire, cependant un homme ne peut jamais (ou au moins rarement) avoir ces deux espèces, l'une après l'autre, dans le cours de sa vie.

» J'ai parlé l'autre jour à un homme qui avait vu M. Browne à Darfour ; il m'a donné quelques instructions sur les pays qu'il avait parcourus, et m'a dit qu'il n'y avait aucun doute sur la communication du Niger avec le Nil, mais que cette communication, avant la saison pluvieuse, était très-peu de chose dans cette partie du pays, le Niger se reposant dans la saison sèche ou *nonfluens*, ne coulant pas.

» Il n'y a pas long-temps que l'on observait encore à Bournou la même coutume que l'on avait anciennement au Caire.

« Une fille richement habillée, était jetée dans le Niger. »

» En comparant mes recherches quant au Soudan et à sa communication avec les côtes occidentales et sud-ouest d'Afrique, il doit être situé en général du côté du Niffé et du Jerba, et être douze fois plus grand que le pays qui est entre le Fezzan et le Soudan.

» Je me recommmande à votre souvenir, et en vous assurant de toute mon estime, je suis,

Monsieur,

Votre très-obéissant serviteur,

Frédéric HORNEMAN. »

A l'honorable SIR *Joseph Banks, président de la Société royale, etc.*

M. Horneman, avant de partir pour Bournou, avait profité des liaisons qu'il avait formées avec des pélerins intelligens et des marchands de la caravane d'Egypte, et avec d'autres personnes de Mourzouk, qui étaient des naturels des différens pays d'Afrique, ou qui y avaient voyagé, pour recueillir toutes les instructions possibles sur les régions qu'il devait visiter, et il a transmis avec son journal le résultat suivant de ses recherches.

RENSEIGNEMENS

Sur la partie intérieure du nord de l'Afrique.

SECTION I.

A l'ouest et au sud, et au sud-ouest du Fezzan, le pays est habité par les Tibboes, qui sont aussi maîtres des régions qui s'étendent du Fezzan vers l'Egypte, dont elles sont, dit-on, séparées par un grand désert. Les endroits habités les plus proches au nord du Tibbo, sont l'Augila et le Siwah. Au sud, ils sont bornés par les Arabes vagabonds; et à l'ouest, au-delà du Fezzan, par le pays des Tuaricks.

Les Tibboes ne sont pas tout à fait noirs; ils ont la taille dégagée, les membres bien tournés, la marche légère et vive, les yeux vifs et les lèvres épaisses; leur nez n'est ni retroussé ni grand; leurs cheveux ne sont pas fort longs, mais moins frisés que ceux des nègres. Ils paraissent avoir de l'esprit naturel, mais ils ont trop peu d'occasions

de l'améliorer, étant environnés de nations barbares et de Mahométans. Leur communication avec les Arabes, auxquels ils vendent des esclaves, les a probablement corrompus; on les accuse d'être méfians, trompeurs et de mauvaise foi. Les habitans du Fezzan ne voyagent pas seuls avec eux, car ils ont peur d'être surpris et assassinés à l'instigation de ceux avec qui ils voyagent. Le langage des Tibboes se parle avec une rapidité extraordinaire, et a plusieurs consonnes, et particulièrement l'*L* et l'*S*. Voici leur manière de compter :

Un,	*Trono.*
Deux,	
Trois,	*Agesso.*
Quatre,	*Fusso.*
Cinq,	*Fo.*
Dix,	*Markum.*

Leur habillement consiste en peaux de moutons, dont ils se servent avec la laine ou sans laine, les premières pour l'hiver, et les autres pour l'été. Mais les habitans des principales villes et autres, quand ils vont à Fezzan, s'habillent comme les Bur-

nuans, en grandes chemises bleues; ils s'enveloppent tellement la tête, d'une pièce d'étoffe d'un bleu foncé, qu'on ne leur voit que les yeux. Leurs armes sont une lance de six pieds de long, et un couteau de quinze à vingt pouces, qu'ils portent au bras gauche, la gaine étant attachée à une espèce de bracelet de cuir d'environ trois pouces de large, qu'ils ont au poignet.

Les Tibboes sont divisés en plusieurs tribus ; la principale est celle des Tibboes de Bilma, dont le chef réside à Dyrke, à environ une journée de Bilma. Cette tribu est très-mélangée, s'étant établie de force parmi les nègres qui vivaient dans ce district. Jusqu'à ce jour, les habitans de Bilma sont la plupart des nègres; à Dyrke, au contraire, ce sont des Tibboes. Cette tribu fait un commerce entre Fezzan et Burnu, et en apparence avec beaucoup de sûreté; car ils voyagent en petites compagnies de six ou de huit; mais à cause de leur mauvais caractère, les esclaves de l'un ou l'autre sexe de Burnu, qui ont été affranchis, ne retournent pas avec eux, ayant

peur d'être pillés, vendus une seconde fois, ou assassinés.

La religion des Tibboes de Bilma, est la mahométane; mais on dit qu'ils n'en ont pas beaucoup.

La tribu des Tibboes Rschade, ou Tibboes Rochers, est ainsi appelée, parce que les maisons de ceux qui la composent, sont bâties sous des rochers, et qu'ils vivent souvent dans des cavernes, devant lesquelles ils élèvent des huttes de joncs fort grossières pour leur résidence pendant l'été. Le chef de cette tribu demeure à Abo; et la plus grande ville après celle-ci, est Tibesty. Les Tibboes Rschade, vont en grands nombres au Fezzan, et à ces époques ils s'habillent comme les Tuaricks; j'en ai cependant vu qui n'avaient que leur peau de mouton. On dit qu'ils sont bons Mahométans.

Les Tibboes de Burgu sont, à ce que l'on rapporte, encore payens; le district qu'ils habitent abonde en dattes, en blé et en pâturages.

Une compagnie de Fezzaniens ayant, cette année, été pillée par des habitans du Burgu,

en allant de Bergami à Mourzouk, le sultan du Fezzan envoya une petite armée dans leur pays. Elle était composée de trente-deux hommes de cavalerie, de soixante et dix Arabes à pied, et d'environ deux cents Tibboes de la tribu Rschade. Les Arabes allèrent de Mourzouk à Gatron, à cinquante-quatre milles au sud de cette ville; à Fegherie, à trente-trois milles sud-sud-est de Gatron; ensuite à Abo, à sept journées; et à Tibesty, à trois journées, dans la direction de l'est; puis à Burgu, dix-huit journées (en estimant une journée à dix-huit milles). Ils enlevèrent environ deux cents personnes, dont la plupart furent vendus de la manière la plus fourbe.

Les femmes de la tribu de Burgu, tressent leurs cheveux et laissent tomber ces tresses; mais elles coupent ceux du devant de la tête. On accuse les filles de cohabiter avec leurs frères. L'esclave d'un de mes amis, qui parlait le langage Tibbo, m'assura qu'il avait fait la question à une jeune femme qui était grosse et qu'elle ne l'avait pas niée.

Plus à l'est est Arna, ville principale d'une autre tribu de Tibboes, à la distance de cinq à six journées.

Au sud-sud-ouest d'Augila, sont les Fébabos, qui sont exposés aux déprédations annuelles des Arabes du Bengasi, qui font des excursions de concert avec ceux d'Augila pour voler des hommes et des dattes, menant avec eux plusieurs centaines de chameaux.

Les habitans d'Augila, m'informèrent qu'il y avait dix journées de là, à Fébabos, (vingt-un milles par journées,) et que pendant les six premières journées, l'on ne trouve pas d'eau. Les Tibboes les plus au sud, sont les Nomades, qui habitent le *Bahr-el-Gasel*, que l'on rapporte être une longue et fertile vallée, à sept journées du Bergami au nord.

SECTION II.

L'OUEST et le sud du Fezzan, sont habités par les Tuaricks, peuple puissant qui est borné au sud-ouest par le Bournou ; au sud par le Bournou, le Soudan et le Tombuctou ; à l'est par le Tibbo et le Fezzan ; au nord par une partie du Fezzan et les Arabes qui vivent derrière les contrées de Tripoli, de Tunis et d'Alger ; et à l'ouest par le grand empire de Fez et de Maroc, dont on trouve quelques colonies à Sockna, (territoire du Fezzan) à Augila et à Siwah ; et dans ce dernier lieu, la langue Tuarique est la seule que parlent les habitans (1).

Les Tuaricks sont divisés en plusieurs nations et tribus, qui parlent toutes la même langue ; mais par leur couleur et leur manière de vivre, il est probable qu'ils diffèrent beaucoup d'origine. Comme je ne veux donner que des renseignemens certains,

(1) J'ai donné de plus grands détails sur ce sujet dans la relation de mon voyage du Caire à Fezzan.

je me bornerai, dans la relation suivante, aux Tuaricks de la nation Kolluvienne, et de la tribu d'Hagara. Ils sont minces, plutôt grands que petits; ils marchent légèrement, mais ferme; ils ont le regard fier et l'air guerrier. Si leur éducation était cultivée, ils deviendraient peut-être une des plus grandes nations de la terre. Ils ont une excellente réputation (particulièrement ceux de Kolluvi). Les tribus occidentales de cette nation sont blanches, autant que le climat et leur manière de vivre peuvent le permettre. Les Kolluviens qui s'étendent jusqu'au pays d'Asben, et qui ont conquis l'Agades, et se sont mêlés avec cette nation, sont de différentes couleurs; plusieurs sont noirs; mais leurs traits ne ressemblent pas à ceux des nègres. Les Hagarans et Matkarans, sont jaunâtres, comme les Arabes; près du Soudan, il y en a des tribus tout à fait noires. L'habillement de cette nation consiste en une grande culotte bleue, une courte chemise étroite, de la même couleur, avec de larges manches, qu'ils réunissent et attachent derrière le col, de sorte que leurs bras sont en liberté. Ils s'enveloppent la tête d'une

étoffe noire, de manière qu'à une certaine distance, on croirait que c'est un casque, parce qu'on ne leur voit que les yeux. Étant Mahométans, ils coupent leurs cheveux, mais ils en laissent sur le sommet de la tête, autour desquels ceux qui ne portent pas de bonnet, font ensorte de rouler leur morceau d'étoffe noire, de sorte que les cheveux ont l'air d'une touffe au-dessus de leur casque. Ils portent au milieu du corps une ceinture de couleur brune; à plusieurs cordes qui descendent de leurs épaules, sont suspendus un livre de l'Alcoran, dans une poche de cuir, et une rangée de petits sacs de cuir, contenant des amulettes. Ils ont toujours à la main une petite lance, bien travaillée, d'environ cinq pieds de long. Au-dessus du coude gauche, sur le haut du bras, ils portent la marque nationale, qui est un bracelet épais, noir ou brun, de corne ou de pierre.

Leur habit de dessus est une chemise à la soudane, par-dessus laquelle ils mettent une longue épée en bandouillère. Les marchands de cette nation, portent des armes à feu en voyageant; les autres font seule-

ment usage de l'épée, de la lance et du couteau, qu'ils portent au bras gauche, comme les Tibboes; mais le manche est joliment travaillé, car ils ont l'art de donner au cuivre une couleur aussi brillante que les artistes anglais, et ils tiennent cet art fort secret.

Ils font un commerce entre le Soudan, le Fezzan, et le Gadames. Leurs caravanes rendent Mourzouk très-vivant, qui, sans elles, serait un désert; car, comme les Soudaniens, ils aiment la compagnie, le chant et la musique.

Les Tuaricks ne sont pas tous mahométans. Dans le voisinage de Soudan et de Tombuctou, vivent les Tagamas, qui sont blancs et payens. Cela doit avoir donné lieu au rapport auquel mon attention fut alors rappelée, fait par plusieurs savans, qu'il y a des chrétiens blancs dans le voisinage de Tombuctou. Je suis persuadé que cette fable ne vient uniquement que de l'expression *nazari* (c'est à dire, chrétien), dont les Arabes et les Mahométans font généralement usage, pour exprimer infidèles.

La plupart des Tuaricks de l'est, mènent une vie vagabonde. Une ville, par exemple, sous le gouvernement d'Hagara, consiste en vingt-cinq ou trente maisons de pierres seulement; mais aux époques de leurs marchés (que l'on dit être très-considérables), plusieurs centaines d'hommes se rassemblent dans cet endroit, avec leurs tentes de cuir.

SECTION III.

DERRIÈRE ces pays, est situé Tombuctou, dont je ne dirai rien, parce que je ne pus obtenir aucun renseignement certain et bien fondé; car, il y a fort peu de communication entre cette contrée et le Fezzan; c'est cependant la principale et la plus remarquable ville de l'intérieur de l'Afrique.

A l'est du Tombuctou, est le Soudan, le Haussa, ou l'Asna; le premier est le nom Arabe; le second, celui en usage dans le pays, et le troisième, le nom Bournuan. De ces trois noms, j'adoptai le second, comme le plus convenable, et parce qu'il est entendu par les Arabes, au-dessous de Soudan, et par tous les habitans au sud de Ghaden. Le nom Bournuan, veut proprement dire, Kano, et Kashna, et le pays situé à l'est de cette région, l'Asna, mais incorrectement parlant, il comprend aussi le Tombuctou.

Quant à ce que les habitans appèlent eux-mêmes le Haussa, j'eus, je pense, là-

dessus des renseignemens certains. L'un d'eux, un Marabout, me donna un dessin de la situation des différens pays contigus les uns aux autres.

Ces régions sont gouvernées par des sultans, dont ceux de Kashna et de Kang, sont les plus puissans; mais, soit par force ou par politique, ils payent tous tribut au Bournou, excepté le Cabi ou le Niffé ; leurs districts étant à une trop grande distance. Le Gubert paye outre cela un tribut à l'Asben. Le Zamtara est réuni au Gubert : le sultan de ce dernier pays, en ayant pris possession, après avoir tué celui de Zamtara, et vendu tous les prisonniers qu'il put faire.

Les Haussans, sont certainement des nègres ; mais pas tout à fait noirs. Ce sont les plus intelligens des habitans de l'intérieur de l'Afrique. Ils diffèrent de leurs voisins par une figure intéressante : ils ont le nez petit et point aplati, leur taille n'est pas si désagréable que celle des nègres, et ils ont une inclination extraordinaire pour les divertissemens, la danse et le chant. Ils sont doux et bienveillans. Ils aiment les

arts et l'agriculture, et sont industrieux; et en cela, ils surpassent les Fezzaniens, qui tirent des Soudanians, la plupart de leurs habits et de leurs meubles. Ils savent teindre de toutes les couleurs, excepté l'écarlate. Ils préparent le cuir avec autant d'habileté que les Européens, quoique la manière de le faire soit très-incommode. En un mot, nous avons des idées fort erronées de ce peuple, non-seulement par rapport à son éducation ou à son esprit naturel; mais encore relativement à sa force et à l'étendue de ses possessions, qui sont bien loin d'être aussi considérables qu'on les a représentées. La musique des Haussans, est imparfaite, comparativement à celle des Européens; mais les femmes Haussanes ont assez d'habileté pour affecter leurs maris, même jusqu'à les faire pleurer, et pour monter leur courage jusqu'à la fureur contre leurs ennemis. Les chanteuses publiques s'appellent Kadanka.

SECTION IV.

A l'ouest, sont situées les dominations du sultan de Bournou (c'est-à-dire cité). Elles paraissent fort augmentées, depuis le temps de Léon l'Africain, parce que plusieurs contrées lui appartiennent, que celui-ci a considérées comme indépendantes; par exemple, le Wangara, le Cauga d'Edrisi, etc.

Le sultan de Bournou est regardé comme le plus puissant de ce district; tous les états voisins lui payent tribut. Il possède certainement une vaste étendue de territoire; mais il se fait un plus grand revenu en interposant son autorité dans les guerres continuelles de ses voisins.

Les Bournuans sont plus noirs que les Haussans, et tout à fait nègres; ils sont plus forts, et supportent patiemment le travail. Ils sont très-flegmatiques, beaucoup plus grossiers, et plus ignorans que les Haussans. Ils n'aiment que les grandes femmes, au lieu que les Soudanians préfèrent celles d'une forme délicate.

Une pâte, faite de farine et de viande, est la seule nourriture des Bournuans. Leur boisson est une espèce de bière enyvrante, qui est très-nourrissante. Les principales productions du Bournou, sont le cuivre, que l'on y trouve, dit-on, en petits morceaux naturels. Ce qui est en or dans le Tombuctou et le Haussa, est en cuivre dans le Bournou; le prix des denrées est fixé par des livres de ce métal.

Au nord de la principale ville de ce district, est situé le Kanena, qui est habité par les Kojams, ainsi appelés de leur nourriture qui consiste en lait de vache et en bœuf.

Vers le nord-est, est le Bergamé, dont la capitale se nomme Mesna. Ces deux territoires dépendent du Bournou. Le Bergamé est fameux par son commerce d'esclaves, et peut-être particulièrement ainsi, parce que c'est là où l'on mutile le plus grand nombre de garçons.

Au sud du Bournou, sont le Murgi et le Couga; à l'ouest, l'Ungura (le Wangara), Ils sont sous la domination de gouverneurs nommés par le sultan.

SECTION V.

VERS l'est par nord, est situé le Lussi, que les naturels appèlent Fiddri, et les peuples qui vivent à l'est, Cougu. Les dominations du sultan de Fiddri, sont autour d'un lac qui porte le même nom. Ce royaume était autrefois l'un des plus puissans; maintenant il est considérablement diminué, par la mauvaise foi des sultans de Bergamé et de Wadey. Les naturels demeurent dans de petites huttes, qu'ils préfèrent à des maisons; on dit qu'ils ne sont encore que dans l'enfance de la civilisation. Il n'y a point de sel dans leur pays, mais ils s'en procurent de la manière suivante: ils brûlent un grand tas de paille de *bassal*, en recueillent la cendre, et la mettent dans un panier, ils versent ensuite de l'eau dessus, qu'ils reçoivent par dessous, à mesure qu'elle s'écoule, et ils font bouillir cette eau jusqu'à ce qu'elle forme un sel.

Au sud-est du Friddri, est le Metko, petit district indépendant, dans un pays

montagneux. A l'est, se trouve le Wadey, qui consistait autrefois en plusieurs petits états, mais qui fut subjugué par les Arabes, qui les réunirent, et n'en formèrent qu'un royaume. La langue commune, est l'arabe; mais on parle plus de dix autres dialectes dans le district. Les Arabes errans ou vagabonds, occupent l'espace situé entre le Wadey et le Bergamé, vers le nord.

A l'est du Wadey, est le Darfour, d'où coule une rivière dont les rives abondent en cannes à sucre : elle traverse le Wadey, et se jette dans le lac Fiddri, ci-dessus mentionné. J'eus différens renseignemens sur la circonférence de ce lac. Dans la saison pluvieuse, il a le double de son étendue, qui dans les temps ordinaires, est de quatre à huit journées.

SECTION VI.

La rivière, vue par M. Park, dans son voyage à Tombuctou, coule au sud du Haussa. Elle arrose le Niffé et le Cabi, où elle est appelée Julbi, et suit une direction est vers le district de Bournou, où elle prend le nom de Zad, qui signifie la grande eau; dans quelques parties du Haussa, elle est appelée Gaora, qui veut dire la même chose.

Tous les Bournuans et Haussans que je consultai sur les régions éloignées, parcourues par cette rivière, furent d'accord dans leur relation, « qu'elle coulait à travers la terre des *Majies*, c'est-à-dire des payens, par le Sennaar; d'autres, maintinrent qu'elle passait par le Darfour, dans son cours à l'est, et allait vers le Caire, ne formant qu'un courant avec les eaux du Nil.

Un Egyptien d'Osuit, qui avait fait plusieurs fois le voyage du Darfour, et avait été plus au sud de ce district, pour acheter

des esclaves, et qui était depuis peu revenu par le Wadey, le Fiddri et le Bergamé, au Fezzan, m'informa que cette rivière est celle que l'on appèle *Bal-el-abiad.* Je ne pus me procurer aucuns renseignemens sur un grand lac dans l'intérieur des terres, quoique je fisse toutes les recherches possibles.

Outre les deux grandes rivières ici décrites, il y a sept petits courans dans le Haussa, qui tombent dans le Julbi, près de Berva. Au nord du Bournou, il y a une rivière qui se perd dans les montagnes, et qui s'engloutit, dit-on, dans la terre. Toutes ces rivières sont fort basses dans la saison sèche, et s'enflent prodigieusement dans la saison pluvieuse. Les uns me dirent que la rivière *Zad*, avait un mille de largeur, et les autres deux; mais on assure que dans la saison pluvieuse elle a une journée d'étendue; c'est-à-dire, huit heures. Les Budumans se tiennent toujours au milieu de cette rivière; c'est une nation sauvage et payenne.

Voici les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer sur l'intérieur de l'Afrique.

Dans cette relation, j'omets des hommes à queues, sans cols, sans cheveux, sans terre, et qui vivent en pleine mer. Il me serait facile de vous écrire bien des lettres sur l'état intérieur de l'Afrique; mais je pourrais vous envoyer des documens inexacts ou faux. D'ailleurs, ne dois-je pas revenir en Angleterre? et en cas que j'y retourne, ne faut-il pas que je conserve quelque chose de neuf et d'intéressant, pour excuser mon retour?

Si je ne péris pas dans l'entreprise, j'espère que, dans cinq ans, je serai en état de faire plus amplement connaître à la Société, l'état du peuple, dont j'ai donné cette courte description.

Je suis,

MONSIEUR, etc. etc.

Frédéric HORNEMAN.

1798.

Extraits d'une lettre qui accompagnait les renseignemens ci-dessus, en date de Tripoli, le 19 *août,* 1799.

« Après un voyage de onze jours de Siwah, pendant quatre desquels nous fûmes chaque jour dix-huit heures en route, à travers un désert, nous arrivâmes à Augila, petite et misérable ville appartenant à Tripoli; et après un voyage de seize jours de plus, nous parvînmes à Temissa, le premier village du royaume de Fezzan. Pendant sept de ces seize jours, j'ai traversé un désert pierreux, qui est sûrement la plus mauvaise route du monde; et qui a sans doute été formée par quelque volcan. On l'appèle le Harutsch, et il s'étend fort loin au sud-ouest.

De Temissa, je vins par Zuila, Tuila et Tragan, à Mourzouk, qui est aussi appelé Fezzan, et par les Bournuans, *Zela*. Mourzouk est situé au 25me. degré 54 minutes 15 secondes de latitude septentrionale.

» Quant à l'intérieur de l'Afrique, j'ai fait toutes les recherches possibles, et je vous en enverrai le résultat par la première occasion.

Acceptez pour le moment les renseignemens suivans sur ce sujet.

» Ce que l'on appelle le Niger, en langue soudane *Gulbi* ou *Gaora*, en Bournuan *Zad*, est un grand fleuve dans lequel se jetent plus de douze autres rivières. Il vient du Tombuctou, à ce que l'on m'a dit, court au sud du Haussa (ou Soudan) dans l'empire de Bournou; là il prend une direction plus au sud et tombe au sud du Darfour dans le Nil. (je ne pus au moins trouver personne qui dit le contraire). Il y a une autre rivière venant du Darfour, qui passe par le Wadey et le Metko, et qui se décharge dans un grand lac appelé *Fiddri*, dans un royaume auquel les habitans donnent aussi le nom de Fiddri, mais que les peuples à l'est de ceux-ci appellent *Cougu*, et ceux à l'ouest *Lussi*. Le lac de Fiddri a quatre journées de circonférence; mais dans la saison des pluies, il est beaucoup plus étendu, inondant le pays des environs, que l'on cultive et l'on seme, lorsque les eaux sont retirées.

» Près de *Mesna*, capitale du Bergamé, est une autre grande rivière, mais elle n'est con-

sidérable qu'au temps des pluies. Bahr de Gazelles, ou *Wad-el-Gazelles* n'est pas une rivière, mais une longue et fertile vallée, habitée par les Tibboes Nomades, dont les maisons sont faites de peaux.

» Le *Bournou* est le plus puissant royaume de l'intérieur de l'Afrique. Le souverain le plus puissant, après celui du Bournou, est le sultan d'*Asben*, qui réside à Agades. Les rois des pays qui composent le Haussa payent tous tribut au Bournou. Ce sont le *Kashna*, le *Daura*, le *Keeno*, le *Sofau*, le *Noro*, le *Niffé*, le *Gaauri*, le *Cabi* et le *Gubert*. (Le Zanfara appartient au Gubert.) Le Kashna paye tous les ans cent esclaves, etc. Quelques-uns de ces pays payent tribut au Bournou et à l'Asben. Le roi d'Asben et la plus grande partie de sa nation sont Tuaricks, de la tribu de Kolluvi. Plusieurs des Tuaricks des environs du Tombuctou sont blancs; une autre tribu, près du Bournou, est aussi blanche, comme les Arabes de la côte septentrionale d'Afrique.

» Le Bergamé paye tribut au Bournou; l'*Ungura* (sans doute le *Wangara*, Léon

l'Africain) et le *Cougu* sont gouvernés par des officiers de ce sultan.

» Tous les Bournuans et les Fezzaniens sont d'avis que le Bournou et le Fezzan, d'après notre manière de parler, sont situés sous le même méridien. Le Bournou est éloigné de quinze journées de Kashna, en allant fort doucement, vingt *fisturnees* ou environ trois cent trente milles anglais. Le Fiddri est à vingt-cinq journées du Bournou, est par nord. Les habitans du Friddi n'ont pas d'autre sel dans leur pays, que celui qu'ils font avec de la cendre de paille.

» La plupart des naturels du *Wadey* sont Arabes, ainsi que leur roi.

» Dans la direction sud par ouest de l'Augila, à la distance de dix journées, ou d'environ deux cents milles, sont les *Febabos*, et à quelques journées de plus au sud, les *Birgus*, peuples du *Tibbo*, dont le pays est beau et fertile : on dit que ce sont des payens. Il est singulier que les naturels de l'Augila, en parlant de ces tribus, font à-peu-près la même comparaison que fait Hérodote (Melpom. c. 183), quand il parle des *Tro-*

glodites de l'Ethiopie, chassés par les Garamantes, et disent *que leur langage ressemble au sifflement des oiseaux*.

» La nation de l'Afrique la plus intéressante est la Tuarique. (Léon l'Africain la nomme *Terga*.) Elle possède tout le pays entre le Fezzan, le Gadames, l'empire de Maroc, le Tombuctou, le Soudan, le Bournou et le Tibbo. Elle est divisée en plusieurs peuples, dont les *Kolluviens* de l'Asben, et les *Hagarans*, près du Fezzan, sont les principaux.

» Je ne crois pas que l'on trouve jamais des chrétiens et des hommes à queues dans l'intérieur de l'Afrique. Les Mahométans appellent *nazari* (ce qui est à proprement parler le mot pour chrétiens), non-seulement les chrétiens, mais aussi tous les autres peuples qui ne sont pas de leur religion. Je n'ai pas entendu parler d'hommes à queues, sinon par un seul individu, (mais ce n'était pas un *testis fide dignissimus*) qui les plaçait à dix journées au sud du Kano; il les appelait *Yem Yem*, et disait que c'étaient

des Cannibales. Dans dix mois je serai près de cette direction.

» Maintenant, monsieur, je terminerai cette lettre, qui, à ce que j'espère, vous trouvera en bonne santé.

Je suis, etc. etc.

Frédéric HORNEMAN. »

ÉCLAIRCISSEMENS GÉOGRAPHIQUES,

De la route de M. HORNEMAN, *et additions à la géographie générale d'Afrique.*

PAR LE MAJOR RENNELL.

Construction de la géographie de l'expédition de M. Horneman, en Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la discussion de la construction de cette géographie, je me bornerai, autant que possible, aux exposés généraux, réservant les détails plus particuliers pour un autre temps, quand on aura pu recevoir d'autres matériaux; car il faut observer que, quoique M. Horneman ait transmis beaucoup de matière précieuse, elle n'est cependant pas du genre requis pour faire une géogra-

R

phie mathématique. Heureusement, cependant, les observations de M. Browne et d'autres, me mettent en état de tirer plus de parti de celles de M. Horneman, que si je n'avais eu que ces dernières.

Les positions du Caire, d'Alexandrie et du Fezzan ont éprouvé quelque changement dans les cartes actuelles, en conséquence de renseignemens plus récens et plus exacts. Le Caire est placé à deux minutes et Alexandrie à treize plus à l'ouest, d'après les observations des Français; et Mourzouk, capitale du Fezzan, à trente-neuf milles géographiques plus au sud-est, d'après le résultat général d'autorités dont M. Horneman fait partie. On a fait aussi quelques petits changemens dans les positions de Siwah et d'El-Bareton, ou *Parætonium;* mais ce ne sont que des ombres de différences, relativement à la géographie en général.

Le principal changement est celui de Mourzouk, qui, d'après les relations antérieures, était placé *directement au sud* de Mesurate, et ce changement est fondé sur la ligne de distance de M. Horneman, qui ne convient pas qu'il y ait une aussi grande dis-

tance entre l'Egypte et le Fezzan, que l'exigerait cette position, de près de vingt-cinq milles géographiques, ce qui, après tout, ne formerait pas une grande différence sur plus de huit cents. On conçoit que le calcul du temps de M. Horneman, quoique tenu fort irrégulièrement, doit être préféré à un simple rapport du gissement de Mourzouk, relativement à Mesurate, sur une distance de dix-sept ou dix-huit journées.

Je commencerai par tracer en détail la route de M. Horneman, d'Egypte au Fezzan, la divisant en quatre parties : la première du Caire au Siwah ; la deuxième du Siwah à l'Augila ; la troisième de l'Augila au Fezzan, et en quatrième lieu, je ferai des remarques sur la position de Mourzouk.

I. *Du Caire au Siwah.*

On peut évaluer le *temps* de M. Horneman à environ cent vingt-trois heures (1), ce qui, en raison de deux milles cinquante pas géographiques par heure, marche ordinaire d'une caravane, réduits sur une dis-

(1) M. Horneman eut le malheur de perdre ses papiers à Schiacha, trois journées au-delà de Si-

tance directe, est égal à deux cent cinquante-deux milles géographiques. Si on les estime en raison de deux milles et demi anglais par heure, ce qui est la distance ordinaire de route, avec une addition d'un vingtième pour les sinuosités (les routes des déserts sont singulièrement droites), nous aurons deux cent cinquante-cinq milles. Or, la route de M. Browne, le long de la côte d'Alexandrie,

---

wah; de sorte qu'avant cet accident, il doit avoir écrit le temps de mémoire seulement. Entre le Caire et Siwah, voici comme il calcule:

Du Caire à Wadey-el-Latron, ou la vallée de Natron, environ,	19 heur.
Jusqu'à une montagne de sable (supposée être la chaîne entre la vallée de Natron et le lit de la Bahr-bela-ma.)	4
Jusqu'à Muhabag,	13
Jusqu'à Mogara,	4 $\frac{1}{2}$
Jusqu'à Biljoradec,	16
Jusqu'à une station sur les montagnes d'Ummesogeir: où il dit 40 heures, ou *plus*, mettons,	41 $\frac{1}{2}$
Jusqu'à Ummesogeir,	5
Jusqu'à Siwah,	20
Total. . . .	123

et ensuite dans l'intérieur, depuis le voisinage de *Parætonium*, donne environ deux cent cinquante-neuf milles et demi, ou six milles et demi de plus que le moindre de ces calculs, et quatre et demi de plus que le plus fort. La route de M. Browne est d'abord le long de la côte pendant soixante-quinze heures et demie, d'où il prit ensuite une direction d'environ 62 heures $\frac{1}{4}$ S-19-O. jusqu'à Siwah, dans la parallèle de vingt-neuf degrés douze minutes par observation. En considérant la sinuosité des côtes qu'il suivit presque tout le long du chemin, on ne doit peut-être compter que cent quarante-quatre ou cent quarante-cinq milles géographiques en ligne directe.

Sa station, à environ vingt milles à l'est de *Parætonium*, devrait être au 31me. degré 7 minutes de latitude, d'après M. d'Anville, de sorte que le gissement de S - 19 - O coupe la parallèle de Siwah au 26me. degré 24 minutes de longitude ; et sa première position, dans la geographie d'Hérodote, page 574, est au 26me. degré 21 minutes 30 secondes. Et comme M. Horneman ne prétend pas être parfaitement exact dans

son calcul du temps (sans doute parce qu'il avait perdu ses papiers), j'adopterai la situation donnée par M. Browne, qui ne diffère, comme nous l'avons fait voir, que de quatre milles et demi de l'autre.

Il est bon de remarquer que les Siwahans ne comptent que douze journées du Caire à cet endroit; mais il devient nécessaire de savoir quelle sorte de journée ils veulent dire, afin de tirer parti de ces rapports et d'autres semblables. Ces journées sont entendues de voyageurs qui n'ont presque point de bagage et qui vont en petits nombres, et ce ne sont pas des journées de caravanes, où parmi un grand nombre de chameaux, il y en a toujours qui marchent lentement (et au pas desquels la caravane doit nécessairement se conformer), sans faire mention de tous les délais occasionnés par des accidens. Les habitans du Siwah rapportaient la longueur des journées suivantes, ce qui est assez juste.

De Siwah à Charje, dans le grand Oasis,	12	journées.
A Derna,	14	
A Faiume, par l'Oasis mineur,	12	
Au Caire,	12	

Le terme moyen de ces journées donne environ vingt milles six pas par jour ; les journées à Charje et Faiume donnant dix-neuf milles et demi et les autres vingt-un et demi (1). Comme le Siwah est exactement situé entre le Derna et le grand Oasis, nous avons une ligne de vingt-six journées déterminée d'une manière assez satisfaisante, et ici également le résultat est de vingt milles et six pas. Douze de ces journées ne donneraient que deux cent quarante-sept milles pour la distance du Caire au Siwah, de sorte qu'il faut les compter à vingt-un milles et demi. Pline, liv. 5, chap. 9, rapporte qu'il y a douze journées de Memphis à Ammon, en faisant vingt-un milles par jour.

Il y a un autre exposé de la distance, et c'est quinze journées ordinaires de *caravanes*, calculées à seize milles un quart ou seize milles et demi. Le résultat est de deux cent quarante-sept milles et demi, à peu près égal aux douze journées de voyage à la légère.

---

(1) La journée ordinaire de 8 heures des caravanes, paraît être d'environ 20 milles *anglais*, par cette route; et en ligne directe par les déserts d'environ 16 $\frac{1}{4}$ ou 16 $\frac{1}{2}$ milles *géographiques*.

Peut-être ai-je porté la distance trop haut à deux cent cinquante-neuf milles et demi, mais je ne puis me permettre de contredire la ligne de M. Browne, du voisinage de *Paræ-tonium*, considérant que M. Horneman doit avoir fait son calcul de temps, de mémoire. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir une grande différence concernant la longitude du Siwah; mais, tant que la longitude des endroits sur la côte de la mer restera incertaine, il ne sera guère facile d'approcher davantage de la vérité.

M. Browne paraît avoir été dix-sept jours de sa station au 28me. degré 40 minutes, et pas bien loin au sud-ouest de la ville de Siwah jusqu'à Alexandrie. Cela fait quinze milles un tiers par jour; mais M. Browne ayant été très-malade pendant tout le voyage, il est très-probable que ses suivans aient ralenti le pas.

II. *Du Siwah à l'Augila.*

Le temps de M. Horneman de Siwah à Augila est de quatre-vingt-sept heures et demie (1), ce qui, en raison de deux milles

(1) De Siwah à la vallée de Schiacha, 23 heur.

cinquante pas géographiques, donne 179-35; mais pris sur la distance de la route en raison de deux milles et demi anglais, fait comme auparavant cent quatre-vingt-un milles et demi. En prenant le terme moyen de onze jours de M. Horneman, à seize milles et demi, cela fait aussi cent quatre-vingt-un milles et demi. Les géographes Arabes comptent dix jours de dix-neuf milles géographiques chacun, ce qui est égal à cent quatre-vingt-dix. Hérodote est aussi d'avis qu'il y a dix jours entre Ammon et Augila.

Il est certain que le manuscrit de M. Beaufoy indique treize journées par la route de Gegabib (la vallée des dattes), qui, d'après les renseignemens de M. Browne, est située au nord-est du Siwah, tandis que la

---

D'autre part,	23 h.
A Torfauc,	6 ½
A travers le désert jusqu'à un endroit où l'on fait de l'eau, sur les frontières de l'Augila,	49
Jusqu'à Augila	9
Total.	87 ½

route ordinaire, par Schiacha, conduit par l'ouest; mais on peut à peine supposer que la route du nord exige deux jours de plus que l'autre.

Il est vrai que M. Horneman, ayant perdu ses papiers à Schiacha, il est possible qu'il ne se soit pas exactement rappelé le *temps*, pendant les trois premiers jours, jusqu'à cet endroit. C'est pourquoi j'ai accordé cent quatre-vingt-six, comme un terme moyen entre M. Horneman et Edrisi.

M. Horneman ne pût obtenir un compte satisfaisant de la distance entre l'Augila et le Bengasi, sur la côte de la mer. Edrisi compte dix journées de Barca; mais ces journées, en les calculant à dix-neuf milles chacune, rencontrent la ligne de Siwah au 30me. dégré 7 min., ce qui lui donne un gissement d'O-18°-N. de cette dernière, tandis que c'est l'opinion générale que ces deux villes gissent presque dans la même parallèle. (1)

Delisle et d'Anville vont beaucoup au-delà de la distance d'Edrisi. Le dernier compte

(1) Abulfeda et Ptolémée la décrivent ainsi; et Ledyard apprit la même chose au Caire.

deux cent quinze milles de Barca, ce qui est très-probable, et peut-être a-t-il fondé son calcul sur les relations des voyageurs modernes. Je l'ai en conséquence adopté; et il rencontre la ligne de cent quatre-vingt-six de Siwah au 29me. degré 30 minutes de latitude; et au 22me. degré 50 minutes de longitude. Dans cette position, cette ville gît environ O ½ N. de Siwah.

Ptolémée calcule 3 degrés 16 minutes de différence de latitude entre Derna (Darnis) et Augila, ce qui placerait cette dernière ville sur notre carte au 29me. degré ½. Il fait aussi la ligne de gissement entre Ammon et Augila, presque parallèle à la côte de la mer, entre Parœtonium et Derna; et il est certain, quoique Ptolémée fût d'un avis contraire, que la côte est principalement située au nord-ouest.

Peut-être les longitudes des villes sur la côte du Barca sont-elles trop à l'ouest dans les cartes de M. d'Anville. Lucas ne paraît placer Augila qu'à onze journées de Bengasi.

III. *De l'Augila au Fezzan.*

Depuis l'Augila jusqu'au Fezzan, le temps

de M. Horneman n'est pas régulièrement observé en heures durant toute la route, sans doute à cause de l'extrême fatigue qu'il éprouva dans le *Harutsch* ou le *désert noir*, dans lequel il ne compte que par *journées ;* mais elles étaient très-longues, en général depuis le matin jusqu'au soir.

Tout ce que l'on pouvait faire était de réduire ces journées en heures, et de les ajouter au *calcul* des heures du journal, d'où il résulte un total de cent quatre-vingt-quinze à cent quatre-vingt-seize heures au plus ; et elles peuvent faire, déduction convenable faite pour les mauvais chemins du désert noir, trois cent quatre-vingt-quinze milles géographiques (1).

---

(1) En voici le calcul,	heures.
D'Augila aux montagnes *Moraije*,	26
A la plaine de Sultin,	18
A travers la plaine ou le désert de Sultin, etc. jusqu'à un endroit boisé, trois journées ; mais sans calcul en heures, mettons,	34
Jusqu'à l'entrée du Harutsch noir, environ un jour,	10

M. Delisle estime la distance à environ quatre ou cinq milles, ou à dix milles de plus que le résultat ci-dessus. Il a peut-être pris ses renseignemens dans les journaux des voyageurs modernes, puisque les géographes Arabes ne comptent pas moins de vingt de leurs journées entre Augila et Zuila, et cette dernière ville est à environ soixante milles géographiques en-deçà de Mourzouk.

D'autre part,	88
Jusqu'à des sources dans le Harutsch,	4
Jusqu'à la sortie du Harutsch, trois jours et demi,	40
A travers le Harutsch blanc, un jour et demi,	15
Jusqu'à un endroit à eau sur les frontières du Fezzan,	4
Jusqu'à Temissa,	9
Zuila,	6 $\frac{3}{4}$
Hamara,	7
Tragan,	10 $\frac{3}{4}$
Sidi-Bisher,	8
Mourzouk,	3
Total. . . .	195 $\frac{1}{2}$

La distance de route à 2 milles $\frac{1}{2}$ anglais par heure, donne 488 milles $\frac{3}{4}$; ce qui, en accordant

Je vais donner les rapports de diverses personnes, sur la distance du Caire au Fezzan, que nous avons calculée ci-dessus, principalement sur le rapport de M. Horneman; et qui, réduit à une ligne directe, est de huit cent vingt-neuf milles géographiques.

MM. Browne et Ledyard portent la distance à cinquante jours de caravanes; ce qui, en raison de seize milles et demi, fait huit cent vingt-cinq milles géographiques.

Edrisi compte quarante journées du Caire à Temissa ou *Tamest*. Ces journées, à dix-neuf milles chacune, sont égales à sept cent soixante milles géographiques; auxquels, si l'on en ajoute soixante-treize, distance, selon Horneman, de Temissa à Mourzouk, cela formera un total de huit cent trente-trois.

---

un vingtième pour les sinuosités, comme auparavant, donnerait 464 ou 465 milles anglais, ou 409 milles géographiques. J'en ai déduit 14 à cause des mauvais chemins et des détours extraordinaires de l'Harutsch noir.

Reste 395 milles géographiques pour la distance directe entre Augila et Mourzouk.

Cette route passe par Bahnassa, dans l'Oasis mineur; et, par circonstance, près de Siwah, comme il y a une rivière à huit journées de Bahnassa; delà, elle va au sud d'Augila, et par *Seluban*, ce qui pourrait signifier la plaine de Sultin (1).

Il est évident que si Augila était situé plus au sud, ou plus sur une ligne entre le Caire et le Fezzan, cela augmenterait la ligne de distance données de dix à douze milles.

La comparaison de la distance, d'après différentes autorités, est comme il suit :

D'après M. Horneman,	829	terme
Browne et Ledyard,	825	moyen
Edrisi (en ligne directe)	833	827

D'après Edrisi et Abufelda, depuis Siwah seulement, et delà par Augila et Zala, 877

D'après le gissement et la distance de Mesurate, 854 (2).

---

(1) Hérodote a une ligne de distance de Thèbes, à l'ouest, par intervalles de dix journées chacun; mais elle est fort inexacte.

(2) Le premier exposé de la distance, (dans la géographie d'Hérodote, p. 167.) est de 861 milles.

Ainsi le calcul d'Horneman, de l'intervalle entre le Caire et Mourzouk, quand cette dernière ville est placée comparativement avec Mesurate, diffère seulement de vingt-cinq milles en moins; et la distance, d'après le rapport des caravanes, ne diffère que de quatre en moins du calcul d'Horneman. Les rapports ou calculs des géographes Arabes ne doivent entrer en concurrence ni avec l'un ni avec l'autre.

IV. *Concernant la position de Mourzouk, capitale du Fezzan.*

M. Horneman, dans son journal envoyé de Tripoli, place la latitude de Mourzouk par observation au 25° 54′ 15″, parallèle si différente des autres autorités, qu'il devient nécessaire d'examiner avec soin ces autorités. Cette observation diffère de près de deux degrés de la parallèle assignée dans les procédés de la Société publiés en 1798. Sans

Cette différence est occasionnée par les différentes manières de projecture des cartes; celle dans Hérodote ayant une projecture sphérique, et la carte actuelle une projecture rectiligne.

vouloir rendre compte d'une si grande erreur apparente, je vais citer les autorités pour la parallèle qu'on lui a donnée dans la carte actuelle.

1°. M. Beaufoy, d'après les renseignemens de certains marchands tripolitains, l'a placé à dix-sept journées et demie de caravanes, en ligne directe, sud de Mesurate sur la côte de la mer. Ces journées sont estimées à huit heures, ou vingt milles anglais chacune, et je leur ai accordé quinze milles géographiques en ligne directe; mais maintenant que je sais par expérience que les routes des déserts sont en général fort droites, je leur en accorderai seize et demi; d'où il résultera que les dix-sept jours et demi produiront deux cent quatre vingt-huit milles trois quarts ou deux cent quatre-vingt-neuf milles géographiques. Si ces milles ne faisaient qu'une différence en latitude, la ville de Mourzouk ne serait pas plus bas que le 27e. degré 22′ 2″, puisque l'on dit que Mesurate est au 32° 10′.

2°. Le même individu la place à vingt-trois journées de Tripoli, par la route de

Gwarian et de Sockna, ce qui donne à peu près le même résultat que l'autre. La distance de Tripoli au Fezzan, par Mesurate, est de vingt-quatre journées et demie; conséquemment celle par Sockna est la plus courte, quoiqu'elle soit entièrement abandonnée, parce qu'elle n'est pas sûre (1).

L'interjection des deux lignes de distance d'Augila et de Mesurate, c'est-à-dire trois cent quatre-vingt-quinze milles géographiques du premier endroit, et deux cent quatre-vingt-neuf du dernier, place Mourzouk au 27e. degré 23′ de latitude, et à trente milles géographiques Est du méridien de Mesurate. En conséquence, son gissement sera environ S ¼ E, au lieu de sud, comme on l'avait rapporté.

3°. Edrisi dit que la distance de *Sort* à Zuila est de neuf journées, ce qui, d'après son calcul de dix-neuf milles chacune, est égal à cent soixante-onze milles géogra-

---

(1) La route par Sockna paraît être le chemin *court* pour aller à *Phazania*, dont Pline fait mention, liv. 5, chap. 5.

phiques; et Abufelda dit que ces deux places sont situées sur la ligne du nord au sud, l'une par rapport à l'autre. La ville de Zuila est un point dans la route d'Horneman, à environ soixante milles géographiques E par N, ou E. N. E. de Mourzouk; et Sort, d'après M. d'Anville, est au 30° 28'. Conséquemment la ville de Zuila, si elle se trouve sous le même méridien, devrait être au 27° 37 ou 14 minutes au nord de Mourzouk. Par la construction, Zuila gît environ S-7°-O de Sort; ce qui, en fait de différence de latitude, est à peu près la même chose; d'où il s'en suit que Mourzouk doit en être à 27 degrés 23 minutes sud ou environ.

4°. Ledyard fut informé qu'Augila était à l'*Ouest* de Siwah; et Wadan (ou Zala) dans la route du Fezzan, O-S-O d'Augila. Horneman donne aussi la même idée, en disant qu'ils allèrent O par S, en partant d'Augila. Malheureusement, M. Horneman ne nous donne pas la distance du Fezzan à Tripoli, quoiqu'il en ait fait le voyage.

5°. *Zala*, aussi appelé *Wadan* (1), est, selon Edrisi, p. 40, à neuf journées S-E de Sort, et à moitié chemin, entre Augila et Zuila, c'est-à-dire à neuf journées de chacune (2). En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra combien il est peu probable que Mourzouk soit situé au-dessous de la parallèle de 26°, considérant sa position relativement à Wadan et à Zuila.

Finalement, si l'on admet que le Fezzan soit le pays des *Garamantes* (et je ne sais pas où le chercher ailleurs, d'après les anciennes descriptions), alors sa distance de la mer, telle qu'elle est marquée par Strabon, page 835, à neuf ou dix journées, s'accorde

---

(1) Il y a plusieurs endroits du nom de *Wadan* dans cette géographie; ce mot désignant le confluent de deux rivières ou torrens. On trouve un autre Wadan dans la route de Mesurate au Fezzan, et un autre du Fezzan à Bournou.

(2) M. Horneman arriva, le jour avant d'entrer dans le Harutsch noir, à un petit bois d'arbres *verds*. Cette situation s'accorde avec celle de Zala, étant exactement à moitié chemin entre Augila et Zuila. On ne connaît pas de ville à cet endroit à présent.

parfaitement, en la comptant jusqu'à *Garama*, son ancienne capitale. Pline confirme cette assertion, en plaçant les Garamantes au-delà du *Mons Ater*, sur lequel nous reviendrons à l'article *Harutsch*, que nous prouverons clairement être l'ancien désert de *Souda*, entre le Fezzan et le Mesurate.

Il faut remarquer que ce changement dans la position de Mourzouk, qui est d'environ trente-neuf milles au sud-est de sa position dans la carte de 1798, n'affecte point matériellement la distance de cette ville à Tombuctou (1).

---

(1) M. d'Anville estime la distance entre Tripoli et Mourzouk à 240 milles géographiques seulement; M. Delisle à environ 280, ou moins; et Sanuto, qui a écrit sur la géographie d'Afrique, l'an 1588, à 255. Ainsi les 289 milles, accordés ci-dessus, de Mesurate, surpassent les plus grands calculs que l'on ait encore faits, de Tripoli, qui est encore plus éloigné de Mourzouk, que Mesurate.

CHAPITRE II.

Remarques générales sur les pays, dans la route de M. Horneman.

Je vais maintenant offrir quelques remarques géographiques et autres, sur certains sujets qui se présentent dans la ligne de route de M. Horneman et dans ses environs, comme I, sur la *Bahr-bela-ma* et la vallée de *Mogara*. II, sur le *Siwah*. III, sur l'*Oasis mineur*, ou le *petit Oasis*. IV, sur les vallées de *Schiacha* et de *Gegabib*. V, sur l'*Augila*. VI, sur le *Harutsch*. VII, sur le *Fezzan* et le *Gadamis*.

On sait très-bien que le mot *Bahr* signifie en arabe une étendue d'eau, soit *mer*, *lac* ou *rivière*; et *Bahr-bela-ma*, un endroit creux qui est supposé les avoir contenus; en d'autres termes, la mer, le lac, ou la rivière *sans eau*. En l'appliquant au sujet actuel, plusieurs écrivains respectables l'ont donné comme l'ancien lit d'une rivière, et cette rivière est le Nil de l'Egypte, qu'ils supposent avoir quitté son cours à Benjusef, et, après avoir passé par la province de

Faiume et le lac Kairun, se jeter dans la mer au golfe des Arabes. Ayant déjà donné mon opinion sur ce sujet, je me contenterai de dire en cet endroit qu'elle n'est point du tout affaiblie par tout ce qui a pu paraître depuis. Cette opinion est « qu'*anciennement* le lit du Nil était plus bas que la province de Faiume »; et il est certain que l'ouverture ou l'issue à Sakkara est *encore* au-dessus du niveau du Nil.

Les observations de M. Horneman, jointes à celles du général Andréosi et de M. Browne, jettent un plus grand jour sur le lit *profond*, ou le canal en question.

Il paraît que le général, ainsi que M. Browne (1), allèrent à la vallée de Natron, à environ trente deux milles géo-

---

(1) M. Browne, qui n'a pas vu la Bahr-bela-ma, a été informé qu'elle était à une journée à l'ouest des lacs Natron; mais, à moins qu'elle ne diverge vers l'ouest au-delà du point où le général Andréosi l'a vue, il a été mal informé. *Voyez* une relation de la Bahr-bela-ma, dans la géographie d'Hérodote, p. 503.

La description de ces vallées se trouve dans les *mémoires sur l'Egypte*, p. 212.

graphiques, ouest de Tenaré, et que le premier trouva aussi, contiguë à ce canal, à l'ouest, et séparée seulement par une chaîne étroite de montagnes, une seconde vallée plus grande, que les Arabes appellent *Bahr-bela-ma*; et aussi *Bahr-el-farigh*, ce qui signifie rivière *vide*. Il a dit que ces deux vallées étaient parallèles l'une à l'autre, dans une direction environ N. N. O. ½ O. et S. S. E. ½ E., pendant l'espace d'environ trente milles, et sans apparence de fin, de l'un ou de l'autre côté. Il porte la vallée de Natron à deux lieues et demie françaises de large, ou environ six milles et demi géographiques; et l'autre à trois lieues, ou sept milles trois quarts géographiques; ou toutes deux ensemble d'une extrémité à l'autre, à plus de quatorze milles un quart. Voyez *les mémoires sur l'Egypte*, pages 239, 240, et la carte.)

M. Horneman, dans sa route à l'ouest du Caire, passa la vallée de Natron, à la distance d'environ quarante milles géographiques du Caire; et, par circonstance, à-peu-près à neuf à dix milles de l'extrémité méridionale, vue par le général An-

dréosi. A la distance d'environ huit milles de la vallée de Natron, il *descendit* de cheval, et alla à ce qu'il appelle le pied *d'une montagne de sable*; mais, comme il était *nuit*, il ne put former aucune idée de l'endroit même; il observe cependant qu'il serait à propos qu'à l'avenir, les voyageurs cherchassent, dans cet endroit, le *cours* de *Barh-bela-ma*, sans doute parce qu'il trouva un ravin profond et grand, mais dont il ne donne plus d'autre indice. C'est pourquoi, en comparant la description du général Andréosi, je regarde la *montagne de sable*, plutôt comme la chaîne qui sépare les deux vallées ou creux, que comme la chose que crut voir M. Horneman. Il dit qu'ils descendirent la montagne de sable dans un désordre *inexprimable*; ce qui semble indiquer une descente longue et escarpée : et, ayant quitté ce lieu avant qu'il fit assez clair pour en former un jugement, il ne fait qu'y diriger l'attention des voyageurs futurs, sûrement parce que c'était un terrain profond.

On peut donc conclure que la Bahr-bela-ma et les vallées de Natron s'étendent

à quarante milles géographiques, ou plus, en pointant au nord vers le lac Mareotis, ou le golfe des Arabes; et, de l'autre côté, vers la position du lac Kairun, d'où elles paraissent être à moins de trente milles de distance.

Les quatre heures de marche, entre la station à la vallée de Natron, et le pied de la montagne de sable, ne s'accordent pas mal avec le terrain. La largeur de la vallée de Natron, six milles et demi géographiques, est, en comptant la montée vers l'ouest, égale à trois heures et un quart de marche; et le général Andréosi dit qu'il a été quarante minutes à descendre le penchant de la Bahr-bela-ma. (Mém. p. 240.) Nous avons donc trouvé près des quatre heures; d'ailleurs il n'est pas certain que M. Horneman n'ait pas traversé ce creux obliquement.

Il paraît que M. d'Anville croyait à l'existence d'un creux ou d'une vallée, qui s'étendait depuis le lac Kairun jusque dans le voisinage du golfe des Arabes, et il l'a même marqué sur sa carte d'Egypte. Les Français, à ce qu'il semble, n'ont jamais

eu occasion de déterminer ces questions, ce qui paraît extraordinaire. Je vais maintenant passer à la description d'une autre vallée, qui est peut-être une branche de la Bahr-bela-ma.

Vallée de Mogara.

M. Horneman marque que, le matin où il quitta le *pied de la montagne de sable*, il entra dans le désert, qui peut être considéré comme la limite naturelle d'Egypte. Ce désert a une étendue de plus de cent cinquante milles géographiques de l'est à l'ouest; son étendue au sud n'est pas connue, mais il va probablement jusqu'à l'Oasis mineur. M. Horneman n'eut pas d'occasion de s'instruire si c'était une partie de ce grand désert de sable que l'on est douze journées à traverser, entre le grand Oasis et Siwah, puisqu'il resta dans l'incertitude concernant le cours des montagnes d'*Ummesogeir*, vers le sud.

Ce désert, tout-à-fait plat, et couvert de sable volant, est borné au nord par une chaîne de montagnes calcaires nues, cou-

rant à-peu-près est et ouest, dans la ligne de route de notre voyageur. Du côté du désert, ces montagnes sont escarpées et bordées par une vallée remarquable, que l'on sait s'étendre du *voisinage* de la Bahr-bela-ma, jusqu'à la longueur de sept journées à l'ouest. Sa largeur est d'un à six milles : il y a dans certaines saisons beaucoup d'eau stagnante; mais, quand M. Horneman la vit (en septembre 1798), elle ne contenait que quelques lacs ou étangs par intervalles, et, dans plusieurs endroits, des traces de terrain marécageux qui avaient ensemble plusieurs milles d'étendue. L'eau des étangs était amère; mais on trouvait de l'eau douce tout près, à la profondeur de quatre à six pieds. Les caravanes, dans leur route, vont le long de la vallée, profitant tous les deux ou trois jours des ressources d'eau qu'elle présente; mais préférant la voie du sable, comme plus convenable aux pieds des chameaux.

Nous ne savons pas jusqu'où la vallée s'étend à l'ouest; si elle finit à l'endroit où M. Horneman monta les montagnes d'Um-mesogeir (qui forment une continuation de

la chaîne de montagnes calcaires dont on a déja fait mention); ou si elle communique avec ces vallées qui contiennent le grand ou le petit Oasis. Quoi qu'il en soit, elle semble être de la nature de ces vallées, étant située au pied de montagnes calcaires escarpées, au-dessus du niveau du désert plat qui est au-dessous d'elles. Il est remarqué que les côtes escarpées de toutes ces chaînes de montagnes font face au sud ou à l'ouest (1). La vallée de Mogara diffère cependant beaucoup en un point de celles qui contiennent l'Oasis (quoiqu'elle paraisse très-semblable à celle de *Schiacha*, sur laquelle nous reviendrons), c'est qu'aucune source ne monte jusqu'à sa surface; cause à laquelle on doit probablement attribuer le manque de ces portions de territoire, que l'on appelle *Oases.* Les sources me paraissent véritablement être un trait caractéristique des Oases.

---

(1) Les montagnes près de la vallée de Mogara répondent aux montagnes de *Lemagra* (peut-être corrompu de *El-Mogara*); de M. Beaufoy, société d'Afrique, 1790, chap. 10; et aussi au mont *Ogdamus* de Ptolémée, Afr. Tab. 3.

Le général Andréosi nous informe d'une particularité très-curieuse, en parlant de la Bahr-bela-ma. Il dit (mémoires sur l'Egypte, p. 246.) que les habitans de Térané, sur le Nil, transportent d'une vallée située à trois journées au-delà de la Bahr-bela-ma une espèce de *roseaux* ou *joncs*, dont on fait des nattes à Menouf, dans le Delta. Le général suppose que l'endroit en question est une continuation de la Bahr-bela-ma, dans l'intérieur de l'Afrique; et, à la vérité, il pourrait se faire que la vallée de Mogara fût une branche de la première, qui s'en sépare, à l'endroit, ou près de l'endroit où M. Horneman la traversa. La vallée dont parle le général peut être dans les environs de *Biljorabec*, et dans un des terrains marécageux ci-dessus mentionnés; ou, si les trois journées sont entendues depuis *Terané*, comme cela est possible, quelle est dans les environs de *Mogara*. Dans tous les cas, nous devons regarder la vallée comme l'endroit qu'a voulu indiquer le général Andréosi.

La description de la Bahr-bela-ma par ce général est bien digne d'attention, mais

elle est trop longue pour être insérée ici. Il y trouva du bois pétrifié, du même genre que celui vu par M. Horneman, dans le désert contigu; mais ils remarquent tous deux que le bois n'avait aucune marque de l'outil de l'ouvrier, comme se le sont imaginées plusieurs personnes, et qui, d'après cela, ont regardé la vallée comme un ancien lit du Nil, abandonné à-peu-près depuis la fondation de Memphis.

Sans doute que le creux en question ressemble beaucoup au lit d'une rivière, tant par rapport à sa forme que parce qu'il s'y trouve des cailloux; mais où est le corps d'eau douce qui l'eût ou creusé ou rempli? Le général Andréosi l'estime à près de neuf milles anglais de largeur, et dit qu'il est extrêmement profond! Nous ne savons pas quel était l'état des choses dans les temps plus reculés du monde; mais, depuis l'époque de l'histoire, le Nil paraît toujours avoir été de la même grandeur qu'il l'est aujourd'hui.

Mais ce n'est pas là la seule difficulté. La province de Faiume, à travers laquelle devait être l'issue supposée du Nil, est

séparée de la vallée du Nil, par une continuation de la chaîne de montagnes qui forme la barrière occidentale d'Egypte, et à travers laquelle (si j'entends bien la matière), la main de l'art a fait le passage au lac Kairun, par *Illahon* et *Hawara*. Dans tous les cas, ce canal ou passage ne saurait être regardé comme la continuation de l'ancien lit du Nil, depuis la *Haute Egypte*, jusque dans la *Bahr-bela-ma*, à cause de ses dimensions bornées ; et par conséquent, toute idée que le Nil ait un bras vers l'*ouest*, ou qu'il se soit jeté dans le lit du lac Kairun, et de Bahr-bela-ma, est détruite. Car, en admettant même leur continuation, le creux qui contient le lac Kairun, et qui constitue aussi la province de Faiume, doit être regardé comme une espèce de cul-de-sac à la Bahr-bela-ma, tant que les montagnes, par Illahon existeront. C'est de là que j'ai pris occasion de remarquer dans un autre lieu (1) qu'il est possible que le fameux ouvrage du lac Mœris, qui est maintenant une espèce d'énigme parmi les

(1) Géographie d'Hérodote, p. 504.

savans, ait été formé par l'action même de faire une coupure à travers une partie basse de la barrière occidentale d'Egypte, et de laisser passer l'eau dans cet espace profond qui contient aujourd'hui le lac Kairun ; mais si le Nil avait jamais formé ses alluvions près du golfe des Arabes, il en resterait sûrement quelques vestiges, soit le long du rivage, ou dans la mer même.

Il est à remarquer qu'il y a d'autres vallées, ou ravins, le long du cours du Nil, presqu'aussi étendus que celui de Faiume, mais au niveau desquels le Nil n'est pas encore élevé. Et il ne sera pas hors de propos de répéter ici ce qui a été dit dans un autre lieu (1), que, quoique maintenant le Nil, quand il est enflé, coule dans le lac Kairun, il faut cependant qu'il y ait eu un temps où son lit était trop bas pour y atteindre : car, on ne saurait révoquer en doute que son lit ne se soit élevé graduellement par les dépôts, effet nécessaire du chariage des terres du Delta, dans la mer; et

(1) *Ibid.*

que conséquemment il *continuera* de s'élever (1).

Ce que dit le général Andréosi des progrès des sables mouvans de la Libye, dans la Bahr-bela-ma, etc. (*mémoires*, p. 247), est aussi digne d'attention. Ce mouvement semble avoir lieu généralement; et M. Horneman remarque que, dans leurs cours, chaque obstruction occasionne une montagne de sable; mais il parle plus particulièrement d'une plus petite espèce de monts de sable, formés par l'obstruction des troncs de palmiers, et si hauts, qu'ils ne laissent voir que les branches les plus élevées.

I I. *Siwah.*

On ne saurait maintenant plus douter de la position géographique de cette ville remarquable, puisque, outre les renseignemens communiqués par M. Browne, on possède encore ceux de M. Horneman, fondés sur

(2) Ceci est expliqué dans les observations sur les alluvions des rivières, dans le même livre, section 8.

le temps qu'il employa pour y parvenir, et sur les rapports des naturels, concernant sa position relativement au Cairé, aux Oases, à Faiume et Derna, et sur-tout quand on considère que ces nouvelles autorités ne diffèrent que de quelques minutes de longitude des autorités antérieures.

Le rapport de M. Horneman n'est pas moins favorable à la première idée, que c'est l'Oasis d'Ammon; et les ruines de l'édifice égyptien qu'il contient, celles du fameux temple de Jupiter Ammon, de la découverte originaire duquel nous sommes redevables à M. Browne. Car, outre ce qui paraît avoir été le temple *intérieur*, M. Horneman a vu les fondations indiquées par M. Browne, de quelques centaines de pas de circonférence; et même quelques restes des murs de ce que l'on peut supposer avoir été les murs de circonvallation, dont les matériaux ont probablement servi à la construction des maisons de pierres d'une ville estimée contenir six à sept mille habitans (1). Nous ne devons plus entretenir

(1) Mon ami, M. Morton Pitt, a prouvé, par

de doute, parce que les matériaux du temple et du palais, décrits par les anciens, ont disparu. D'ailleurs, en revisant le sujet, il y a tant de particularités qui s'accordent avec les anciennes descriptions, telles que les dimensions, la position géographique, les fruits, les fontaines abondantes, la fertilité du sol, et finalement peut-être une des plus grandes preuves de toutes, quoiqu'elle ne soit que négative, la déclaration des habitans, « qu'il n'existe dans le voisinage aucune autre portion de territoire fertile, ni plus près que l'Oasis mineur. »

Une preuve de la population et de l'opulence de l'ancien état d'Ammon existe dans les nombreuses catacombes marquées ou visitées par Browne et Horneman, et par la probabilité que la montagne de rocher sur

---

l'énumération des habitans d'une paroisse de campagne dans Dorsetshire, que les hommes en état de porter les armes, forment *un quart* de la communauté. M. Horneman, si je le comprends bien, estime le nombre de guerriers *actuels* à 1500, de sorte que nous devons peut-être multiplier ce nombre par 5 pour approcher davantage du taux de la population.

laquelle est située la ville moderne, se trouve aussi remplie de catacombes. On sait qu'il en existe de semblables dans les habitations des paysans du village voisin d'Ummesogeir, que l'on peut bien supposer, malgré le misérable état dans lequel il est aujourd'hui, avoir été un accessoire florissant de l'ancien Ammon, et qui était probablement le *siropum* de Ptolémée.

Il y a une particularité qui a besoin d'être discutée. M. Horneman diffère grandement de M. Browne, dans son estimation de l'étendue du territoire de Siwah. M. Browne l'évalue à six milles de long sur quatre de large; mais M. Horneman lui donne une *circonférence* de cinquante milles. Voici ses paroles : « Une vallée bien arrosée de cinquante milles de circonférence, entourée de rochers nus et escarpés. » (Abufelda dit aussi que le territoire est environné de montagnes) Probablement l'idée de M. Horneman s'étend à tout l'espace borné de montagnes, et M. Browne n'entend que la partie fertile; et il faut avouer que les dimensions données par le dernier s'accordent avec celles des anciens.

M. Horneman dit que *toutes* les eaux des sources sont employées à l'arrosement des jardins et des champs, de sorte qu'aucun courant ne coule *au-delà* du district. Il est certain qu'Edrisi décrit une *rivière* appelée *Costara*, à huit journées de Bahnassa, dans le petit Oasis, vers le Fezzan, s'accordant presque exactement avec la distance du Caire à Siwah, quinze journées; ce qui, au taux de dix-neuf milles géographiques chacune, est égal à deux cent quatre-vingt cinq, et la construction en a deux cent soixante-quinze. Suivant la description que fait M. Horneman des nombreuses et abondantes fontaines du Siwah, dont une seule, dit-il, forme un ruisseau considérable, et une autre plusieurs ruisseaux, on devrait s'attendre que quelques-unes de ces eaux coulassent à une grande distance, avant de se perdre entièrement dans les sables. Il est néanmoins possible que la rivière Costara vienne d'une fontaine différente dans le désert; mais cette coïncidence de positions est remarquable.

La description des terres du Siwah par M. Horneman, et celle du grand Oasis par

M. Browne, paraissent être de la même nature, contenant chacune d'abondantes fontaines et de vertes prairies, propres à la culture ou au pâturage. On dit que les terres du petit Oasis sont à-peu-près les mêmes, quoiqu'un peu inférieures : d'où il paraîtrait que la vallée de Mogara, qui a de bonne eau à la profondeur de quatre pieds, n'aurait besoin que des moyens de la faire couler sur la surface, pour devenir, comme les autres, un Oasis.

I I I. *L'Oasis mineur.*

M. Horneman a été informé qu'à la distance de sept journées de Siwah, de cinq de Faiume, et seulement de *quelques* journées de Biljoradec, il y avait un pays semblable au Siwah, et dont les habitans, qui sont moins nombreux, parlaient *le même langage*. Il conclut avec raison que c'était une partie de l'Oasis mineur des anciens; et, d'après sa position, c'en doit être l'extrémité septentrionale.

Si, par quelques journées, quand on vient de parler de cinq et de sept, on peut entendre

trois ou à-peu-près, le territoire en question devrait être dans la parallèle de 28° 50, environ à moitié chemin du Caire et de Siwah (1), et à quatre-vingt-neuf milles géographiques à l'ouest de Bahnassa, au canal de Joseph. De là il aboutirait bien près de Bahnassa, dans l'Oasis, qui a déjà été placé (2) à quatre-vingt-trois milles de l'endroit ci-dessus mentionné.

Ptolémée place l'Oasis mineur dans le 28me degré 45 minutes de latitude, et à soixante-quinze milles géographiques à l'ouest d'*Oxyrinchus* pris pour Bahnassa, dont nous venons de parler. Il a sans doute voulu exprimer quelque point particulier de l'Oasis, et probablement la ville capitale, qui a pu avoir la position de Bahnassa dans l'Oasis. Il y a donc un accord général entre les relations anciennes et modernes à cet égard (3).

---

(1) Edrisi le place à sept journées du Caire, probablement par le Faiume.

(2) Géographie d'Hérodote, p. 560, 561.

(3) La plupart des auteurs modernes qui ont

Mais on a dit à M. Browne, lorsqu'il était à Charje dans le grand Oasis, que la partie méridionale du petit Oasis, appelée par les habitans *Al-wah-el-Gherbi*, n'était qu'à quarante milles de distance au nord. Cela étant ainsi, le petit Oasis ou l'Oasis mineur aurait une étendue de cent milles du nord au sud, c'est-à-dire plus grande que celle de l'autre territoire que l'on appelle le *grand* Oasis; ce qui pourrait néanmoins être vrai, parce que l'expression *grand* ou *mineur* pourrait être relative à d'autres qualités qu'à celle de la dimension. M. Browne décrit le grand Oasis, qu'il avait traversé tout entier, comme composé de grands terrains détachés ou îles, semblable au Siwah, s'étendant sur une ligne du nord au sud, et séparé par des intervalles de désert de deux à quatorze heures de marche. L'Oasis mineur est probablement de la même nature; mais, d'après les rapports généraux, il est inférieur à l'autre, et fort inférieur au Siwah. (Voyez une relation des Oases dans la géographie d'Hérodote, sections 20 et 21.)

---

fait mention de cet Oasis, parlent de *ruines* qui y existent, particulièrement M. Browne, p. 133.

M. Browne ajoute que l'Oasis mineur est une espèce d'établissement capital des Mograbins ou des Arabes de l'ouest, qui passent de là à l'extrémité occidentale du lac Kairun, dont le rivage de ce côté-là est aussi en leur possession. (Pages 132, 170.)

Ainsi nos voyageurs modernes ont fixé, d'une manière assez satisfaisante, les positions des trois Oases. Mais il serait plus satisfaisant d'avoir la latitude correcte de l'extrémité septentrionale de l'Oasis mineur, et quelques relations du nombre et de la position des îles qu'il contient.

I V. *Vallées de Schiacha et de Gegabib.*

A la distance d'environ trois journées à l'ouest de Siwah, M. Horneman parvint à *Schiacha*, vallée *fertile* à droite; et, à ce qu'il paraît, d'après un événement qui eut lieu pendant la visite désagréable des Siwahans, il y avait plusieurs petits endroits marécageux dans le voisinage de leur camp, dans cette vallée. De plus, à six heures de là était *Torfauc*, où l'on trouva aussi de l'eau

douce. Outre cela, dans la route de Siwah à Schiacha, à la distance de six ou sept milles du premier endroit, il vit au pied des montagnes un lac supposé être d'eau douce, de plusieurs milles d'étendue.

En combinant avec cela la remarque de M. Horneman, qu'ils avaient voyagé le long d'une chaîne de montagnes depuis Siwah; que ces montagnes étaient une continuation de celles qu'ils avaient toujours vues *au nord* de leur route à travers le désert, et « qu'elles s'élevaient perpendiculairement du niveau du désert, sans aucun penchant et sans aucune couverture de sable ou autre, mais qu'on voyait seulement le rocher tout nu »; on peut conclure que la vallée décrite, au pied de ces montagnes, est à-peu-près de la même nature que celle de Mogara. De plus, il paraît qu'il regardait toute l'étendue des montagnes, depuis la *Bahr-bela-ma* jusqu'à Schiacha au moins, comme une chaîne continue, qui a une descente rapide au sud. Cependant cette *continuité* reste à prouver.

La remarquable vallée de *Gegabib*, fameuse par ses dattes, ne peut pas être bien

loin du voisinage de *Schiacha* et de *Torfauc*, puisque M. Browne dit, page 26, que, lorsqu'il eut fait deux journées au nord-ouest de Siwah, il n'était pas *éloigné* de Gegabib. M. Beaufoy l'appelle, d'après la description de Ben-Ali, *une plaine étroite, sablonneuse et inhabitée, mais féconde en dattes* que recueillent, ajoute-t-il, les habitans du *Duna* sur la côte, à huit journées de distance (1). Comme M. Horneman n'a pas remarqué de dattiers dans sa route de Siwah à Augila, il faut qu'il ait voyagé loin de cette plaine ou vallée, et sans doute au *sud*. Cela paraît prouvé par la description de la route d'Augila à Siwah, par Ben-Ali, « qui *traverse* les *montagnes* étendues de *Gerdoba* », jusqu'à cette vallée, puisque M. Horneman laissa les montagnes au nord de cette ligne tout le long du chemin.

Comme ce sont les habitans de la côte de

(1) (*Voyez* les procédés de la Société d'Afrique, en 1790, chap. 10.) La côte de la mer est véritablement à huit journées de Gegabib; mais je ne connais aucun endroit du nom de *Duna*. Dema est deux fois plus loin.

la mer qui recueillent aujourd'hui les dattes du Gegabib, et que celles de l'Augila l'étaient anciennement par les *Nasamones* de la côte de *Syrtis*, de même les habitans de la *même* côte, aidés des Augilans modernes, font à présent des expéditions à dix journées d'Augila dans l'intérieur des terres, pour enlever des hommes et des dattes (1). Ainsi ce systême d'incursions de la côte dans l'intérieur semble avoir été pratiqué de tout temps, et j'aurai occasion de le faire encore observer par la suite. L'Augila était un endroit habité du temps d'Hérodote, et cependant les dattes étaient enlevées par des étrangers; et il semble que les Augilans actuels se vengent sur les autres des injures que l'on a fait éprouver à leurs ancêtres.

V. *L'Augila.*

Ce petit, mais célèbre territoire, est situé presque à moitié chemin entre l'Egypte et le Fezzan, et à un peu moins de cent soixante-dix milles de la côte la plus voisine de la

---

(1) *Voyez* page 239.

Méditerranée. Il paraît posséder beaucoup des qualités d'un Oasis, étant plat, bien arrosé, fertile, et environné de déserts arides, soit de sable, soit de rochers; celui de l'est sur-tout est si dépourvu d'herbage que les chameaux de la caravane de M. Horneman furent obligés de porter leurs provisions. Son étendue de l'est à l'ouest ne paraît pas être de plus d'une longue journée. L'agriculture des Augilans se borne plus au jardinage qu'à la culture du blé; mais M. Horneman ne parle pas de celle des dattes, par laquelle ce pays a été si célèbre dans les temps anciens et modernes (1).

Il paraît que les Augilans sont les marchands qui font le commerce entre l'Egypte et le Fezzan, auquel leur position mitoyenne et leur prompte communication avec le port de Bengasi les rendent plus propres. Les habitans d'une de leurs villes les plus peuplées (2),

(1) Abufelda parle de ses dattes et de ses fontaines, et Ben-Ali informa M. Beaufoy qu'il était célèbre par *l'abondance* et la *saveur* de ses dattes. (Procéd. de la Soc. d'Af. chap. 10.)

(2) M. Horneman parle de trois villes dans

Mojahra, sont uniquement occupés de ce commerce; et M. Horneman fait un contraste du caractère de ces marchands avec celui de ceux qui habitent les autres villes, et qui s'occupent d'agriculture, peu favorable aux premiers. En très-peu de remarques fort courtes, il nous montre avec beaucoup d'intelligence les effets naturels et presque nécessaires des occupations des hommes sur leur moralité. Malgré la possession de ce commerce, Augila n'est vraiment qu'une bien misérable ville.

Il est à remarquer qu'*Augila* est une du petit nombre des villes d'Afrique qui ait conservé son ancien nom sans altération.

V I. *Le Harutsch, blanc et noir.*

Ces remarquables contrées (dont on peut voir la description page 141 et suivantes),

---

l'Augila, et Ben-Ali en ajoute une quatrième, ou un village appelé *Guizara*, situé à une journée de la capitale. Ainsi elle s'accorde avec l'endroit à l'eau, où arriva M. Horneman, à neuf heures d'Augila. Ce semble aussi être la *Saragma* de Ptolemée. (Tab. III. Africœ.)

avaient été indiquées par Ben-Ali à M. Beaufoy, qui en a fait mention (dans le chap. 10 des procédés de la Société d'Afrique pour l'an 1790), de l'une, sous la description du désert de *rochers noirs* et *nus*, de quatre journées d'étendue; et, de l'autre, sous celle de pierre *tendre* et *sablonneuse*, de trois journées d'étendue; mais elles sont décrites d'une manière fort obscure, et leurs positions respectives sont transposées.

Il paraît que M. Horneman employa près de cinquante heures pour traverser le Harutsch noir, et quatorze de plus pour passer le Harutsch blanc, ou tout ensemble soixante-quatre heures égales à huit journées ordinaires de caravanes; ce qui ne diffère pas beaucoup du rapport de Ben-Ali, qui en comptait *sept*.

Le Harutsch blanc forme l'extrême limite du Fezzan, et s'étend au sud, dans le district de *Tibbo Rshade*, dont nous parlerons plus au long dans la suite. Le Harutsch noir paraît beaucoup plus étendu. Horneman fut informé qu'il avait cinq journées de largeur de l'est à l'ouest, (il l'a traversé dans la

direction ouest-sud-ouest), et sept de longueur du nord au sud. Cependant M. Horneman observe avec justesse qu'il doit être plus étendu, puisqu'il a traversé une contrée de la même nature, en allant du Fezzan à Tripoli ; et même de ce point là, on disait qu'il s'étendait à une distance considérable à l'ouest. Il ajoute qu'il apprit à Mourzouk qu'il y avait aussi des montagnes noires dans la route de cette ville à Bournou, c'est-à-dire au sud-est.

M. Beaufoy fut aussi informé (voyez le chap. 4 des procéd. de la Soc. d'Af., en 1790) que l'on traverse un désert appelé *Souda* (c'est-à-dire *Noir*), en allant du Mesurate au Fezzan, ce qui est conforme au rapport de M. Horneman. On estimait sa largeur du nord au sud à quatre journées, ou à quelque chose de plus étroit que dans la ligne de route de M. Horneman depuis Augila.

M. Horneman dit que le Harutsch noir est composé d'une matière qu'il croit volcanique, ou qui avait éprouvé l'action du feu ; et sa forme paraît à la vérité fort singulière. Il existe dans Pline une preuve évi-

dente qu'il était connu des Romains; car ils l'avaient traversé dans leur expédition au Fezzan et vers le Niger, etc.; ils avaient même examiné et remarqué la plus courte route à travers les mêmes montagnes.

Pline dit que, « depuis *Cydamus* (c'est-à-dire *Gadamis*, qu'il place vis-à-vis *Sabrata*, sur la côte de la mer), une montagne s'étend fort loin vers l'est, appelée par les Romains MONS ATER, et qui paraît brûlée des rayons du soleil (liv. 5, c. 5.) ». Et il ajoute qu'au-delà de cette montagne il y a des déserts, et les villes des Garamantes, qui furent conquises par les Romains sous Balbus. Dans cette description, on reconnaît clairement le SOUDA, ou DÉSERT NOIR, au nord du Fezzan, et que M. Horneman vit tant là qu'à l'est du même pays, et qu'il *apprit* devoir *continuer* bien loin vers l'ouest, au-delà de la ligne de route du Fezzan à Mesurate; en d'autres termes, vers Gadamis.

Sokna, qui est une ville de quelque considération, est à moitié chemin de cette route et de Gadamis; et il est connu que le désert de *Souda* gît au sud de cette ville. Ainsi donc

Pline paraît avoir parfaitement raison, en étendant le *Mons Ater* à l'ouest jusqu'à *Cydamus* (c'est-à-dire Gadamis), et encore beaucoup plus loin à l'est de cet endroit.

V I I. *Le Fezzan.*

On a dit qu'il n'y avait pas de différence considérable entre la position de la capitale de ce pays (Mourzouk), telle qu'elle est donnée par M. Horneman, et sa première position dans les cartes, faites pour la Société d'Afrique en 1790 et 1798, considérée sous le rapport de la géographie générale. C'est pour cette raison que je ne l'ai pas changée dans la carte générale, et que j'ai arrangé les positions à l'est conformément, au lieu de changer la carte générale. Mais, dans la carte de la route de M. Horneman, toutes les positions rendues douteuses par ses observations sont données d'après ces observations.

Les limites et l'étendue, telles qu'elles sont données par M. Horneman, ne diffèrent pas non plus matériellement de celles données par M. Beaufoy; ce qui est remarquable,

en considérant sous quel désavantage ce dernier recueillit ses matériaux, comparé avec le mode de les recueillir sur les lieux. Mais, en arrangant les limites, on doit faire une distinction entre le royaume *propre* du Fezzan et les pays qui en dépendent.

M. Horneman dit que la partie *cultivée* du Fezzan a une étendue de trois cents milles anglais du nord au sud, sur deux cents de l'est à l'ouest. Ces dimensions s'accordent en général avec celles de M. Beaufoy, par rapport à la *base* du *tout;* mais M. Beaufoy en fait un cercle, tandis que M. Horneman en fait un oval. Il paraîtrait aussi que M. Horneman regardât toute l'étendue, ainsi donnée par lui-même et par M. Beaufoy, comme un territoire cultivé; et nous connaissons trop peu de la géographie actuelle pour entrer dans aucun détail. M. Horneman parvint de Mourzouk aux frontières orientales du Fezzan en quarante-quatre ou quarante-cinq heures, qui sont égales à environ cent dix milles anglais. Pour justifier le calcul de M. Horneman, Mourzouk doit être situé près du centre, entre les limites de l'est et de l'ouest; mais M. Beaufoy dit que le territoire

ne s'étend pas beaucoup à l'ouest de la capitale.

De plus, M. Beaufoy accorde cinq journées depuis les limites septentrionales, au bord du Désert noir, jusqu'à Mourzouk, ce qui est environ cent milles anglais par la route, et de Mourzouk jusqu'aux montagnes d'*Eyre*, limites méridionales, quatorze journées égales à deux cent quatre-vingts milles, ce qui fait trois cent quatre-vingts milles, et peut-être en ligne directe trois cent cinquante. Mais il y a à moitié chemin un désert de cinq journées de largeur, et il est incertain de quel endroit M. Horneman fait son calcul.

Les dépendances sont fort étendues. M. Horneman met dans la classe des dominations du Fezzan les régions du Harutsch avec celles du Wadan du Houn ou Hun et du Sockna, qui sont toutes situées au-delà du Harutsch. Sockna devrait être une ville de marque, puisque ses marchands sont en possession de la principale partie du commerce entre le Fezzan et Tripoli.

M. Horneman fut informé qu'il y avait cent une *places* habitées dans le Fezzan, et

il est remarquable que ce soit exactement le nombre mis dans la carte de M. Delisle, imprimée en 1787; celui dont M. Beaufoy tira ses renseignemens dit un peu moins de cent. Mais de toutes ces places il y a très-peu de villes de marque, et encore moins dont on ait donné les positions : dans le rapport de ces positions, les renseignemens de M. Beaufoy diffèrent à quelques égards de ceux de M. Horneman.

J'ai déjà amplement parlé de la position de la capitale, Mourzouk.

Zuila ou Zawila (probablement la *Cillaba* de Pline, l. 5, c. 5) est placé par M. Horneman à cinquante-neuf milles géographiques à l'*est* de Mourzouk. On a dit à M. Beaufoy qu'elle était à sept journées de distance; et le gissement, dans ses rapports, varie de l'*est* à l'*est-nord-est*. J'ai mis est par nord. Du temps d'Edrisi, c'était la capitale (1), et probablement c'est de cette circonstance

(1) M. Horneman vit quelques restes, qui doivent avoir rapport au temps du Mahométanisme.

que quelques - unes des nations voisines appellent encore le Fezzan *Seela*, comme nous le dit M. Horneman.

Temissa, autre ville capitale, est placé par M. Horneman à environ sept heures à l'est de Zuila. Cette ville paraît être le *tamest* d'Edrisi, situé à quarante journées (de son échelle) du Caire.

Germa ou Jermah est placé par M. Beaufoy *au sud* de Zuila, et à-peu-près à la même distance de Mourzouk. C'est sans doute la *Garama* des Romains (1), capitale du Fezzan, ou *Phazania*, au temps de la conquête des Romains, et qui paraît avoir donné le nom de *Garamantes* à toute la nation. (Comme la discussion de ce sujet est déjà soumise au public dans la géographie d'Hérodote, section 22, l'auteur demande la permission d'y renvoyer.) M. Horneman, qui appelle cette ville *Yerma*, la place à l'*ouest* de la capitale : cependant M. d'Anville l'a

---

(1) Il y a des restes considérables d'architecture jusqu'à ce jour. (Voyez les procédés de la Société d'Af., 1790, chap. IV.

placée, sous le nom de *Gherma*, au sud-est, et *Tessona* (ou Tosaûa) entre les deux, et cela répond à l'arrangement de M. Beaufoy. Il faut observer que M. Beaufoy place ces deux villes beaucoup trop loin au sud-est de Mourzouk, ignorant que *Gherma* ou *Garama* fût dans le Fezzan, quoiqu'il le reconnaisse pour la capitale des *Garamantes*.

Katron est placé sud-est de la capitale, par M. Beaufoy, à la distance de soixante milles par la route. C'est le *Gatron* de M. Horneman, qu'il place directement au sud. D'Anville le nomme *Catron*, et le place environ sud sud-ouest, à la distance de soixante-quinze milles géographiques. Dans un autre endroit où M. Horneman décrit une marche de troupes du Fezzan au Burgu, il place Gatron au sud, à cinquante quatre milles de Mourzouk, dans la route de Teghery, qui, étant, d'après tous les rapports, à l'ouest de sud de Mourzouk, on en peut conclure que Katron gît plutôt au sud qu'au sud-est. Le rapport de distance ne diffère que fort peu entre M. Horneman et M. Beaufoy. Il est probable que M. d'Anville n'était

pas aussi bien instruit de la distance, que l'un ou l'autre de ces deux voyageurs.

M. Beaufoy dit que Mendra est à soixante milles, presque au sud de la capitale. Mais c'est la position de Katron, selon Horneman, et qui, comme nous l'avons vu, paraît probable. Mendra, étant le nom d'une *province* comme celui d'une ville, doit être dans quelqu'autre position. Il est possible que cette ville devrait changer de place avec Katron, dans la description de M. Beaufoy.

Teghery est donné par M. Beaufoy comme la ville la plus occidentale, ou plutôt la plus au sud-ouest du Fezzan; et il le place à quatre-vingts milles de route sud-ouest de la capitale. Cette même ville paraît dans une route (dont nous avons parlé) de Mourzouk à Burgu, où M. Horneman la place au sud sud-ouest, à trente-trois pareils milles de Katron; d'où la position de Teghery serait à environ quatre-vingt cinq milles S. ¼ O.; mais d'Anville la place à cent seize milles géographiques de Mourzouk, S. S. O. ½ O.; et, quoique la distance dans ce cas-ci, comme dans celui de Katron,

soit excessive, on doit cependant avoir quelque égard au gissement. En conséquence, un terme moyen des trois donne S. 26 O.; et la moyenne distance de Beaufoy et d'Horneman, soixante huit milles géographiques, réduits à une ligne directe.

Dans une route de Tunis à Kashna, communiquée par M. Magrah, l'on trouve une ville, appelée Tal-Garée, à quinze journées de Gadamis (1). Il paraît très-probable que

---

(1) Il paraîtrait que Gadamis devrait être placé plus à l'est que dans la carte de 1798, ce qui augmentera la distance directe de Teghery à Tunis, sur la carte, en redressant la ligne de route. On a dit à M. Magrah que Gadamis était au S. 4° E. de Tunis; et la distance, de vingt-trois journées de caravane. Les dix premières étaient jusqu'à Kabes, situé dans la carte de d'Anville à 163 ½ milles géographiques, dans la direction S., un peu O. de Tunis. Si les autres treize journées (au même taux de 16 milles 350 pas) égales à 212 ½ milles géographiques, sont mises sur la ligne de S. 4° E. de Tunis, Gadamis tombera dans le 30° 29′ 30″ de latitude, et dans le 11° de longitude est.

M. Magrah fut informé que cette ville gissait au S. O. de Tripoli, mais il n'y a pas de distance

c'est la même ville de Teghery, dans le Fezzan; mais la distance des quinze journées est bien éloignée en moins de la position de Teghery, telle que nous venons de la donner. Si ce point pouvait être vérifié, ce serait comme une règle pour la position de Mourzouk, et je m'imagenerais que cette capitale est un peu plus à l'ouest, ou au nord-ouest, que celle qui est actuellement dans la carte.

Ces faits sont particulièrement indiqués ici, afin que les géographes futurs puissent s'informer si la route de la caravane de Tunis au Soudan passe par Teghery, sur la frontière occidentale du Fezzan, comme je crois qu'elle le fait. Il y a aussi quelque

---

donnée. Pline dit que *Cydamus* est situé vis-à-vis *Sabrata* (Sabra, ou le vieux Tripoli). Dans uue copie de Pline, elle est à douze journées du grand Syrtis. Dans cette position, elle en est à plus de 240 milles géographiques; ce qui s'accorde avec douze journées de voyage à la légère, décrit ci-dessus. Ces données peuvent être utiles dans les corrections futures de la géographie, puisque Gadamis, d'après sa position, peut être un excellent point de départ,

erreur dans la combinaison de la contexture géographique, entre Tunis et les positions orientales, qui empêche de fermer les lignes, à la susdite ville de Teghery.

On ne saurait quitter le sujet du Fezzan, sans remarquer que les observations de M. Horneman ont ajouté une nouvelle preuve que c'est le pays que les anciens auteurs ont appelé celui des Garamantes. Car il nous a montré que le désert de roches noires, continuation du *Harutsch noir*, passe entre le Fezzan et Tripoli, et s'étend encore plus à l'ouest, vers Gadamis; et comme Pline place le *Mons Ater* dans cette position, avec un désert et les villes des *Garamantes* au-delà, ces villes ne peuvent guère être que celles du Fezzan.

Je ferai aussi mention, dans son lieu, d'une autre circonstance trouvée par M. Horneman, concernant les *Troglodytes* (dont parle Hérodote), dans le voisinage des Garamantes; et qui ferait très-fort soupçonner que l'on entendait par là les peuples contigus à la frontière sud-est du Fezzan.

CHAPITRE III.

Amélioration dans la géographie générale de l'Afrique septentrionale. — Sources éloignées du Nil, et terminaison du Niger. — Lac de Fittré, ou de Kauga.

CETTE division du sujet actuel regarde les améliorations de la géographie générale, de la partie orientale du nord de l'Afrique. Depuis la composition de la carte, en 1798, les voyages de M. Browne ont procuré bien des matériaux nouveaux; et l'on doit maintenant y ajouter les observations et les recherches de M. Horneman. On trouvera que ces observations importantes s'expliquent et se confirment mutuellement, tant que ces voyageurs ont parcouru le même terrain, et c'est ce qu'ils ont fait sur une étendue considérable de pays.

M. Browne a recueilli plus de matériaux propres à la géographie mathématique; et les recherches de M. Horneman, quoiqu'aussi étendues, consistent en indices plus généraux, dans le genre d'esquisses.

Ils possèdent tous deux beaucoup de mérite; ils paraissent avoir été infatigables pour recueillir les matériaux les plus utiles qui se présentèrent, ou qu'ils purent se procurer; et, quoiqu'un homme à son aise et en parfaite sûreté puisse trouver à redire qu'il n'y ait pas une série claire et complette de remarques sur la géographie, et l'état actuel des pays dont on traite, il faut cependant considérer sous quels désavantages et à quels hasards un voyageur européen, dans l'intérieur de l'Afrique, obtient ses renseignemens. Ceci est amplement démontré par les relations de ces deux voyageurs, maintenant soumises au public, et par celle de leur ancien ami, M. Park.

Les matériaux de M. Browne ont été recueillis sur une ligne de 16 degrès de latitude, depuis le Caire jusqu'à la capitale du Darfour, corrigés sur des observations de latitude et de longitude. Ce voyageur donne, outre cela, des renseignemens sur une ligne de six degrés, plus au sud, fondés sur les recherches qu'il fit parmi les naturels, et les documens qu'il put se procurer de ceux qui avaient voyagé sur les lieux. Ses

recherches s'étendent jusqu'à la parallèle de 8 degrés au nord; et c'est dans cette latitude qu'on lui indiqua la source de *Bahr-Abiad*, ou de la Rivière-Blanche, long-temps cherchée, et prise pour la source la plus éloignée du Nil. Outre cette ligne, ses recherches s'étendent encore, à *l'est* et au *sud-est*, jusqu'aux bords de l'Abyssinie; à *l'ouest* et au *sud-ouest*, jusqu'à Bournou; et jusqu'à d'autres pays, dont on n'avait pas encore entendu parler en Europe, le tout formant une étendue de plus de 15 degrés de longitude.

La ligne, depuis le Caire jusqu'à la source de la Rivière Blanche, a plus de mille trois cent soixante milles géographiques de longueur, ou plus de mille quatre cent quarante de l'embouchure du Nil, distance directe. Selon son gissement, elle varie si peu du méridien, que la source de la rivière n'est qu'environ un point et demi à l'ouest de sud, de l'endroit où elle se décharge dans la Méditerranée.

Cette route, en partant du Nil pour *Siout*, passe d'abord par le *Grand-Oasis*, et fixe

sa position; puis, successivement par les positions de Sheb, de Selimé, de Leghea, et de Bir-el-malha chemin du Darfour.

L'exactitude scrupuleuse et les précautions de M. Browne rendent cette ligne de découvertes une acquisition importante. Quant à l'endroit de la source de la Rivière-Blanche, ses renseignemens sont généralement soutenus de ceux qu'ont recueillis MM. Ledyard et Maillet, au Caire. Dans d'autres parties de sa géographie, il est confirmé par les documens plus récens de M. Horneman, par les indices d'Edrisi, par Maillet, et même par Bruce.

Il est inutile d'entrer dans aucun détail, concernant cette géographie, qui est déjà soumise au public, dans son excellent livre de voyages, et qui fournit une partie importante du sujet maintenant présenté au lecteur; particulièrement ce qui est relatif à la source de la Rivière-Blanche (c'est-à-dire le Nil); et, par implication, ce qui regarde aussi la terminaison du Niger.

Dans le choix des matériaux de la carte, faite par M. Browne, d'après ses recherches

et ses observations, j'ai scrupuleusement suivi la carte même (excepté dans le seul cas de la position de la capitale du Bournou); dans la supposition qu'il avait bien comparé et pesé les autorités des différens rapports des gissemens et des distances, et conséquemment formé un meilleur résultat que ne pourrait le faire tout autre individu. Mais j'ai ajouté de son appendice quelques routes et positions intermédiaires, qu'il avait jugé à propos d'omettre dans sa carte.

Il nous informe qu'il a déterminé, d'après des recherches satisfaisantes, la distance du Nil de Selimé; d'où il paraît que la position de la grande cataracte, ainsi que celles de Moscho, et de Dongola, prises d'après l'autorité de M. Bruce, doivent être un peu plus au sud ou au sud-ouest; et que cependant, sous un point de vue général, l'accord est plus juste qu'on aurait dû s'y attendre. On peut en dire autant de Sennaar, relativement à Darfour; M Browne étant persuadé que l'intervalle de distance entre ces deux villes était conforme aux observations; l'une déterminée par M. Bruce, l'autre par lui-même. M. d'Anville avait placé

Sennaar à près de quatre degrés de longitude trop à l'ouest, dans sa carte d'Afrique, de 1749 (1).

Il faut observer qu'entre l'Egypte et le Darfour, il n'y a aucun courant d'eau qui communique, de l'ouest, avec le Nil, et que l'on a donné à M. Browne des assurances positives qu'il en était exactement de même au sud, entre le Darfour et la source de la Rivière-Blanche. Loin qu'aucune rivière coulât vers l'est dans cette partie du pays, on lui avait dit (et ce fait est appuyé par d'autres documens) que les eaux à l'ouest et au sud-ouest du Darfour avaient toutes une direction *ouest* ou *nord-ouest*.

---

(1) M. Bruce décrit une chaîne de montagnes, s'étendant à l'ouest du bras abyssinien du Nil, entre le onzième et le douzième degrés de latitude septentrionale, ayant au nord *Dyre* et *Tegla*. Comme ces villes sont reconnues dans les routes de Browne, page 463, sous les noms de *Deir* et de *Tuggala*, situées dans une région montagneuse, j'ai décrit la chaîne ci-dessus mentionnée, comme courant à l'O. N. O., au lieu de l'O. Ces endroits, ainsi que Harraza et Lebeit (entendu pour Ibeit),

M. Browne rapporte, d'après les renseignemens des habitans du Darfour, que la source de la Rivière-Blanche est composée de nombre de courans, qui sortent de certaines montagnes escarpées, appelées *Kumri*, ou *Komri*, situées dans un pays du nom de *Donga*, à la distance de trente journées de Shilluk, qui est lui-même à trois journées un quart en-deçà de Sennaar; de sorte que la source la plus éloignée de la Rivière-Blanche, peut être à quarante-cinq journées de Sennaar. Or, quelques esclaves venus avec la caravane de Darfour au Caire, dirent à M. Ledyard, qu'ils venaient d'un endroit à cinquante-cinq journées *ouest* de Sennaar; et M. Browne nous informe que les habitans du Bergou (contigu au Darfour) ont coutume d'aller à la chasse d'esclaves, dans le pays de Donga (Voyages, p. 473). Un autre individu de cette caravane (venant bien entendu du même endroit), ayant été questionné par M. Ledyard, lui dit que la source du Nil était dans son pays (1). Si

---

sont placés beaucoup trop à l'ouest de Sennaar, dans la carte de M. Bruce, tome 5.

(1) Voyez les procédés de la Société d'Afrique, pour 1790, chap. II.

l'on suppose qu'en parlant de la distance de Sennaar à la source du Nil, ils aient voulu dire que la route passait par le Darfour (ce qui n'est pas improbable), la distance de cinquante-cinq journées serait complètement remplie. On compte vingt-trois journées de Darfour à Sennaar, et quelque chose de plus de Darfour aux mines de cuivre de *Fertit*, qui sont encore beaucoup en-deça de la source de la Rivière-Blanche.

Dans la carte d'Afrique, de 1798, j'avais placé la source de la Rivière-Blanche, à environ cent trente milles au sud-est de l'endroit qui lui est maintenant assigné par M. Browne.

M. Horneman ayant fait renaître l'idée de la jonction du Niger avec le Nil, il devient nécessaire d'examiner avec beaucoup d'attention les matériaux géographiques fournis par M. Browne et par lui, ainsi que les indications d'Edrisi, pour démontrer l'improbabilité d'une pareille jonction. M. Horneman fut informé, par des individus qui avaient été à Darfour, que le Niger (*Joliba*) allait se jeter, par le sud du Darfour, dans

la Rivière-Blanche. Il est certain qu'Hérodote (1) recueillit à-peu-près les mêmes renseignemens en Egypte; mais il est également certain que les gens que M. Browne consulta à Darfour sur cette jonction, n'en dirent rien. Au contraire, ils rapportèrent non seulement que la Rivière Blanche était formée de sources, qui venaient des montagnes du sud, mais encore que les eaux, entre Darfour et ces montagnes, avaient un cours vers l'ouest. Il est à propos d'ajouter que les montagnes en question, appelées *Kumri*, ou *Komri*, sont, comme l'indique leur nom, les *montagnes* de la *Lune*, où Ptolémée, et les géographes arabes placent la source éloignée du Nil (1).

Dans le chapitre VI des illustrations géographiques, 1798, j'ai avancé plusieurs faits, dans l'intention de montrer que le Niger se perdait en plusieurs branches dans le pays de Wangara, etc. Je demande la per-

---

(1) Euterpe, chap. XXXII.

(1) Ptolémée, Af. tab. 4.; Edrisi p. 15 et séquentes; Abulfeda, *prologom*; article Rivières. *Komri* ou *Kumri* veut dire *Lunaire*.

mission d'y renvoyer; mais comme les voyageurs modernes ont fourni plusieurs autres documens tendans à soutenir mes premières idées, j'aurai occasion de répéter quelques-uns des premiers exposés et argumens dans le cours de la discussion.

On a dit à M. Browne que, vers l'ouest et le sud-ouest, à une étendue de plusieurs cents milles du Darfour, le pays était entrecoupé d'un grand nombre de courans, dont la direction était vers l'ouest et le nord-ouest. Il paraît, cependant, parler avec moins de confiance du cours de toutes les autres eaux, excepté de la *Misselade*, et de la petite rivière *Batta*, sa compagne. Il les dirige, sans hésiter, du sud-est au nord-ouest. (Voyez page 449-464, et sa carte à la page 180). Mais, en parlant des autres, il dit : « Le cours des rivières, s'il est donné comme il faut, est en général de l'est à l'ouest ». Mais il ajoute, page 449 : « Le pays par où elles coulent est, dit-on, pendant une grande partie de l'année, humide et marécageux; la chaleur est excessive, et les habitans remarquent qu'il n'y a pas d'hiver ». La principale et la plus éloignée de ces

rivières, est la *Bahr-Kulla*, qui tire son nom d'un pays ainsi appelé, représenté (page 308) comme un territoire *abondant en eaux;* et cette Bahr-Kulla est assez considérable pour qu'il faille des bateaux pour la passer, dont quelques-uns sont faits d'un seul tronc d'arbre, et sont assez grands pour contenir dix personnes (1).

Il paraîtrait donc (si M. Browne est bien informé, et je n'ai aucune raison d'en douter, parce qu'il parle avec précaution) que ces rivières descendissent des pays élevés au sud du Darfour, dans un terrain relative-

---

(1) Il semble que j'apperçoive dans la description de Bar-Kulla, de M. Browne, les traces d'un pays dont le sol est formé des dépôts des rivières, entrecoupé de leurs différens bras, et périodiquement inondé. M. Browne dit des naturels : « Ils sont fort propres, à quoi contribue *l'abondance d'eau* de leur pays. Ils ont des bateaux sur leurs rivières, qu'ils font mouvoir avec des perches, et en partie avec deux rames, comme nos chaloupes. Les arbres sont si gros, à cause de la quantité d'eau et d'argile profonde, qu'on en creuse des canots assez grands pour contenir dix personnes « (Voyages, p. 308 et 309.)

ment bas et profond à l'ouest, dans lequel il se trouve aussi deux lacs dans la carte de M. Browne. Ce territoire, dans notre géographie, est situé près d'à-moitié chemin entre la source de la Rivière-Blanche et le pays de *Wangara*, placé suivant les indices trouvés dans Edrisi, et qui sont généralement confirmés par M. Horneman, à qui l'on a dit que le Wangara était situé à l'ouest de l'empire de Bournou (1). A travers ce pays de Wangara coule la grande rivière de l'intérieur de l'Afrique (notre Niger), et au-delà du Wangara, à l'est, on ne connaît plus son cours. (Il sera peut-être nécessaire de remarquer ici qu'Edrisi s'imaginait que le Niger coulait vers l'ouest, et venait d'une source commune à ce fleuve-ci, et au Nil d'Egypte).

Dans le fait, on ne devrait pas être surpris, en considérant combien les renseignemens donnés à une si grande distance de l'endroit des recherches (c'est-à-dire à plusieurs cents milles de la station de M. Browne, dans le Darfour), que les lacs

---

(1) Voyez Léon, page 254.

et les rivières en question fussent ceux du Wangara! Il faut observer que les distances de la capitale du Darfour s'accordent presque aussi bien avec les lacs de Wangara qu'avec ceux d'*Hermad* et de *Dwi*, et que le gissement ne diffère pas de deux points (1). Il n'y a rien pour décider les gissemens du Darfour, de ce côté-là; et il ne serait pas du tout extraordinaire que deux descriptions, telles que celle d'Edrisi, et celle des habitans du Darfour, ne variassent même davantage que la différence entre les positions de ces deux groupes de lacs et de rivières, sur la carte.

Mais, quelque obscur que soit le sujet des courans *occidentaux*, entre la source de la Rivière - Blanche et le Wangara, on sait parfaitement bien que les eaux qui coulent des confins méridionaux et occidentaux du Darfour ont une direction nord-ouest, et forment un grand lac, et qu'il existe un espace profond au nord-ouest du Darfour, et à un peu plus de cent soixante milles à

(1) Voyez la carte générale du nord de l'Afrique, à la page 178.

l'est du Wangara (1). Il reste à découvrir si ce terrain profond est une continuation de celui qui reçoit les eaux du Niger, et qui en forme une partie en lacs, dans le Wangara. Il est n'éanmoins prouvé qu'Edrisi le croyait, puisqu'il décrit une communication par eau tout le long du chemin. Je vais maintenant décrire le cours de ces eaux qui coulent du district de Darfour, vers le nord-ouest.

M. Browne a été informé (pag. 449) qu'au sud du Darfour, et entre ce pays et la source de la Rivière-Blanche, les eaux formaient une rivière considérable, appelée *Misselade*. Il la place sur la carte à la page 180, et, dans les routes données dans son appendice, pages 449, 464, 468, vers le nord-nord-ouest et le nord-ouest, à un point au-dessus de la parallèle de 15 degrés nord (c'est à dire à travers près de quatre cents milles géographiques); il ne dit cependant rien de son cours subséquent. Mais, quant à une seconde rivière (la *Batta*), dont le cours est entre la Misselade et le Darfour, et très-près de la

(1) Edrisi, page 13, place ce lac (Kauga), à dix journées à l'est de Semegonda, dans le Wangara.

première, il dit qu'elle coule vers le *sud*, et que, divergeant ensuite vers l'*ouest*, elle tombe dans le *Bahr-el-fittré* (pag. 464). Il reste à ajouter qu'en suivant la route occidentale de Wara à Bagherme (dans son appendice, pag. 464 et 465), nous arrivons au Bahr-el-fittré même, mais sans aucun indice de traverser la rivière Misselade dans la route. Nous allons cependant éclaircir cette matière, à l'aide d'Horneman et d'Edrisi.

M. Browne dit encore (p. 465) « que les naturels sur les rives du Bahr-fittré se servent de petits bateaux pour aller d'un endroit à l'autre sur la *rivière* ». Le mot *Bahr*, qui indique également un lac et une rivière, est pris ici pour la *dernière* par M. Browne; mais M. Horneman nous apprend que les dominations du sultan de *Fiddri* (voilà comme il l'écrit) sont situées autour d'un lac d'eau douce, qui porte le même nom, et qu'à ce lac aboutit *une rivière venant du Darfour*, et dont les rives abondent en cannes à sucre. (*Voyez* p. 251.)

Cette relation du lac est confirmée par plusieurs circonstances. Horneman dit que

le district de Fiddri, quoiqu'ainsi appelé par ses habitans, porte le nom de *Cougu* ou *Cugu* chez les peuples qui vivent à l'est (les Arabes), et celui de *Luffe* chez ceux qui résident à l'ouest. Or *Couga* ou *Kauga* est décrit par Edrisi comme un pays et une ville près d'un grand lac d'eau douce, situés à trente journées à l'ouest ou au sud-ouest de Dongola, trente-six à l'est de Gana, et nous avons ici sa véritable position. De plus, M. Browne met, dans la route occidentale ci-dessus mentionnée, à trois journées et demie en-deçà de la Bahr-fittré, *Dar-Couga* (1), sans doute le pays de *Couga* ou de *Cugu* en question.

La circonstance de bateaux passant le Bahr-fittré (voyages de Browne, p. 465), s'accorde aussi avec l'idée d'un lac. Il n'y a pas non plus de doute que la Misselade de Browne ne soit la rivière de ce côté du Dar-

---

(1) Nous avons ici une preuve que les peuples orientaux donnent au *Fittré* le nom de *Kauga* ou *Couka*, comme le dit Horneman. M. Browne a rendu le mot *Dar* par celui de *pays*; comme *Dar-fûr*, le pays de Fûr ou Four.

four, mentionnée par Horneman, et qu'elle ne tombe, ainsi que la rivière Batta, dans le lac de Fittré (1).

On doit remarquer que ce qu'Edrisi décrit comme le haut du cours du *Niger* (*Nilus nigrorum*), doit évidemment s'entendre pour cette rivière; mais il la fait sortir de la même source que le *Nil d'Egypte*, et couler à l'ouest. On trouve aussi dans Ptolémée la même rivière venant à-peu-près du 10me degré de latitude septentrionale, comme le fait la Misselade.

Il paraît donc certain que le terrain baisse depuis le Darfour, vers l'intérieur de l'Afrique, au nord-ouest et à l'ouest; et les descriptions d'Edrisi (p. 13) tendent également à prouver que le terrain va également en déclinant du nord-est au sud-ouest, vers le

(1) Horneman, p. 251, représente ce lac comme ayant de quatre à huit journées de circonférence; variant son étendue avec la saison sèche et la pluvieuse; augmentant des trois quarts avec les pluies, et laissant dans l'été un sol fertilisé au cultivateur.

lac de Fittré, parce qu'il dit que la rivière de *Kuku* se dirige vers le sud (1).

Il faut entendre la même chose de la rivière des Antelopes ou *Wad-el-Gazel*, qui est placée par M. Browne (pag. 465) à deux journées au nord-ouest du lac Fittré, et par M. Beaufoy à une journée de la capitale du Bournou. On a, à la vérité, dit à M. Horneman que le Wad-el-Gazel n'était pas une rivière, mais une vallée fertile et bien habitée. C'est probablement l'une et l'autre, c'est-à-dire une vallée fertile, et une rivière qui la traverse. De là il faut supposer que Wad-el-Gazel est une autre rivière qui vient du nord et se jette dans le lac Fittré, et que conséquemment ce lac reçoit les eaux orientales de l'intérieur du nord de l'Afrique.

Edrisi place Semegonda à dix journées à l'ouest ou au sud-ouest de *Kauga* (qui est

---

(1) Cela paraît être la rivière appelée Ibn Al-Wardi (dans l'Edrisi d'Hartman, p. 62), venant de l'est, passant par Ghama (lisez Begama, ou Begarmé), et se jetant dans le *Nil*, c'est-à-dire le Nil des nègres, (notre Niger).

notre *Fittré*), et dans le pays de Wangara, qui est entièrement environné des bras du Niger, et périodiquement inondé de ses eaux ; et il est clair qu'il croyait qu'il y avait une communication par eau entre le Wangara et Kauga, parce qu'il dit (p. 7) que l'on portait du sel tout le long du Niger à l'est jusqu'à ce point. Il est à remarquer qu'Horneman dit que les habitans du Fittré (*Kauga*) n'ont point de sel, sinon celui qu'ils se procurent par le moyen de végétaux (1).

---

(1) On doit observer qu'Edrisi (p. 13) place Kauga dans le pays de Wangara, quoique quelques personnes disent qu'il le fasse appartenir au *Kanem*.

Il est à propos, dans cet endroit, de rétablir et de corriger la ligne de distance entre *Gana* et *Dongola*, que l'on trouvera dans les procédés de la Société d'Afrique, pour 1798, p. 122. Il paraît dans ces procédés, qu'Edrisi place Kauga à 30 journées de Dongala, égales, d'après son échelle, à 570 milles géographiques ; M. Browne compte 578 milles. M. Horneman dit de plus que Fittré (ou Kauga) est à 40 journées à l'est, de Kashna (voyez p. 288). Cet intervalle de distance, en prenant Kashna comme il est placé sur la carte de 1798, forme 653

S'il y a, comme le dit Edrisi (p. 7), une communication par eau entre Kauga et le Wangara (n'importe quel est le cours de l'eau), l'existence d'un niveau commun serait alors prouvée, et l'on serait forcé de convenir qu'il est très-improbable qu'aucune

---

milles géographiques, égaux à 16 $\frac{1}{7}$ milles par jour, et est tout-à-fait satisfaisant. Edrisi compte 36 journées entre Gana et Kauga, de sorte que, suivant ce compte, Gana doit être de 4 journées plus près de Kauga, que Kashna. Dans la carte de 1798, Gana est placé 8 milles trop à l'est (voyez les procédés, p. 121.). Cela étant rectifié, Gana sera à 82 milles de Kashna; ce qui est cependant encore trop pour quatre journées, et s'accorde beaucoup mieux avec cinq.

La distance, ainsi corrigée, entre Gana et Kauga, est de 575 milles géographiques en *ligne directe*; ce qui ne fait que 15 $\frac{1}{2}$ milles par jour, pour les 36 journées d'Edrisi, tandis que son échelle ordinaire est de 19. Si donc le rapport d'Edrisi est juste, Gana doit être plus à l'ouest, ou le cours du Niger, le long duquel sa route va, jusqu'à 10 journées de Kauga, doit former une courbe profonde au sud, après avoir passé dans le Houssa (dont Gana fait partie). M. Horneman a été plusieurs fois informé qu'il divergeait vers le sud, comme on peut le voir

partie de la Rivière-Blanche, au sud du Darfour, fût sur un niveau plus bas que celui du lac Fittré. Mais peut-être que diverses personnes n'admettront pas l'autorité d'Edrisi à cet égard, et avec d'autant plus de raison, qu'il dit que le Niger court à l'ouest.

Mais, en laissant cette circonstance de côté,

---

pages 252 et 255; mais il n'est pas certain que ce soit au point d'occasionner la différeuce ci-dessus mentionnée.

M. d'Anville avait aussi l'idée, et le décrit ainsi dans sa carte d'Afrique, de 1749 (peut-être d'après des renseignemens positifs), que le Niger inclinait vers le sud, au-delà de Gana; de sorte que sa terminaison au lac de Semegonda, était à 3° ½ de latitude sud de Gana; ce qui, soit dit en passant, placerait le lac de Semegonda, environ sur la même parallèle que le *Barh-Hemad* de M. Browne. Il faut cependant nous contenter à présent de fixer la distance entre Gana et Kauga, qui, en admettant une courbe au sud, donne des journées de 16 ⅔ ou 16 ½ milles, ou le taux ordinaire de voyage des caravanes. On a fait voir que le rapport d'Horneman, sur la distance entre Kashna et Fittré, est très-solide; et il n'y a point de doute que des deux rapports, celui d'Horneman ne doive être préféré, parce qu'il est moins dans

et en prenant les faits tels qu'ils nous sont donnés par MM. Browne et Horneman, on peut demander,

1°. S'il est probable que le Niger, après avoir couru environ deux mille deux cent cinquante milles anglais, en ligne directe de sa source, n'arrive pas à un niveau plus bas que celui des pays contigus aux sources du Nil (1).

---

le cas d'être erroné, que l'autre qui a passé par tant de mains avant de nous parvenir.

(1) La Tamise, entre Maidenhead et Morlake (environ 41 milles anglais en ligne directe), a une déclinaison de plus d'un pied huit pouces par mille. Mais c'est là une partie *tranquille* de son cours; car, quoique la Tamise ne sorte pas de terres bien élevées, on ne peut pas supposer qu'elle décline ou descende moins de quatre pieds par mille, dans tout son cours. D'après cette idée, le Niger aurait une chûte de plus de 8000 pieds, dans son cours supposé, jusqu'à la Rivière-Blanche. Mais, quand même on n'accorderait qu'une chûte ou une déclinaison de deux pieds et demi par mille (ce qui est vraiment très-modéré), la différence de niveau de sa source à son embouchure serait de 5625 pieds, ou 115 verges de plus qu'un mille anglais. Est-il croyable que le lit de la Rivière-Blanche, au sud du

2°. Si le cours de la rivière Misselade, du sud de Darfour, n'est pas presque directement contraire à celui que le Niger devrait prendre du Wangara pour joindre la Rivière-Blanche ?

3°. Si le cours des eaux, à l'ouest du Darfour et de la source de la Rivière-Blanche n'est pas aussi indiqué se diriger *vers* le pays qui contient le Niger au lieu d'*en venir*? Et ne dit-on pas aussi que ses eaux courent à travers un pays marécageux, tandis que celui qui est à l'est, dans la ligne entre le Fittré et la Rivière-Blanche, est élevé et montagneux (1)?

4°. Le pays de Wangara, etc., comme celui de Fittré, n'a-t-il pas le caractère d'un territoire *alluvial*, ou inondé périodiquement par le débordement du Niger, pendant une étendue de trois cent cinquante milles anglais de longueur, et de plus de cent soixante-dix de largeur ; et ces pays comme celui de Gana n'ont-ils pas des lacs d'eau douce dans

---

Darfour, et à un point peu éloigné de sa source, soit un mille plus bas que les sources du Joliba ou du Niger?

(1) Voyage de Browne, p. 473.

la saison sèche (1)? Une aussi grande étendue de surface n'est-elle pas suffisante pour que les eaux du Niger s'y perdent, comme nous avons un exemple de ce genre en Perse, où l'*Hirmend*, après un cours de plus de quatre cents milles, s'absorbe sur à peu près la vingtième partie de la surface de l'inondation formée dans le Wangara (2)? Je reviens maintenant à la géographie générale.

---

(1) Edrisi dit : « ab urbe Ghana ad primos limites terræ Vancaræ est iter octo dierum (orientem versùs), atque eadem est insula longitudinis trecentorum milliarium centum, et quinquaginta circumdat toto anni tempore. Adveniente verò mense augusto, et æstu gravescente, Niloque inundante, insula ista, vel certè major pars illius, aquis obruitur, manetque sepulta aquis quamdiu Nilus terram inundare consuevit. » (Sionita, p. 11 et 12. Voyez aussi l'Edrisi d'Harteman, article Vankara, p. 47 et suiv.)

(2) Ebn Haukal, géographe arabe, du dixième siècle (dernièrement traduit par sir Guillaume Ouseley), donne la relation suivante de la rivière *Hirmende*, p. 20.

« La rivière la plus considérable du *Sejestan* est l'*Hirmend*, qui vient de Ghaur jusqu'à la ville de

M. Horneman, en décrivant la position des états méridionaux, parle du *Wadey*, et dit que ce pays est contigu aux limites occidentales du Darfour, que le *Metko* est à l'ouest ou plutôt au nord-ouest du Wadey, et que ces deux contrées sont arrosées par la rivière qui coule du Darfour au lac de Fittré (c'est-à-dire la *Misselade*), et il place finalement le Fittré même au nord-ouest du Metko. En continuant cette description, il dit que le *Bergamé* (1) est au nord du Wadey, et le Bournou au nord du Fittré. Horneman semble n'avoir eu aucune idée du *Bergou*, ou peut-être l'a-t-il confondu avec le *Burgu* vers Augila (le *Berdoa* de Delisle et de d'Anville). Le Bergou,

---

Bost, et de là coule par le *Sejestan* dans le lac *Zarch*. Ce lac est fort petit quand les eaux de la rivière ne sont pas abondantes; quand la rivière est pleine, le lac s'accroît en conséquence. La longueur de ce lac est d'environ 30 farsangs (environ 110 milles anglais), et la largeur, environ 1 *merhilch* (une journée, ou 24 milles anglais). Ses eaux sont douces, saines, etc. » On sait fort bien qu'il n'y a pas d'issue du lac Zarch.

(1) Bergama d'Edrisi.

suivant M. Browne, est un pays indépendant; le Metko et le Wadey le sont aussi; de sorte que l'empire de Bournou se termine au Fittré (ou *Couka*), au Margi et au Wangara du côté du sud (1).

M. Browne n'avait pas entendu parler de ces pays sous les noms de Wangara (2), ni de Wadey ou de Metko, quoiqu'il décrive sur sa carte le territoire où ils existent. Il ne paraît pas non plus qu'il ait eu connaissance de *Dar-Couka*, comme du Kauga d'Edrisi, ou du Fittré d'Horneman.

Les recherches intéressantes de M. Browne finissent, au nord, à la capitale du Bournou; mais, comme celles de M. Horneman, s'é-

---

(1) M. Browne (p. 473) dit que la distance entre Donga et les limites méridionales du Bournou, est de 20 journées.

(2) Le guide de M. Horneman l'appelle *Ungara*; et il paraît que les Arabes le nomment *Belad-él-Tebr*, ou le pays d'or (Herbelot et Bakui). On dit à M. Browne, à Darfour, qu'on ne trouvait pas beaucoup d'or à l'ouest: mais le Wangara, pays d'or, au moins anciennement, est situé à l'ouest du Darfour.

tendent jusqu'aux frontières du Darfour; conséquemment elles se joignent, et peuvent donner plus d'autorité à l'opinion du cours des eaux du Darfour jusqu'au lac Fittré.

Voici les détails de la ligne de distance entre le Fezzan et le Darfour, le Darfour et le Sennaar: celle du Gana au Dongola a déjà été donnée.

M. Beaufoy compte depuis Temissa, dans le Fezzan, jusqu'à la capitale du *Bournou*, quarante-trois journées de caravanes dans la direction sud-est. D'après des renseignemens pris à Darfour, M. Browne place la même capitale au 19me deg. 45 min. de latitude, et au 21me deg. 33 min. de longitude, de manière à laisser un intervalle de distance égal à cinq cent soixante-deux milles géographiques entre Temissa et Bournou, ce qui n'est qu'au taux de treize milles et une petite fraction par journée. Ce taux est beaucoup au-dessous des journées ordinaires de caravanes, et il est possible que les jours de repos soient aussi compris dans le nombre total de quarante-trois journées, comme cela arrive souvent, quand les recherches ne sont

pas scrupuleusement faites. Dans les procédés de la Société d'Afrique, en 1798, il est dit que Bournou gît à cinq cent trente-quatre milles géographiques de Dongola sur le Nil, et le résultat de M. Browne en donne environ six cents. Il faut cependant remarquer que les tableaux de M. Browne (p. 467) donnent un gissement de N. ÷ O. entre Bergamé et Bournou; ce que j'ai suivi préférablement à sa carte, où il est à N. 13° O., et place ainsi Bournou à cinq cent soixante-deux milles de Dongola. Un terme moyen entre sa position dans la carte antérieure et celle donnée par M. Browne serait cinq cent soixante-sept. Mais, faute d'une ligne croisée de distance sur laquelle on puisse compter, la position de ce point important pour la géographie reste incertain. On a dit à M. Horneman que Bournou était à quinze journées de Kashna, et à vingt-cinq dans la direction ouest par sud, en-deçà de Fittré. Cela s'entend sans doute des *limites* de l'empire de Bournou vers le Kashna, et non pas de la capitale; et ce rapport est très-probable, puisque l'on dit que les dominations du Bournou sont bornées de ce côté-là par le Wangara.

CHAPITRE IV.

Des Tribus qui occupent les parties habitables du grand désert.—Le Tibbo et le Tuarick.—Empires de Bournou, d'Asben et de Houssa.— Observations générales.

Les recherches de M. Horneman jettent quelque jour sur la distribution des pays habitables contigus et renfermés par cette partie du Sahara située à l'est du Tombuctou, ainsi que de ceux qui sont dans la même position par rapport au désert de l'est ou de *Lybie*.

Les empires de Houssa et de Bournou, composés de divers petits états, paraissent diviser ce territoire le long du Niger, depuis le Tombuctou jusqu'au Darfour à l'est, et s'étendre jusqu'à une distance considérable au nord, au-delà de la ligne générale de ce fleuve.

Deux autres nations considérables, les Tibboes et les Tuaricks, semblent diviser le reste de l'espace, au nord, dans l'intérieur

des déserts, environnant le Fezzan de tous les côtés, excepté au nord, et s'étendant jusqu'aux provinces maritimes sur la Méditerranée, depuis le désert qui forme la barrière d'Egypte, à l'ouest, jusqu'au Mont-Atlas. M. Horneman paraît être la première personne qui ait donné ces idées générales des Tibboes et des Tuaricks, et elles méritent attention.

Les Tibboes ou Tibbous occupent la partie occidentale et la plus étendue de ce vaste territoire. Le Fezzan les sépare au nord; et son méridien forme, pour ainsi dire, leur frontière commune, jusqu'à ce qu'ils rencontrent au sud le Kashna et le Bournou (1).

---

(1) Il y a une ville appelée *Tabou*, à une distance considérable, au S. O. du Fezzan. D'Anville l'écrit *Tibedou*. Il semble que ce soit le *Tabidium* de Pline, l'une des villes conquises par les Romains, sous Balbus. (Pline, liv. V, chap. IV et V.) Pline dit, chap. VIII, « que les Romains s'emparèrent du pays, même jusqu'au Niger, qui sépare l'*Afrique* de l'*Ethiopie* », et donne une longue liste des provinces et des villes qui leur sont soumises. On peut bien concevoir qu'outre le Fezzan, le Gadamis, le

Selon M. Horneman, les établissemens des Tibboes commencent au sud-sud-est du Fezzan, et s'étendent de là à l'est, le long du sud du Harutsch et du désert d'Augila, jusqu'au vaste désert sablonneux de Lebetæ (1) (ou *Libye*), qui forme la barrière d'Egypte à l'ouest. Ce désert borne le Tibbo à l'est. Au sud, des Arabes vagabonds possèdent le territoire qui est entre le Tibbo et l'empire de Bournoù; et à l'ouest sont les Tuaricks d'Asben. (*Agadez*) de Tagazi, etc.

Les Tibboes sont divisés en tribus, comme il suit: I, les Rshade ou Tibboes des rochers. II, Febabo. III, Burgu ou Birgu. IV, Arna. V, Bilma. VI, Tibboes Nomades.

Tabbou, etc., ils possédaient l'étendue fertile de là au Niger; c'est-à-dire, l'Agadez, le Kashna, et peut-être le Gana.

Il faut remarquer que Pline (chap. 8.) parle des DEUX *Ethiopies*, et cite Homère, comme les ayant divisées en *orientale* et *occidentale*. On peut bien concevoir que cette division était le territoire fertile en question, s'étendant du Fezzan dans la ligne vers le Niger.

(1) *Levata* de Léon, p. 245.

I. *La tribu de Rshade.*

Elle possède le pays contigu au sud et sud-est du Fezzan, et est, outre cela, entremêlée avec les Fezzaniens, dans ces parties du Fezzan (comme les Tuaricks le sont dans les provinces occidentales, et les Arabes dans les districts septentrionaux). Les villes des Tibboes des rochers sont Abo et Tibesty, que je puis placer en général par le moyen d'une route donnée par M. Horneman (1).

Les Tibboes *Rshade* ou les Tibboes des rochers sont ainsi appelés, parce qu'ils bâtissent leurs maisons sous des rochers, ou parce qu'ils vivent dans des *cavernes*, devant lesquelles ils construisent des huttes de roseaux pour leur résidence d'été.

On peut se former quelque idée du territoire qu'occupe cette tribu, par la relation

---

(1) De Mourzouk à Gatron (ou Kattron) sud 54 milles, supposés anglais, et comprenant les sinuosités de la route. De là à Teghery, S. S. O., 33 milles. A Abo, 7 journées; et de là à Tibesty, 3 journées, dans une direction Est. Enfin, à Burgu, 18 journées; chacune desquelles 28 jour-

que fait M. Beaufoy du pays situé entre le Fezzan et le Bournou, chap. VI, et de la description que donne M. Horneman du Harutsch blanc. La route du Fezzan au Bournou passe par la ville frontière de Temissa, d'où un voyage de sept journées conduit à la plaine de *Tibesty*, que l'on dit habitée par des Mahométans, et c'est véritablement là la religion des Tibboes des rochers. Les dernières quatre journées, on voyage à travers ce qui est appelé « un désert de montagnes et de sable ». Tels sont les renseignemens de M. Beaufoy.

Le Harutsch blanc, traversé par M. Hor-

---

nées est computée à 18 milles anglais, *par la route*. Voyez page 237.

Il a été calculé, page 318, que Teghery, d'après le résultat général des autorités, devrait être placé S. 26 O. à 68 milles géographiques de Mourzouk.

De là, les 10 journées jusqu'à Tibesty, dans la direction Est, peuvent être estimées à environ 140 milles géographiques, qui, rencontrant la ligne de 7 journées égales à 98 milles géographiques de Temissa (voyez les procédés de la Soc. d'Af. 1790, chap. IV), place Tibesty à 133 milles S.-E. par E. de Mourzouk.

neman, est dans ce voisinage, s'étend au sud de la ligne de sa route et la croise, d'Augila à Mourzouk; de sorte qu'il n'est pas improbable que le *désert montagneux*, dont on vient de parler, ne soit une continuation du Harutsch blanc. Ce qui rend cette conjecture plus probable, c'est qu'on a dit à M. Horneman qu'on traversait *certaines* montagnes noires, qu'il soupçonna être partie du Harutsch noir, pour aller du Fezzan au Bournou. Et il a été démontré que le Harutsch noir se joint au Harutsch blanc à l'est; or cette jonction peut continuer au sud, et l'on a assuré M. Horneman que, dans cette direction, le Harutsch noir s'étendait au-delà de la ligne de sa route.

Ce voyageur décrit la partie montagneuse du Harutsch blanc comme composée « d'*un lut ou d'une argile friable et détachée*, dans laquelle les pétrifications sont *incorporées* d'une *manière si lâche*, qu'on peut aisément les en ôter ». Il n'y a donc point de rochers plus susceptibles de contenir des cavernes naturelles, ou dans lesquels on puisse plus facilement en creuser en cas de besoin. Ce

territoire paraît donc, tant par cette description que par sa position, être celui qu'habitent les Tibboes des rochers.

Une circonstance dans Hérodote (Melp. 183) fait conjecturer que ce sont les *Troglodites Ethiopiens que chassaient les Garamantes.* Je me flatte d'avoir prouvé que les Garamantes n'étaient autres que les Fezzaniens; et voici une tribu de Troglodites sur leurs frontières mêmes. Il est dit, dans le même endroit, qu'ils sont fort légers à la course. M. Horneman rapporte que la marche des Tibboes est légère et vive, comme si elle l'était particulièrement; mais il parle des Tibboes collectivement, et non pas d'une tribu particulière. D'un autre côté cependant il semble qu'il ait vu plus de Tibboes des rochers que des autres; car il dit : « Ils vont en grand nombre au Fezzan, » et il est possible qu'il ait formé en grande partie son opinion sur ce qu'il avait vu de cette tribu (1).

---

(1) On trouva des *Troglodites* dans tous les endroits où la nature ou l'art leur avait préparé des réduits, et ils sont toujours doués d'une grande

Hérodote raconte une particularité singulière des Troglodites. Il dit que leur langage ressemble au cri des chauve-souris (2). (Melpom. 183.)

II. *Les Febabos.*

Cette tribu se trouve à dix journées sud

---

légéreté à la course, particulièrement dans Pline, liv. 7. chap. II, et dans le voyage d'Hannon, etc.

En considérant que le *Fezzan*, sous le nom de *Garamenta*, fût un des premiers pays de l'intérieur de l'Afrique, connu par les Grecs, il n'est pas tout-à-fait improbable que la première idée de la légéreté caractéristique des *Troglodites* d'*Ethiopie* ne vienne de là. Considérant aussi la fausse idée entretenue par les Grecs, du gissement du côté occidental d'Afrique, Hannon aurait bien pu croire que la source de la rivière *Lixus*, siége supposé de ses Troglodites, eût été située au centre de l'Afrique.

(1) Les Augilans ont dit à Horneman que les Tibboes de Febabo, ou de Burgu (il n'est pas clair lesquels des deux), parlaient un langage qui ressemblait au *siflement* des oiseaux. Il prend aussi occasion de remarquer ce que dit Hérodote touchant le langage des Ethiopiens, chassés par les *Garamantes*, mais probablement sans placer ces derniers dans le Fezzan.

sud-ouest de l'Augila, entre lesquels territoires il y a, du côté de l'Augila, un désert de six journées, sans eau; et, malgré cette circonstance, et la distance de la côte de la mer du Bengasi (vingt journées au moins), ils sont tous les ans exposés aux déprédations des habitans du Bengasi, qui, se réunissant à ceux de l'Augila, vont *enlever* des hommes et des dattes. (Voyez plus haut, sur Gegabib, page 304.)

III. *Burgu*, ou *Birgu*.

Il ne faut pas prendre ce pays pour le Bergou, état situé du côté du Darfour. Dans d'Anville, Delisle et Léon, cet endroit est appelé *Berdoa;* mais le nom est trop souvent répété par M. Horneman, pour qu'il se soit trompé. Cette tribu réside au sud du Febabo, à la distance de quelques journées, et à dix-huit à l'est du Tibesty. De là, la tribu de Burgu peut être placée sud, un peu ouest de l'Augila, et vers la parallèle du midi du Fezzan.

On dit que le territoire de ces gens-là est fertile, mais ils passent pour voleurs. Du temps de M. Horneman, ils pillèrent

une caravane de Fezzaniens, venant du Begarmé et du Bournou. Le sultan du Fezzan envoya des troupes pour les punir, dont le petit nombre semble prouver que les habitans du Burgu ne sont pas nombreux, ou sont fort dispersés. (Voyez ci-dessus, page 237). La route de l'armée du sultan aide à fixer la position du Burgu et celle des Tibboes des rochers (1).

---

(1) Il paraît, à la page 347, que le Burgu est à 18 journées du Tibesty ; ce qui, à 14 milles géographiques chacune (puisqu'elles sont de 18 milles anglais par la route), donne 252 milles. Page 268, il est dit : le Burgu est situé au sud, à *quelques journées* de distance du Febabo. Dans la construction, la ligne de 252 milles passe à l'est du Febabo (placé à 10 journées au S. S. O. de l'Augila, voyez page 239), de *manière* à placer le Burgu au *sud-est*, au lieu du *sud* du Febabo. Il peut se faire que le gissement du Febabo ne soit pas tant à l'ouest que S. S. O. de l'Augila, parce qu'on ne peut guère calculer moins de 14 milles par journée, du Tibesty. C'est pourquoi j'ai changé la position S. S. O., et l'ai un peu rapprochée du méridien. Le Berdoa, ou Bardeo de Léon (pages 245 et 246), s'accorde avec cette position, à 500 milles arabes du Nil, au milieu du désert de la Libye, et abondant en dattes.

M. Beaufoy raconte (chap. IV, 1790), que, dans une autre occasion, les Tibboes du Tibesty, pillèrent une caravane du Fezzan, et que ce vol fut aussi puni; mais, dans le dernier cas, les Tibestians (qui sont les Tibboes des rochers) aidèrent le sultan. Il paraît, par la géographie, que les caravanes du sud-est sont fort exposées aux Burgus et aux Tibestians, dans leur route au Fezzan (1).

---

(1) Malgré l'apparence de cette justice rétributive dans ces attaques sur les Tibboes par le sultan du Fezzan, cependant M. Horneman nous met un peu dans le secret, en nous informant que, « depuis quelques années, le sultan avait considérablement augmenté ses revenus par des *excursions* contre les Tibboes du Burgu ». Et le résultat de cette expédition fut *l'enlèvement d'environ* 200 *personnes, qui furent vendues.* Il faut remarquer que M. Browne dit du sultan du Darfour qu'une partie de ses revenus vient des *Selatia*, ou des *partis qui vont à la chasse des esclaves* (page 299), et du pays de Nègre de *Dar-Kulla :* il dit que même les règlemens publics sont faits dans l'intention de surprendre les individus pour en faire des esclaves (p. 308); de sorte que le commerce d'esclaves existe de même

I V *Ama.*

On dit que cette tribu est à cinq ou six journées à l'est du Burgu, et qu'elle doit conséquemment être sur les confins du désert de sable du *Lebetæ.* M. Horneman semble ne l'avoir connue que de nom.

V. *Bilma.*

C'est là la principale tribu des Tibboes. Elle occupe le territoire intermédiaire entre le Fezzan et le Bournou, contigu au grand désert de Bilma; ce qui peut être le Balmala d'Edrisi. Elle fait un commerce entre le Fezzan et le Bournou (voyez page 236). Le *Billa* de Ptolémée peut bien vouloir dire Bilma; mais il est trop à l'est.

M. Beaufoy porte à quarante-cinq journées des caravanes de sel la distance d'Agadez au lac Dumbou, qui est situé dans le désert de Bilma. Ces journées, à treize milles géographiques chacune (1), donnent

---

dans cette partie de l'Afrique, où les marchands européens n'en achètent aucun, comme vers l'ouest.

(1) Il a paru que ceux qui voyagent avec les cara-

un total de cinq-cent quatre-vingt cinq milles. L'intervalle, par la construction, est d'environ soixante de moins. Ou donc Agadez est plus à l'ouest, ou Dumbou plus à l'est. Deux circonstances paraissent rendre probable qu'Agadez soit plus à l'ouest : on a dit à M. Magrah qu'il gissait S. 30 deg. O. du Fezzan, et au nord du Kashna. Cette partie de la carte générale de 1798 n'a pas été changée.

V I. *Tibboes Nomades.*

Ce sont les tribus les plus méridionales : elles sont situées dans le *Bahr-el-Gazel*, que l'on informa M. Horneman être une longue et fertile vallée, sept journées au nord du Begarmé. J'ai déjà parlé du *Bahr*

---

vanes, en marquant le temps entre des places éloignées, ont coutume de donner tout le temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont quitté un endroit pour arriver à un autre. De là, les jours de repos ont souvent été ajoutés aux jours de marche, et c'est ce qui a fait adopter un faux calcul de route. C'est sans doute ce qui avait occasionné les petites journées peu après l'institution de la Société, et que rien n'aurait pu corriger que l'expérience actuelle.

(ou *Wad*) *el-Gazel*, page 338. La distance de sept journées au nord du Begarmé placerait les Tibboes Nomades dans l'empire de Bournou. Peut-être dans le Bournou, comme dans la Perse, ancienne et moderne, les tribus Nomades y trouvent-elles beaucoup de territoire (1); mais il est douteux que ce soit si loin au sud; car on dit qu'une rivière, appelée Wad-el-Gazel, coule même dans le désert de Bilma. On trouve des Antelopes dans le voisinage de Dumbou; et il pourrait y avoir une rivière de leur nom dans ce pays, comme dans celui de Begarmé.

Des Tuaricks.

Les Tuaricks (1), que M. Horneman appelle un peuple *puissant*, paraissent occuper les parties habitables du Grand-Sahara, situé

---

(1) La preuve de ce fait est établie d'une manière satisfaisante par Hérodote et par Ibn Haukel, géographe du dixième siècle, dout l'ouvrage a été depuis peu traduit par *sir* Guillaume Ouseley, aux travaux duquel la science de la géographie est fort redevable.

(2) M. Horneman regarde cette nation comme

à l'ouest du méridien du Fezzan. Ils doivent nécessairement être fort épars, et ils sont aussi divisés en plusieurs tribus. M. Horneman se borne avec raison à ce qu'il *savait* sur ce peuple, et ses connaissances à cet égard ne s'étendaient guère au-delà des tribus de *Kolluvi* et de *Hagara*, qui sont les plus proches voisins du Fezzan, et qui font un commerce avec ce pays là, le Soudan et le Gadamis.

Les Kolluviens possèdent (d'après une conquête récente, à ce qu'il paraît,) le district d'Agadez, qui, avec d'autres provinces adjacentes, forme un état appelé *Asben*. Il touche au Kashna (partie de l'empire de Houssa), au sud; et au Bournou à l'est. Sa capitale est la ville d'Agadez, que Magrah dit être égale en grandeur aux faubourgs de Tunis, qui, d'après la même autorité, forment la plus grande partie de cette dernière cité.

Mais il paraîtrait, par la route de *Soudan*

---

la *Terga* de Léon, située dans la partie occidentale du grand désert. (Léon, p. 245.)

transmise par ce voyageur, que les établissemens des Tuaricks dans d'autres endroits ne consistent qu'en quelques petits villages, épars sur un espace immense, et véritablement comme la plupart des autres tribus situées dans cette singulière région. Le Zanfara et le Gubert, que l'on dit contigus, paient un tribut à l'Asben.

Les Hagarans sont les Tuaricks les plus à l'est, et près du Fezzan. Je ne sais où les placer sur la carte; ils occupent probablement le Gana, au sud du Fezzan; ou, comme les Tuariks possèdent le Jenet et le Sockna, au nord - ouest, la ville d'Agari, dans la même partie du pays, pourrait être le Hagara que l'on veut dire. Il en est parlé dans les routes recueillies par M. Magrah, à Tunis.

M. Horneman fait aussi mention, mais sans aucun indice de position, de la tribu de *Matkara*, ainsi que de celle de *Tagama*, située vers le Tombuctou et le Soudan (1).

---

(1) Ptolémée a une ville appelée *Tagama*, au Niger; mais trop à l'E. pour répondre à la position

Il forme une conjecture ingénieuse concernant cette tribu. On dit que ceux qui la composent sont plus blancs que les autres Africains de l'intérieur (ou plutôt, peut-être, moins noirs), et qu'ils ne sont pas Mahométans. Or, comme le mot *Nazari*, ou chrétien, s'applique à tous ceux que les Mahométans appellent infidèles; M. Horneman en conclut que cette circonstance a donné lieu au bruit qu'il y avait une tribu de *chrétiens blancs* près de Tombuctou (1).

---

que l'on donne ici. (Afr. Tab. IV.) Il y a aussi une autre Tagama dans notre géographie, près de Kashna.

(1) Plusieurs personnes se sont attendues à trouver dans l'intérieur de l'Afrique les restes de la nation carthaginoise, chassés par les Romains. Considérant néanmoins le vaste intervalle de temps qui s'est écoulé depuis, on ne saurait guère s'attendre à trouver les restes d'une nation, qui ait continué sans se mêler avec les nations des environs, de manière à conserver un caractère et un langage distincts. D'ailleurs, il paraîtrait que les Carthaginois mêmes (j'entends les descendans des Phéniciens), ne devaient pas tant être regardés comme une *nation*, que comme des *corps* de *citoyens*, ha-

Les Tuaricks de l'Est mènent principalement une vie nomade.

Une particularité curieuse, concernant les Tuaricks, c'est qu'ils ont formé des colonies dans le *Siwah*, *l'Augila*, et le *Sockna*; et ces colonies sont toutes des places de commerce, formant une chaîne le long de la frontière septentrionale du désert de Libye, jusqu'aux états maritimes, le long de la Méditerranée.

A celles-ci il faut ajouter l'*Oasis mineur*, où l'on parle la même langue que dans le Siwah; et cela est confirmé par M. Browne, qui dit (page 132) que l'Oasis mineur forme une espèce d'établissement capital des Arabes mograbins. Il est aussi possible que Gadamis soit une colonie du même peuple, dont les établissemens de ce genre peuvent s'étendre le long de la frontière septentrionale de tout le Sahara, puisqu'il a des

---

bitans des villes de commerce; de sorte qu'il est possible que leur langue n'ait jamais été générale dans la Barbarie.

colonies dans une partie si éloignée de son véritable pays (1).

M. Horneman représente les Tuaricks comme une nation fort intéressante; la plus intéressante de toutes les tribus du Sahara; mais il accorde la palme de l'intelligence, de la bienveillance, et de la douceur, aux habitans du Houssa, qui sont néanmoins des nègres.

Ce Houssa (ou *Haussa*, comme l'appelle M. Horneman), dont la position a si long-temps éludé les recherches géographiques, est, d'après ce voyageur, un *empire*, composé de moindres états dans le centre du nord de l'Afrique. Le Kashna, ou Kasna, qui a si long-temps figuré sur la carte, comme un empire indépendant, doit, suivant cette description (qui est très-plausible), faire place au Houssa, dont le Kasna n'est plus qu'une province. Il comprend dans le Houssa, sur l'autorité d'un Marabout, les

---

(1) M. Browne (p. 232) nomme le peuple du Grand-Oasis Arabes *maugrabins*, ainsi que ceux de l'Oasis *mineur*. Il est donc proble que tous les Oases soient des colonies de Tuaricks.

pays situés généralement entre Tombuctou, l'Asben et le Bournou (1).

Il dit que cet empire a trois noms, comme celui du Fittré; le *Haussa*, qui est celui que lui donnent les habitans mêmes; le *Soudan*

---

(1) Les Maures et les Arabes appellent le pays des Nègres, qui avait été désigné par les Romains sous le nom de *Nigritia*, SOUDAN. Abufelda renferme toute la partie bien connue de l'Afrique, au sud du Grand-Désert, dans le BELAD SOUDAN, ou le pays de Soudan. (Le mot *Souda* ou *Suda*, en arabe, signifie *noir.*)

M. Browne, qui avait visité une partie du Soudan, savoir le *Darfour*, convient que le Soudan répond à notre *Nigritia*; ce mot étant « un terme général pour le pays des noirs » (p. 182). Dans sa préface, p. 25, il dit que « rien ne saurait être plus vague que l'usage du mot Soudan, ou Sudan. Parmi les Egyptiens et les Arabes, *Ber-el-Soudan* est l'endroit où arrivent les caravanes quand elles ont atteint la première partie habitable du *Dar-Fûr*; mais ce pays paraît en être *l'extrémité orientale*, car je ne l'ai jamais entendu appliquer au Kordofan ou au Sennaar. On se sert également de ce terme dans le Dar-Fûr pour exprimer le pays à l'ouest, mais il est plus généralement usité pour signifier cette partie du territoire des Nègres, la plus voisine de l'Egypte. »

(qui signifie le pays des *noirs* ou des nègres) dont se servent les Arabes; et l'*Asna*, qui est l'appellation usitée par le peuple de Bournou; mais ce dernier terme, dit-il, ne s'applique strictement qu'aux pays de Kasna, de Kano (Gana), et à telles autres portions du Houssa, situées à l'est de celles-ci, et véritablement aux parties du Houssa qui bordent ou avoisinent le plus le Bournou, coutume qui prévaut plus ou moins dans tous les pays.

M. Horneman ne dit rien de l'existence *d'une ville* de Houssa; mais il a appris que Tombuctou, dans l'intérieur de l'Afrique (entre lequel cependant et le Fezzan il y a très-peu de communication), en est certai-

---

On a vu cependant que les habitans de Tunis et du Fezzan regardent le Houssa, c'est-à-dire Kashna, et les pays voisins, comme faisant partie du Soudan; d'où il doit s'étendre à l'ouest jusqu'au Tombuctou au moins. Je ne sais s'il faut l'étendre plus loin à l'ouest; l'expression qui est d'origine arabe, a probablement dans son application une étendue limitée, et il est possible qu'elle n'embrasse pas tout le pays des Nègres.

nement la capitale, et qu'elle est digne d'attention.

Il faut convenir que les renseignemens recueillis par M. Magrah à Tunis, concernant le Houssa, s'accordent avec le rapport de M. Horneman ; mais cependant il pourrait y avoir aussi une ville appelée Houssa du côté de Tombuctou, et dans les limites de l'empire dénommé Houssa; laquelle ville, dans des temps plus reculés, peut avoir été la capitale de l'Empire.

M. Magrah dit (manuscrit de M. Beaufoy): « Tous ceux qui m'ont depuis donné des renseignemens persistent à représenter le Houssa comme un empire considérable, comprenant plusieurs principautés. Kasna (dit Sidi-Cossem) est la *grande ville;* et Houssa, *le pays* des Nègres. La route de Tunis à Gadamis est directement Sud; et de même de là au Houssa ». (La même autorité donne le gissement du Fezzan à l'Agadez, au S. 30° O.; et de là à Kasna, directement au Sud (1).

(1) Les renseignemens suivans se trouvent dans

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

On ne saurait nier que la géographie n'ait considérablement gagné par les voyages de M. Horneman, quoique beaucoup moins que s'il avait envoyé les gissemens généraux des différentes parties de ses routes, ainsi que les latitudes de quelques points géographiques importans, avec un calcul du temps employé pour aller du Fezzan à Tripoli. Cependant on doit avoir beaucoup d'indulgence pour la position critique dans laquelle il se trouvait, par la difficulté de soutenir le

une lettre de M. Jackson de Santa-Cruz, à M. Willis, en date du premier juillet 1797.

« J'ai pris des informations particulières touchant le Houssa, et je trouve qu'il n'existe pas de pays semblable. Les environs de toutes les grandes villes sont appelés, dans l'arabe de ce pays, *El-Huz*, ou *Huza.* »

caractère qu'il avait pris, tandis qu'il s'acquittait véritablement des commissions de la Société.

On peut justement remarquer que, dans le cours de peu d'années, plusieurs questions ont été résolues concernant la géographie et l'histoire naturelle d'Afrique, qui avaient été regardées, pendant nombre de siècles, comme les plus importantes et les plus curieuses; et l'on peut ajouter que la géographie physique d'Afrique a été trouvée plus remarquable qu'on ne se le serait imaginé.

Entre les questions entièrement ou en parties résolues, on peut compter les suivantes :

Premièrement, la direction générale du cours du *Niger*, actuellement prouvée par M. Park être de l'Ouest à l'Est, quoique *l'endroit* et le *mode* de sa terminaison ne soient pas *exactement connus*.

Secondement, l'endroit de la source éloignée du Nil, recherchée dans tous les siècles, et qui, quoiqu'elle n'ait pas été effective-

ment vue, peut être regardée comme réelle, d'après l'autorité des renseignemens de M. Browne; plus particulièrement encore, puisqu'ils sont presque d'accord avec les documens que les habitans du Darfour ont donnés à M. Ledyard au Caire, avec les rapports des géographes arabes, et avec les instructions recueillies par M. Maillet en Égypte.

Troisièmement, la situation de l'Oasis, et les restes du temple de Jupiter Ammon, découverts par M. Browne, et confirmés par M. Horneman, ainsi que la position et l'étendue exactes du Grand-Oasis, par M. Browne; et la position approximative de l'Oasis mineur, d'après les recherches réunies de ces mêmes voyageurs.

Quatrièmement, la position de la nation, appelée *Garamantes* par les anciens, d'après des instructions recueillies par la Société d'Afrique.

Cinquièmement, la question concernant le *Lotus*, qui, considéré sans partialité, et dépouillé des idées poétiques, est réellement ce que les anciens l'ont décrit. Nous sommes

redevables de cette découverte, ou au moins de sa preuve évidente, à M. Park.

Sixièmement, la preuve de certains faits rapportés par les anciens, comme par exemple;

1°. Que les dattes des pays éloignés de l'intérieur étaient recueillies par les habitans des côtes de la mer.

2°. Que le *Mons Ater* de Pline est situé dans le *Harutsch noir.*

3°. La certitude du site de Memphis, auparavant dans le doute et l'obscurité.

4°. La forme singulière du rempart de *Bubastis* dans la Basse-Égypte, prouvée par les savans français (1).

Quoique les agens employés par la Société n'aient fait qu'une partie de ces décou-

(1) On prie le lecteur de comparer la description de ce rempart dans Hérodote, (Euterpe, 137, 138) avec celle du voyage sur le bras tanitique du Nil, dans les *Mémoires sur l'Egypte*, page 215 et suivantes. *Voyez* aussi le système géographique d'Hérodote, page 513, pour en faire l'application.

vertes, cependant il est probable que la personne à qui nous sommes redevables des plus brillantes, fut en partie déterminée à cette poursuite, par les discussions mises en avant par la Société qui avait été établie quelques années avant que M. Browne commençât ses voyages.

POSTSCRIPTUM.

Quand le mémoire ci-dessus fut imprimé, j'ignorais que le passage suivant se trouvât dans la lettre de M. Horneman, de Mourzouk, en date du 6 avril.

« *J'ai* parlé à un homme qui avait vu M. Browne dans le Darfour; il m'a donné des renseignemens sur les pays par où il avait passé, et m'a dit que la communication du Niger avec le Nil n'était pas douteuse, mais qu'avant la saison pluvieuse, cette communication était peu de chose; le Niger, dans ces parties du pays, se *reposant*, ou *non fluens* pendant la saison sèche. »

Si l'on peut compter sur cette autorité, elle prouve deux faits : le premier, que le *Niger* et le *Nil* (c'est-à-dire sa branche *occidentale*, ou la *Rivière-Blanche*) ne sont pas une et la même rivière, mais qu'au contraire leurs sources sont parfaitement distinctes; car tous les voyageurs conviennent que la Rivière-Blanche a, dans toutes les

saisons, un grand courant; au lieu qu'on dit ici que le Niger, pendant la saison sèche, ne décharge dans le Nil qu'une petite portion de ses eaux: donc les eaux du Nil doivent venir d'une autre source que du Niger.

L'autre fait est que, durant la saison sèche, les eaux du Niger se perdent généralement dans les terres de l'intérieur; fait décrédité par plusieurs personnes, parce qu'elles ne sont pas bien instruites des pouvoirs de l'évaporation.

La communication à laquelle il est ici fait allusion, est peut-être celle entre les lacs de Wangara et de Fittré, qui est décrite par Edrisi comme une partie de la route des caravanes à sel le long du Niger. Il sera peut-être à propos de répéter que la *Misselade* de la carte répond à la partie haute du Niger d'Edrisi.

OBSERVATIONS

SUR LE LANGAGE DU SIWAH,

PAR G. MARSDEN, ÉCUYER.

A L'HONORABLE SIR JOSEPH-BANKS, BART.

MONSIEUR,

La communication obligeante que vous avez bien voulu me faire de l'échantillon de la langue que l'on parle dans le *Siwah*, ou l'Oasis d'Ammon dans le désert de la *Lybie*, envoyé par M. Horneman, a pleinement satisfait ma curiosité ; et vous apprendrez sans doute avec plaisir que, malgré la perte de ses papiers que nous devons tous regretter, et qui pourrait créer quelques doutes sur l'exactitude d'une autre liste qui a été faite depuis, il est en mon pouvoir d'identifier les mots qu'il a transmis par le moyen des dialectes d'Afrique que nous connaissons déjà, et d'augmenter par là la confiance que

nous avons dans l'exactitude de ce voyageur zélé et entreprenant.

N'ayant jamais eu aucune connaissance du grand peuple qu'il appelle *Tuarick*, de la langue duquel, à ce qu'il fut informé, les *Sivahans* dérivent leur dialecte, je dirigeai d'abord mon attention vers les nombreux échantillons que je possède des langues que parlent diverses tribus de Nègres dans les parties septentrionales du continent, mais sans être en état d'y trouver aucune ressemblance. Je fis alors ma comparaison avec l'Arabe, l'Hébreu, le Syriac, le Chaldéen, et les différentes branches de l'Ethiopien; et, quoique j'y apperçusse quelques petites nuances de similitude, elles n'étaient cependant point suffisantes pour que je pusse y compter. Je m'avisai après cela d'examiner la langue des habitans du Mont-Atlas, connus dans l'empire de Maroc sous les noms de *Shilha*, et de *Breber* ou *Berber*, mais dans leur propre pays sous celui d'*Amazigh*, et j'eus alors occasion d'assurer l'objet de mes recherches. Les exemples suivans prouveront sans doute suffisamment que le langage des pays de

Siwah et de *Shilha*, éloignés l'un de l'autre de toute la largeur de l'Afrique, n'est qu'un et le même, et je n'ai même pas besoin de réclamer l'indulgence que tout homme candide aûra pour la différence d'orthographe qui résulte inévitablement des différentes circonstances sur lesquelles on fait des recueils de cette nature.

	Siwah.	Shilha.	
Tête,	*Achfé.*	*Eghf,*	*Eaghph.*
Yeux,	*Taun.*	*Tet, Tetten,*	*Aœin.*
Main,	*Fuss.*	*Efus,*	*Aphouse.*
Eau,	*Aman.*	*Aman.*	
Soleil,	*Itfuct.*	*Taffought,*	*Tafogt.*
Vache,	*Ftunest.*	*Tefnast,*	*Taphonest.*
Montagne,	*Iddrarn.*	*Adarar.*	
Dattes,	*Tena.*	*Tini,*	*Teeny.*

La première relation que nous eûmes du langage de *Shilha*, autant que je puis m'en souvenir, est celle donnée par Jezzereel Jones, dans une épître latine publiée à la fin de l'oraison dominicale de Chamberlayne, en 1715. Il dit : Lingua shilhensis, vel *Tamaseght*, præter planities *Messœ*, Hahhæ, et provinciam Darœ, vel Drâ, in plus viginti viget provinciis regni sùs in Barbaria

Meridionali. Diversæ linguæ hujus dantur dialecti in Barbaria, quæ antè arabicam, primariam Mauritaniæ Tingitanæ et Cæsariensis provinciarum linguam ibi obtinuêre, et hodierum inter Atlanticorum sùs Dara et Reephean montium incolas solùm exercentur. » On y ajoute un échantillon d'environ cent mots. Dans l'excellente relation de l'empire de Maroc, publiée en danois par Georges Host en 1779, il y a aussi un court vocabulaire de cette langue, où les mots sont donnés avec une exactitude apparente en caractères arabes.

Il y a quelques années vous eûtes la bonté de faire passer pour moi à M. Matra, consul de sa majesté à Maroc (homme dont les efforts pour l'avancement des connaissances utiles, et particulièrement de celle qui est l'objet de la Société d'Afrique, méritent les plus grands éloges), la copie d'une liste alphabétique étendue de mots anglais, que j'avais fait imprimer et distribuer dans l'intention d'acquérir la connaissance de langues qu'on ne trouvait pas dans les dictionnaires, et en conséquence de quoi je reçus de lui, par votre entremise, des communications

fort précieuses. « Ce n'est pas (dit-il dans une lettre, en date de 1791, qui les accompagnait) la copie imprimée que m'a envoyée M. Marsden, mais c'en est un duplicata exact. Sa copie, avec les mots traduits en arabe, a été envoyée à *Tombuctou*, et je crains bien qu'elle ne revienne jamais ». Cette copie ne revint pas, mais la transcription que je reçus contient une traduction de tous les mots dans le dialecte mauritanien de l'arabe, pour qu'un *talh*, ou prêtre du pays de *Shilha*, fût en état d'écrire à côté de chaque mot, en même caractère, les expressions qui y correspondent dans sa propre langue. J'ai toujours considéré cela comme un document très-curieux, même quand je croyais qu'il n'était applicable qu'à la côte occidentale d'Afrique; mais son importance serait bien plus grande, si nous trouvions, comme il y a lieu de le présumer, que le *Shilha* ou le *Berker* s'étend d'un bout à l'autre du continent, dans la direction entre le dialecte des Nègres du côté méridional, et la langue maure ou arabe des côtes de la Méditerranée, et que c'était la langue générale de tout le nord de l'Afrique avant l'époque des

conquêtes des Mahométans. Indépendamment des termes arabes qui doivent toujours accompagner les progrès de cette religion, je pense qu'il a quelques fortes marques de ressemblance avec cette classe de langues orientales que les auteurs allemands ont distinguée par le nom de *Shemitic*; et si cela était une fois établi (quoique ce soit contraire à l'opinion de Host), il ne sera pas déraisonnable de supposer que c'est l'ancien Punic, corrompu par le concours de mots successivement introduits par les colonies ou les armées des Grecs, des Romains et des Goths, et finalement par un nouveau mélange avec une branche du courant primitif, c'est-à-dire sa connexion avec l'arabe moderne.

Je suis,

MONSIEUR, etc., etc.

G. MARSDEN.

Spring-Garden, le 1er mai 1800.

P. S. Depuis que j'ai écrit cette lettre, j'ai lu le chapitre sur l'Oasis d'Ammon, dans le savant ouvrage de mon ami le major Rennell (le système d'Hérodote examiné), et je m'apperçois, par les extraits qu'il a choisis (p. 589, 590), qu'Hérodote supposait que les Ammoniens étaient composés d'Egyptiens et d'Ethiopiens, et que leur langage était un mélange de celui de ces deux peuples, ce qui aurait pu être vrai de son temps; mais que les géographes arabes, Edrisi et Ibn-al-Wardi, assurent que le *Santariah* (ce que le major a prouvé être l'Oasis d'Ammon ou le *Siwah*) est habité par des Berbers mêlés avec des Arabes.

Mai, 1802.

Liste des membres de la Société, instituée en 1788, pour faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique.

La comtesse d'Aylesbury.
L'honorable H. Addington.
Le duc de Buccleugh.
Le marquis de Blandford.
L'honorable SIR Joseph Banks.
L'honorable Thomas Brand.
Richard H. A. Bennet, écuyer.
Mark Beaufoy, écuyer.
Robert Barklay, écuyer.
Guil. Bosville, écuyer.
Guil. Burgh, écuyer.
Le doct. Charles Burney.
N. Boylston, écuyer.
Le comte de Carlisle,
Le comte de Carysfort.
Lord Cawdor.
L'honorable Henri Cavendish.
Thomas Coutts, écuyer.
Thomas Gray Comings, écuyer.
Le marquis d'Exeter.
Gerard Noël Edward, écuyer.
Le révér. François Egerton.
Jean Ellis, écuyer.
Georges Ellis, écuyer.
Sir Adam Ferguson.
Le colonel Fullarton.
Le duc de Grafton.
Lord Gwidir.
Lord Glenbervie.
L'honorable Thomas Grenville.
Thomas Gisborne, écuyer.
Georges Gostling, écuyer.
Robert Grégory, écuyer.
Le comte d'Harrington.

La comtesse d'Harrington.
Le comte d'Harwyke.
Lord Hawke.
Sir Charles Grave Hudson.
Sir John Hort.
Charles House, écuyer.
Henri Hoare, écuyer.
Henri Hugh Hoarve, écuyer.
Benjamin Hobhouse, écuyer.
Everard Home, écuyer.
Le comte d'Ilchester.
Thomas Johnes, écuyer.
R. Payne Knight, écuyer.
Lord Louvaine.
L'évêque de Llandaff.
Sir Wilfred Lawson.
Le comte de Moira.
Le comte de Morton.
Sir Charles Middleton.
Guillaume Marsden, écuyer.
Charles Miller, écuyer.
Jacques Martin, écuyer.
Jean Maitland, écuyer.
Le colonel de Meuron.
Le duc de Northumberland.
L'honorable Frédéric North.
Sir Richard Neave.
Lord vicomte Palmerston.
L'honorable Jean Peachi.
Sir Guillaume Pulteney.
Guillaume Morton Pitt, écuyer.
Samuel Parke, écuyer.
Le duc de Roxburgh.
Le général Rainsford.
Le colonel Robert.
Le comte de Shaftesbury.
Le comte de Spencer.
Sir John Stepney.
Sir John Sinclair.
Hugh Scott, écuyer.
Jean Symmon, écuyer.
Richard Stonhewer, écuyer.
Hans Sloane, écuyer.
David Scott, écuyer.
L'évêque de Winchester.
Sir Edouard Winnington.
Sir Guillaume Watson.

John Wilkinson, écuyer.
Joseph Windham, écuyer.
Samuel Pipe Wolfrestan, écuyer.
Georges Wolfe, écuyer.
Royer Wilbraham, écuyer.
Jean Willet Willet, écuyer.
Le rév. doct. Winne.
Lord Yarborough.
Sir Guillaume Young.

MEMBRE HONORAIRE.

Le major Jacqnes RENNEL.

Comité.

Le comte de Moira.
L'évêque de Llandaff.
L'honorable sir Joseph Banks, trésorier.
Sir Joseph Stepney.
Sir Guillaume Young, secrétaire.

Toute personne qui desire être membre de la Société d'Afrique est priée de faire connaître son intention à un membre du comité, ou de l'envoyer par écrit à M. Henri Chisholm, commis des assemblées, n°. 23, Bridgestreet Westminster.

N. B. La souscription de chaque membre est de cinq guinées par an.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

APPENDICE.

ERRATA.

PRÉFACE, pag. 38, lig. 14, grafter, *lisez*, greffer.
P. 68, lig. 11, entremêlés, *lisez*, entremêlées.
P. 86, lig. 21, fait, *lisez*, faits.
P. 88, lig. 9, bracelets, *lisez*, chaînes.
P. 99, lig. 11, nul part, *lisez*, nulle part.
P. 105, lig. 12, après il existe, *ajoutez*, à.
P. 110, lig. 18, saceara, *lisez*, saccara.
P. 134, lig. 15, amers, *lisez*, amères.
P. 136, lig. 17, morrocans, *lisez*, marocains.
P. 146, lig. 1, *idem*, *idem*.
P. 160, lig. 10, met, *lisez*, mets.
P. 162, lig. 10, occupé, *lisez*, occupés.
P. 180, lig. 17, ces, *lisez*, ses.
P. 196, lig. 2, décrit, *lisez*, décrite.
P. 275, lig. 10, données, *lisez*, donnée.
P. 290, lig. 21, quelle, *lisez*, qu'elle.
P. 323, lig. 19, du, *lisez*, de.
P. 348, lig. 18, incertain, *lisez*, incertaine.
Par-tout où il y a Bergamé, *lisez*, Begarmé.